





LUISA

STROZZI.

LUISA STROZZI,

HISTOIRE ITALIENNE DU XVIe SIÈCLE;

PAR GIOVANNI ROSINI,

Auteur de *la Religieuse de Monza*,

ROMAN TRADUIT DE L'ITALIEN.

TOME SECOND.

PARIS.
LIBRAIRIE DE CHARLES GOSSELIN,
RUE SAINT-GERMAIN-DES-PRÉS, N° 9;
LIBRAIRIE DE DUMONT,
AU PALAIS-ROYAL.

1835.

IMPRIMERIE DE DAVID,
A SÉZANNE.

LUISA STROZZI,

HISTOIRE ITALIENNE DU XVIe SIÈCLE.

—•—

CHAPITRE PREMIER.

Solitude.

« Le noir chagrin monte en croupe et le suit. »

HORACE.

Après une nuit sans sommeil, ses yeux se fermèrent un instant au point du jour; mais le réveil fut affreux; son cœur battait avec violence, et il s'élança hors du lit comme pour se soustraire au

souvenir de tant de songes heureux, de tant d'espérances pour jamais anéanties, et quoique son ame énergique lui eut donné la force de se soumettre aux désirs de son père quand Luisa était libre, à présent qu'une barrière insurmontable s'élévait entre elle et lui, il sentait qu'il ne serait pas capable de renouveler un si grand sacrifice.

Oppressé, abattu, il errait dans ses appartemens; le bruit des vagues de l'Arno le fit tout à coup tressaillir. — Est-il possible que je vive encore, s'écria-t-il dans un sombre transport; pourquoi ce fleuve ne m'a-t-il pas déjà reçu dans son sein? Que me reste-t-il à espérer ou à craindre?.... Sans patrie, sans père, sans elle,... toutes mes illusions sont évanouies, et je suis seul au monde.

Tandis que ces plaintes et mille autres semblables s'exhalaient d'un cœur qu'elles ne soulageaient pas, Caterina pressentant par sa propre douleur celle de Francesco, voulut aller passer quelques heures avec lui.

Quand on l'avertit qu'une femme voilée et qui refusait de se nommer, demandait avec instance à le voir, une idée impossible, insensée, brilla comme un éclair devant lui... Il la repoussa en frémissant... Mais il était en proie à la plus vive anxiété lorsque Caterina entra dans sa chambre.

En la voyant s'approcher, en sentant la pression de sa main tremblante, en recevant le baiser fraternel qu'elle vint déposer sur son front, Francesco sentit, entendit pour ainsi dire, les douces consolations que ses lèvres n'exprimaient pas encore : il prit sa main, la serra entre les siennes, et y cachant son visage : — Ah! ma chère, s'écria-t-il en sanglottant, ma chère, qu'ai-je fait!... Mais il me reste peu à souffrir... je meurs de douleur.

Elle s'était assise, et ne pouvait encore parler.

— Combien je dois vous remercier, continua-t-il; vous êtes venue... Vous n'avez pas craint de partager... Mais je n'abuserai pas de vos bontés... Ce ne sera pas long... Ma mort s'approche, je la vois sans crainte, et je l'attends avec résignation.

— Francesco, lui répondit alors son amie, si la paix et la tranquillité d'une infortunée vous sont chères, comme je l'espère, vous ne chercherez pas à accroître sa douleur.

— Pourrait-elle encore penser à moi, après avoir été cruellement trahie?

— Si vous étiez un homme ordinaire, je vous dirais qu'elle vous a banni de sa pensée; une ame comme la vôtre doit comprendre qu'elle s'est soumise à son sort, pour vous donner une der-

nière preuve d'affection, lorsqu'elle a su que vous pensiez que les volontés de son père devaient être sacrées pour elle.

— N'est-ce pas un nouveau motif de regrets?... Mais au moins comprend-elle la force du sentiment qui m'a contraint d'obéir au père le plus tendre, le plus chéri?

— Et si je l'avais dit, au milieu du chagrin où elle était plongée, ne craindriez-vous pas que sa mémoire ne lui fût, sinon odieuse, la haine lui est étrangère, du moins amère?

— Ainsi elle ignore...

— Elle sait seulement que l'obstacle était invincible... et en cela elle m'est apparue plus grande, plus sublime, lorsqu'elle a cru sans hésiter aux assurances que je lui ai données de votre affection. Confiante en vos promesses, elle sait que vous ne formerez pas d'autre lien, que vous vivrez heureux de son seul souvenir.

— Je pourrai donc la revoir?

— Francesco!...

— Malheureux que je suis! Comment pourrai-je?...

— Elle attend de vous ce dernier sacrifice, et vous demande de ne plus chercher à la revoir.

— Mais... plus.. jamais. Ces mots s'échappè-

rent avec un accent si douloureux et si tendre que Caterina, émue jusqu'au fond de l'ame, voulut essayer de porter sa pensée sur d'autres sujets; et lui parlant des préparatifs qui se faisaient à Marseille, elle lui insinua qu'il ferait bien, lorsque les convenances le permettraient, d'aller y passer quelque temps. Mais elle cessa d'insister en s'apercevant combien il était loin encore du moment où il devient possible de se distraire de l'unique et déchirante pensée que chaque objet rappelle à l'être vraiment malheureux.

La douce influence de Caterina ne fut pas cependant tout à fait sans fruits; Francesco parut moins agité. Il y a dans les paroles et l'affection d'une femme je ne sais quel charme qui endort la douleur; et l'on a eu raison de dire que, même sans amour, sa tendresse est toujours beaucoup plus que de l'amitié.

Elle avait ordonné qu'on lui amenât sa fille, espérant que sa présence rendrait leur dîner moins triste; quand Giulietta arriva, elle s'écria, en voyant Francesco: — Comme il y a long-temps que nous ne l'avons vu! Puis s'approchant et remarquant quelques larmes qui roulaient dans ses yeux. — Oh! maman, dit-elle, Francesco pleure, comme Luisa pleurait l'autre jour!

Ce peu de mots le boulversa ; il se leva, et prenant Giuletta entre ses bras, il sembla s'enivrer de douleur en contemplant son gracieux visage, lui qui tant de fois dans ses rêves d'avenir, s'était figuré qu'elle était l'image de celle qu'il verrait un jour sur les genoux de Luisa ! Après lui avoir baisé le front, il la remit à sa mère avec un profond soupir ; puis s'appuyant sur une table et cachant sa tête entre ses mains, il pleura si long-temps et avec une telle amertume que Caterina ne pût retenir ses larmes.

— Pourquoi pleure-t-il! disait tout bas Giuletta à sa mère, tandis que celle-ci lui posant la main sur la bouche en signe de silence, regrettait de l'avoir fait venir.

Lorsqu'une espèce de calme eut succédé à cet élan du désespoir, elle pensa qu'elle ferait mieux de le quitter, lui promit qu'il la reverrait le lendemain, et avec les plus tendres expressions qui soient jamais sorties de la bouche d'une amie, elle sut faire pénétrer dans son ame la conviction que désormais, il ne souffrirait pas seul.

La même épreuve, les mêmes peines étaient aussi celles de Luisa ; mais pour les supporter sa pensée s'éleva à de plus hautes régions. Depuis le moment où elle renonça au couvent, projet

qui ne pouvait avoir que peu de consistance, puisqu'il n'était basé que sur des motifs humains, elle passa ses journées à relire Plutarque, cherchant dans la vie des grands hommes de l'antiquité des exemples qui pussent retremper son ame et la rendre forte au moment décisif.

Ce n'était pas assez pour elle de vaincre la répugnance que ressent la personne la plus ordinaire en s'unissant à l'homme qu'elle n'aime pas; elle voulait parvenir à remplir ses nouveaux devoirs avec résignation, et ceux de mère avec joie. Mais souvent, au milieu de sa lecture, les feuillets échappaient de ses mains, et elle restait absorbée dans des réflexions qui lui faisaient sentir que le sacrifice des affections du cœur laisse bien loin celui du repos, des biens et de la vie elle-même.

La lutte fut longue et pénible, mais elle en sortit victorieuse, et le soir qui précéda le jour où elle devait se lier pour jamais, elle se montra à sa famille réunie sous un aspect peu différent de l'état de mélancolie qui lui était habituel. Mise avec élégance, et plus parée des dons de la nature que de ceux de l'art; résolue de s'immoler tout entière, elle fut non-seulement gracieuse pour tout le monde, mais elle sût si bien allier la modeste réserve d'une jeune fille à de douces pré-

venances, qu'elle s'attacha par de nouveaux liens le cœur de Luigi, qui pouvait à peine supporter l'excès de son bonheur.

La signora Ginori était la seule amie admise dans ce cercle de parens; Luisa avait obtenu, non sans peine, qu'elle remplît près d'elle les fonctions de mère.

— Courage, ma fille chérie, lui dit-elle en l'embrassant, unissez toujours, comme vous l'avez fait dans cette soirée, la grace à la vertu, et Caterina sortit sans lui laisser le temps de répondre.

Après une nuit orageuse encore, Luisa, soutenue par la force que donne une résolution prise, se leva avec calme, descendit sans trembler l'escalier du palais, et, conduite par son amie, marcha d'un pas ferme vers l'église. Au moment de la quitter au pied de l'autel, Caterina pressa sa main, et un soupir involontaire souleva le sein de la victime; ce fut tout ce qu'elle accorda à la faiblesse humaine; elle se mit à genoux, joignit les mains, et dans un profond recueillement, le front incliné, l'ame élevée vers le ciel, elle consomma son sacrifice.

Quel mortel pouvait se croire plus heureux que Luigi? qui venait d'obtenir celle que toutes les

mères auraient voulu avoir pour fille ; l'objet de l'admiration de Florence entière ! mais ce bonheur devait être court.

Exempt des préjugés populaires, il n'avait vu qu'un accident ordinaire dans l'orage qui avait éclaté à l'instant même où se prononçaient les paroles sacrées, mais Luisa, rendue plus craintive par l'infortune, ne put s'empêcher d'en ressentir une secrète terreur. En sortant de l'église, le temps était redevenu serein ; ils montèrent à cheval et partirent pour la campagne.

Chaque jour Caterina s'était rendue près de Francesco, elle était parvenue à le détourner d'un projet désespéré, il avait promis de respecter le repos de Luisa et de supporter une existence qui lui serait consacrée. Mais dès que ses affaires furent terminées, il monta à cheval, et, suivi d'un seul domestique, sans avoir dit adieu à aucun de ses amis, il se dirigea vers la porte San-Niccolo, afin d'être plus tôt sorti de Florence.

S'occupant peu de sa monture, il suivait cette rue étroite que le soleil ne visite que durant peu d'instans ; arrivé vis-à-vis San-Miniato, le cheval effrayé de la clarté subite qui frappa ses yeux fit un saut qui tira Francesco de sa rêverie ; cher-

chant à en découvrir la cause, il reconnut qu'il était au pied de la colline, que sous des auspices plus heureux il avait gravie deux ans auparavant avec Muscettola. Tout lui souriait alors, Luisa était libre, un autre à présent... Il arrêta son cheval deux minutes, puis le lança au galop comme pour se soustraire aux souvenirs qui venaient l'assaillir, tandis que le domestique qui, d'après l'usage de ce temps, suivait d'ordinaire son maître à pied, trouvait quelques difficultés à concilier cette course rapide avec sa sûreté personnelle.

Ils atteignirent bientôt Rovezzano, passèrent le fleuve, et vers la fin du jour suivant ils étaient aux Camaldules.

Ici, pensa Francesco, des idées, des intérêts humains ne me tourmenteront plus; le monde s'éloignera peu à peu de moi; on se sent ici moins loin du ciel, auquel semblent toucher ces pins, aussi vieux que les montagnes qui les produisent; je verrai de plus près dans ces étoiles qui brillent sur l'azur la demeure préparée pour cet être céleste, que je ne serai peut-être pas assez heureux pour rejoindre un jour, moi qui osais me croire digne de le posséder.

Un religieux averti par la cloche vint le recevoir, et dans l'absence du supérieur, lui accorda l'hospitalité qu'il demandait.

Là, pour la première fois, après tant d'agitations, de peines et d'angoisses, il goûta quelques heures de repos, mais réveillé en sursaut au son de la cloche qui annonçait les matines, elle lui rappela celle qui avait célébré le mariage de Luisa, et bientôt de vives palpitations de cœur, des pensées qui le faisaient tressaillir de douleur, le chassèrent de son lit; il ouvrit sa fenêtre et regarda le soleil se lever au-dessus de l'Adriatique.

Peu après il vit les cénobites se livrer à leurs travaux journaliers, dans un profond silence, et avec un calme qui semblait tenir plus du ciel que de la terre. Ces hommes, pieux et actifs, ont planté les forêts qui couvrent les Appennins, distribué par d'immenses tuyaux les eaux de la montagne dans les cellules écartées et bâti de leurs mains ces nombreuses chapelles où le voyageur aime à se recueillir.

Errant dans ces vastes solitudes, Francesco s'efforçait de se détacher des affections de la terre, mais quel frein peut contenir les élans d'un cœur consumé d'amour et de regrets?

Le supérieur instruit à son retour du genre de vie de Francesco, n'eut pas de peine à en pressentir la cause; il l'accueillit avec une bonté toute

paternelle, et lui demanda dès leur premier entretien s'il comptait prendre l'habit de Saint-Benoît, et comme il paraissait surpris de la question,—Pourquoi le.... cacher, mon fils, lui dit-il, des peines de cœur vous ont conduit ici; cette retraite, le silence religieux qui y règne les calmeraient peut-être. Il y a trois ans, qu'un jeune homme doué, comme vous, de tout ce que le monde apprécie, vint chercher parmi nous la paix qu'il croyait perdue pour toujours, il l'a trouvée, et vient de prononcer ses vœux.

Francesco rendit grâces au bon père de ses avis, lui dit que le ciel ne l'appelait pas encore à la vie monastique; mais qu'il le priait de lui continuer encore l'hospitalité. L'hiver s'approchait, et quoiqu'il n'eut pas le projet de le passer dans les montagnes, il ne se sentait pas le courage de retourner à Florence, lorsqu'un incident non prévu le fit partir sur-le-champ.

Vassari était venu depuis quelques jours peindre le tableau du maître-autel; très-jeune alors, il pouvait déjà être regardé comme un des meilleurs artistes de son temps; naturellement gai et goûtant peu les attraits de la solitude, il s'empressa de faire connaissance avec Francesco, et frappé de sa tristesse, il cherchait sans cesse les

moyens de le distraire sans jamais y parvenir. Une fois surtout, ses efforts produisirent un effet contraire.

— Qu'avez-vous fait de beau aujourd'hui, messire Francesco? lui dit-il un soir, au retour d'une de ses excursions solitaires.

— Je ne puis désormais rien faire de beau ni de bien, répliqua-t-il en soupirant.

— C'est ce que pourrait dire un amoureux, et vous savez qu'ils n'ont pas la tête saine.

— Vraiment? Et vous, avez-vous bien employé votre temps?

— Je ne sais, c'est au moins bizarre; tenez, voici comme je me figure l'arbre de la fortune.

En jetant les yeux sur le dessin qu'il lui montrait, Francesco laissa échapper ce sourire que fait naître une idée ingénieuse, et que réprime aussitôt la pensée qui nous oppresse, lorsqu'elle revient comme le flot sur le rivage.

Les rameaux de l'arbre, tantôt polis, tantôt noueux, indiquaient les inégalités du destin; leur agitation continuelle les avait dépouillés de feuilles, et ils portaient en guise de traits les insignes des dignités de la terre. On voyait se presser autour, une foules d'animaux, des ours, des ânes, des singes, etc.

La Fortune, les yeux bandés, était assise au sommet, et tenait une baguette avec laquelle elle faisait tomber les fruits qui se distribuaient au hasard. Il était difficile en effet d'exprimer avec plus d'originalité une pensée aussi ancienne que le monde.

— Voyez, dit Vassari, sur quelles têtes pleuvent les couronnes, les titres, les décorations, tous ces jouets dont la vanité humaine se rassasie !

— A merveille! s'écria Francesco, l'idée est digne de Cellini.

— Ah! signore, je ne mérite pas d'être comparé à ce vaurien.

— Cependant, il excelle dans son art.

— Oui, il est habile quand il le veut; mais c'est un mauvais sujet, un fanfaron, qui se vante sans cesse, et qui tôt ou tard finira mal, malgré la protection du duc pour lequel il fait en secret la médaille de la belle Capponi.

— De qui?

— De Luisa Strozzi, à présent la signora Capponi.

— Est-il possible?

— Dans quel monde vivez-vous donc? Personne n'ignore que le duc est fou d'amour pour

elle; et il a chargé Benvenuto de faire son portrait sans qu'elle s'en aperçoive.

— Mais comment le savez-vous?

— Par Tribolo qui a vu le modèle en cire, quand Cellini est venu le montrer à Michel-Ange.

Francesco stupéfait, se hâta de prendre congé de Vassari, qui le crut sur le point de perdre l'esprit, et du supérieur qui, en voyant son agitation, ne put s'empêcher de lui prédire de nouveaux malheurs.

Le lendemain, dès le point du jour, il parcourait la route de Florence.

CHAPITRE II.

La cour de France.

« Celui-ci est Doria, qui chasse les pirates de votre mer, et veille à la sûreté de ses rivages. »

L'ARIOSTE.

PEU de temps après la célébration du mariage de Catherine de Médicis avec Henry de France, Filippo retourné à Paris avec la cour, écrivit à sa fille la lettre suivante :

« Au milieu de tout le faste dont s'entourent les grandeurs de la terre, et traité par le roi très-chrétien avec plus de faveur que tu ne peux l'imaginer, tu ne doutes sûrement pas, ma chère Luisa, que ma première pensée ne soit pour toi, et malgré les qualités et les agrémens qui distinguent l'époux que je t'ai choisi, comme le temps m'a manqué pour le connaître à fond, je crains toujours que, même sans une incompatibilité d'humeur, que je crois impossible, il n'y ait pas entre vous cette sympathie si nécessaire dans le mariage. Si ma frayeur est une chimère, que du moins elle te prouve ma tendresse.

» Je sais que tu seras bien aise d'avoir des détails sur ta cousine, et sur l'accueil que nous ont fait ces Français, qui du moins en apparence, semblent vouloir se montrer en Italie, tels qu'ils étaient avant la fatale journée de Pavie. Je vais te raconter en aussi peu de mots que possible, tout ce qui s'est passé.

» Je rejoignis la duchessina à Nice, et nous partîmes ensemble pour Marseille. Comme nous voyagions à cheval et que la signora Maria restait souvent en arrière, nous pûmes pour la première fois causer en liberté; elle ne me cacha pas qu'elle ne regrettait que nous en Italie; con-

naissant très-bien les mains qui l'ont dépouillé de l'héritage paternel. Lorsque je lui disais qu'elle aurait besoin d'une grande prudence dans le pays nouveau qu'elle allait habiter, elle me répondait avec un sourire dont j'ai pu, dès notre arrivé à Marseille, apprécier l'expression.

» En effet après avoir baisé la main du roi, elle a paru réserver toute son amabilité pour la duchesse d'Etampes; chacun sait combien ce prince l'aime et l'honore. Elle m'a plu au premier coup d'œil, et depuis, tout en elle a confirmé cette impression; non-seulement, elle apprécie les arts et les lettres, mais elle s'en est déclarée la protectrice; elle-même les cultive, et l'on dit à Paris qu'elle est la plus belle des savantes et la plus savante des belles.

» Instruit des liens de parenté qui m'unissent à la jeune princesse, le roi fut sur-le-champ rempli de courtoisie, et comme les détails les plus minutieux lui sont connus, il me parla de la prison où les Colona nous ont tenus renfermés; il me demanda s'il était vrai que nous eussions réussi à nous enfuir par la cheminée... Ajoutant, en riant de la meilleur grâce du monde, qu'a Madrid on avait eu soin de fermer la sienne avec des barres de fer. Il semblait prendre plaisir à

rappeler ce temps d'infortune, mais il était aisé de juger dans quelle intention.

» Il m'interrogea ensuite sur les démêlés du du pape et de l'empereur; il sourit et parut très-satisfait, lorsque je lui racontai de quelle manière Clément avait su le jouer dans la personne de ses ministres, en échappant des mains d'Alarçone, le plus adroit sbire qu'il comptât parmi ses généraux et en trompant l'avarice des disciples d'un Moncada, le plus digne élève de Valentino.

» Après cet entretien où il prodigua les observations les plus fines, et blâma avec amertume la mauvaise foi impériale, je fus présenté à la reine Eléonore, et je pus admirer quelqu'une des qualités de cette excellente princesse.

» Les questions qu'elle m'adressa furent d'un genre tout-à-fait différent : elle me parla de la duchesse d'Urbino, voulut savoir s'il était vrai que son mari l'aimât au point de la conduire au camp avec lui : s'informa si le duc de Ferrare était toujours épris de Laura Eustochia, et si elle était aussi belle que le Titien l'avait représentée; si la duchesse de Mantoue était heureuse dans son intérieur, et si j'avais connu la femme de Ludovico-le-Maure : je crus démêler dans ces diverses demandes le regret de ne pas posséder les affections du roi.

» Et cependant, aucune des dames qui composent sa cour, ne m'a paru réunir à un aussi haut degré ces vertus domestiques qui embellissent les jours qu'on passe en famille. On ne peut dire qu'elle soit d'une beauté régulière, mais ses traits inspirent le respect, tandis que la simplicité de ses manières lui concilie les cœurs; elles forment un contraste frappant avec l'élégance et je dirais presque la recherche française, qui plaît davantage peut-être, mais qui attache moins. Elle doit cet attrait à l'éducation qu'elle a reçue et aux usages des cours d'Allemagne, dont l'éclat est loin d'égaler celles du midi de l'Europe. Placée au rang suprême, elle aime à s'entretenir avec des personnes de conditions diverses, et l'on remarque en elle une connaissance profonde du monde et une instruction peu commune.

» Tu sais qu'elle a d'abord été la femme d'Emmanuel-le-Grand, dont on peut dire qu'elle épousa la renommée plutôt que la personne; elle paraît cependant s'être trouvé heureuse en Portugal; elle y a connu Vasco de Gama qui était honoré à Lisbonne, comme le second fondateur de la monarchie, tant sont immenses les trésors versés dans ce royaume par les établissemens que ces hardis navigateurs ont formé dans

les Indes. En parlant de l'amiral, la reine me dit qu'il était impossible de réunir plus de bonté et de simplicité à une ame plus ferme et à une volonté plus entière. Elle finit la conversation en disant : qu'elle espérait que la duchessina trouverait en France une autre patrie, comme elle-même l'y avait rencontrée; qu'en général l'esprit des Français était excellent. Elle daigna ensuite me présenter aux jeunes princes, qui me reçurent avec une grâce parfaite. C'est ainsi que, vivant en famille comme de simples particuliers, ils attendirent pendant plusieurs jours l'arrivée du pape, retardée par les vents contraires.

» Aussitôt qu'on aperçut la flotte, des brigantines et des frégates allèrent à sa rencontre ; elles portaient les principaux officiers de la maison du roi et le maréchal de Montmorenci ; les nombreuses bannières, la forme variée des bâtimens, l'éclat des uniformes, tout contribuait à la beauté du coup d'œil. Plus de trois cents pièces d'artillerie saluèrent le pape à son entrée dans le port, et ce salut rendu par ses vaisseaux, produisit un instant l'effet d'un vaste incendie.

» Le Saint Père alla se reposer dans un château du maréchal, situé hors de la ville, et le lendemain il entra à Marseille dans une chaise à por-

teurs, en habits pontificaux, entouré des éventails en queue de paon, mais sans thiare; il était précédé d'une haquenée blanche, sur laquelle était posé le Saint-Sacrement, et que conduisaient avec des rênes de soie deux hommes à pied magnifiquement vêtus ; les cardinaux venaient ensuite montés sur leurs mules; et enfin la duchessina au milieu d'un nombreux et brillant cortége, dont nous faisions partie; toutes les fenêtres étaient ornées de tapis, les rues jonchées de fleurs et arrosées d'eaux odoriférantes.

» Mais ce qui m'a le plus surpris, c'est le calme parfait de la cousine qui, sûre d'elle-même, semblait exempte d'inquiétude au moment de se voir seule dans une cour étrangère, où elle aura à se défendre de l'envie qu'elle excitera, sans doute, et des piéges que pourront bien tendre à son bonheur les charmans visages qui l'entourent.

» Tandis que le pape faisait son entrée, le roi se rendait dans le château que celui-ci venait de quitter, afin de revenir le jour suivant lui rendre hommage.

» Il se passa alors un fait que je veux te raconter : Le chancelier de France, Guillaume Poyer, devait porter la parole : c'est un homme d'un grand savoir qui s'exprime fort bien en français,

mais avec moins de facilité en latin, aussi avait-il chargé un érudit de faire la harangue, se réservant le soin de l'apprendre par cœur; quel fut son désappointement, lorsque le matin, le grand-maître des cérémonies vint lui tracer de la part du pape un plan de discours que, pour des raisons politiques, il le priait de suivre. Ce qu'il avait préparé se trouvant dans un sens contraire, il fut obligé de supplier le roi de le décharger de cet office, donnant pour prétexte qu'il conviendrait mieux à un prélat; il fut en effet rempli par Jean du Bellay, évêque de Paris, qui s'en acquitta à la satisfaction générale.

» Le roi, accompagné des principaux seigneurs de sa cour, du duc de Vendôme, du comte de Saint-Pol, etc., se rendit au palais où le pape l'attendait avec les cardinaux réunis en consistoire. François, entouré de ses trois fils, s'agenouilla, et reçut du Saint-Père les plus tendres marques d'affection.

» Sans parler de ce qui regarde les affaires de l'église, et des nombreuses formalités qui précédèrent le mariage, je dirai seulement que tout le monde admira le maintien noble et assuré de la duchessina pendant la cérémonie; seule à côté de son époux, fixant tous les regards, elle ne

laissa voir ni crainte, ni embarras; avant de répondre aux paroles sacramentelles, elle se tourna vers le roi, et s'inclina comme pour montrer qu'elle lui était redevable de l'honneur qu'elle recevait. Ce prince lui répondit avec la grâce que toute l'Europe lui connaît : — Ou je me trompe fort ou la cousine fera beaucoup parler d'elle.

» En présence de Sa Sainteté on ne se livrait à aucuns divertissemens profanes, mais dès qu'elle était rentrée dans ses appartemens, on commençait des danses qui se prolongeaient souvent jusqu'au jour. Toute la famille royale y prenait part avec une courtoisie mêlée de dignité. L'on s'accorde à dire que jamais noces n'ont été célébrées avec plus d'affection, de joie et de magnificence.

» Le pape et le roi ont eu plusieurs conférences secrètes, et se sont séparés au bout de trente-quatre jours, après s'être fait de mutuels présens. La cour est alors retournée à Paris, où nous sommes entrés au milieu des transports d'une immense population.

» Le pape m'a laissé ici avec le titre de son ministre, mais je tâcherai de conserver cet emploi le moins de temps possible; la vie est courte, et il est trop pénible pour un père de la passer loin d'enfans bien aimés.

» Luigi Alamanni est arrivé après le départ du pape; il m'a raconté sa fuite presque miraculeuse sans me dire les noms de ceux qui l'ont facilitée. Il est très-aimé du roi, qui prend plaisir à causer avec lui, et le distingue entre mille dès qu'il paraît. Et comme les souvenirs de la patrie nous attirent aussi l'un vers l'autre, ce prince vient se joindre à nous , se mêle à l'entretien, qui roule toujours sur l'Italie et ses habitans.

» Il y a peu de jours que S. M. daigna nous inviter à voir sa galerie, où elle nous fit remarquer surtout le portrait d'une de nos compatriotes, Luisa de Giocondo, par Léonard ; et un tableau où Raphaël a créé plutôt que peint la Vierge , connue sous le nom de la Belle Jardinière. Puis, se tournant vers Luigi, il lui demanda s'il avait bientôt terminé son poème sur l'Agriculture , et celui-ci ayant répondu qu'il en était bien loin encore, mais que la dédicace était faite , et que si la mort le surprenait au milieu de son travail, elle serait là du moins pour attester sa reconnaissance, le roi , voulant le distraire de cette triste pensée, le pria de la lui réciter, ce que Luigi fit aussitôt avec sa faible voix , mais une grace parfaite. Le soir on ne parla pas d'autre chose, et je crois que ces douze vers lui ont valu plus de douces paroles

et de doux regards que l'Arioste n'en recueillit à la cour de Ferrare pour la lecture de son poème entier.

» Ta cousine me parle souvent de toi, et du désir qu'elle aurait, et que partagent, dit-elle, le roi et la reine, de te voir ici. Tu peux t'imaginer quel bonheur ce serait pour moi de te conduire dans cette cour, modèle d'élégance et de goût, et d'y entendre les paroles les plus agréables à un cœur paternel, les louanges d'une fille chérie.

» Et toi qui aimes tant à entendre les particularités des événemens qui se sont passés sous nos yeux, tu écouterais avec plaisir les récits de ces vieux guerriers, dont la bravoure et la fermeté préservèrent la France de l'invasion étrangère après la journée de Pavie. »

Filippo entrait ici dans de longs détails relatifs à cette époque. Il est facile de concevoir que dans un temps où les communications entre les peuples étaient si rares, où les actions mêmes des princes étaient peu connues, une lettre semblable devait éveiller la curiosité; Capponi la montra à ses amis, et chacun désirait la lire et tâcher d'y découvrir ce qu'on devait craindre ou espérer de l'avenir.

On y ajoutait en forme de commentaire ce que les confidens du pape répandaient à dessein des

conférences secrètes, où, disait-on, François et Clément, revenant sur le passé, s'étaient plaints avec une mutuelle amertume de leurs anciens griefs contre Charles V.

On racontait aussi ce qui était arrivé à Filippo lui-même, lorsque le trésorier de la couronne lui faisant observer que cent mille écus étaient une faible somme pour la femme du fils d'un si grand roi, il répondit qu'à cette dot étaient joints trois joyaux d'un prix inestimable, et sur ce qu'on lui demandait s'il les avait apportés, il répliqua en souriant que c'était Milan, Gênes et Naples, qui se joindraient au reste quand le roi, profitant de l'occasion, voudrait bien prendre les armes et venir s'en emparer.

Telle était sans doute l'intention de Clément et de François, mais la destinée en avait ordonné autrement.

CHAPITRE III.

Le Portrait.

« Il vit, la parole seule lui manque ; et si l'on en croit ses yeux, il la possède aussi. »

LE TASSE.

Si Luisa en donnant sa main avait su mesurer l'étendue du sacrifice, à présent qu'elle se trouvait en rapports continuels avec un des hommes les plus aimables de Florence, elle sentait chaque

jour s'affaiblir, quoique lentement, l'intensité de l'angoisse qui avait rendu si pénibles les premiers temps de son mariage. Il y avait dans les manières de Capponi, dans ses moindres discours, une douceur et une aménité inexprimables. Luisa ne formait pas un désir qu'il ne fut accompli à l'instant; l'objet qui semblait lui déplaire disparaissait aussitôt; et son mari cherchait sans cesse à lire dans sa pensée, afin d'avoir le bonheur d'exaucer ses vœux avant même qu'ils ne fussent exprimés. Avec une femme ordinaire, cette conduite aurait montré peu de sens, avec Luisa elle était la seule raisonnable. Appréciant les qualités de celui auquel la providence avait lié son sort, elle espérait que l'habitude et la raison fermeraient peu à peu la blessure qui saignait encore.

Une lettre de Giulia, qu'elle reçut peu après son retour à Florence, la confirma daus cet espoir. Elle lui parlait de la vie paisible et douce qu'elle menait, des soins de son mari pour la rendre heureuse, de son bonheur même, troublé seulement par le triste spectacle qu'offraient les exilés, qui, loin de leur famille et de leurs amis, luttaient à la fois contre les atteintes du besoin et l'une des peines les plus cruelles que l'ame puisse ressentir, l'absence de la patrie..... Entrant dans

le détail ds ses occupations, elle peignait avec des couleurs si vives le plaisir qu'elle trouvait à copier les dessins des grands maîtres, à s'initier pour ainsi dire dans leur pensée, que Luisa eut envie de reprendre cette étude et en parla à Luigi.

— Volontiers, répondit-il, que ne ferais-je pas pour te plaire? Juge quand il s'agit d'une chose qui peut répandre tant d'agrémens sur la vie. Qui faut-il choisir pour maître? Pontormo, Vasari?

— Pourquoi pas Michel-Ange?

— Crois-tu qu'il veuille donner des leçons?

— J'espère même qu'il voudra bien faire pour moi des dessins que j'étudierai en les copiant.

— Tu espères l'impossible.

— Ne t'en occupes pas, laisse-moi ce soin.

— Au milieu de tant de travaux, comment trouverait-il le temps?

— Et s'il le trouve pour moi?

— Ne craindrais-tu pas d'être un peu indiscrète?

Luigi faisait toutes ces difficultés pour ne pas dire à sa femme que la véritable raison qui lui faisait désirer un autre choix, était l'éloignement du duc pour Michel-Ange; mais soit qu'il ne voulut pas montrer une telle faiblesse, soit que

Luisa s'en doutât, elle ne lui laissa pas le temps de l'exprimer, et lui ferma la bouche en ajoutant:
— Je prends le refus sur moi, mon cher; ainsi je te remercie, il est inutile d'en parler davantage.

Elle s'étendit ensuite sur le mérite transcendant de cet homme unique, sur l'affection qu'il lui montrait avant son mariage .... donna une larme au souvenir de sa mère, et laissa Capponi subjugué par son enchanteresse douceur, et reconnaissant peut-être qu'elle l'eût empêché de montrer une pusillanimité, dont rougissent ceux mêmes qui l'éprouvent.

Dans le fond de son cœur, Luigi aurait désiré aussi moins d'intimité avec Caterina, parce que, sans parler de son amitié pour l'Alamanni, ses sentimens élevés et la généreuse protection qu'elle accordait à ceux du parti populaire qui, honorables par leur conduite, se trouvaient dans une position fâcheuse, la rendaient suspecte au gouvernement. Mais un tel projet présentait d'autant plus de difficultés, que Luisa, qui s'était aperçue que le caractère de son mari inclinait vers la timidité, s'était proposé de faire tous ses efforts pour le fortifier et le rendre digne de ses ancêtres.

Si elle n'y parvint pas entièrement, elle lui ôta du moins toute espérance de la faire pencher du côté contraire. Son premier soin avait été, dès qu'elle vit la signora Ginori, de dire devant elle à Luigi que puisque le ciel l'avait privé de sa mère, il ne pouvait rien faire qui lui fut plus agréable et dont elle lui sut plus de gré, que de la regarder comme telle. Un baiser avait été la réponse. De plus Capponi, qui ne creusait pas très-avant dans la politique, espérait qu'en vivant retirés, ils pourraient, grace aux noms qu'ils portaient, admettre, sans donner d'ombrage, quelques partisans de la faction opposée dans leur société.

Lorsque deux jours après Luisa lui demanda s'il voulait venir avec elle chez Buonarroti, cédant encore à ses frayeurs, il prétexta une affaire, et lui proposa d'y aller avec Caterina; ce qu'elle fit.

Toutes deux se rendirent vers dix heures dans la rue Ghibellina. Michel-Ange écoutait, non sans chagrin, Cellini, qui lui racontait à sa manière que le pape était perdu, que déjà sa tombe s'ouvrait : en revenant de Marseille, il avait visité près de Savone un religieux qui lui inspirait une grande confiance, parce que jadis il lui avait prédit la papauté; cette fois il avait annoncé que sa mort précéderait de peu la sienne, et ce moine

ayant cessé d'exister quelques jours après ; Clément se préparait à le suivre, et avait même commandé les vêtemens dont on recouvre les corps des pontifes lorsqu'on les expose à Saint-Pierre. Il ne prenait plus d'intérêt à rien et avait refusé de jeter les yeux sur la nouvelle monnaie, qu'avant son départ pour la France il paraissait désirer beaucoup ; et Cellini prévoyant qu'il serait sans emploi à Rome, s'était décidé à aller à Venise.

Michel-Ange s'affligeait de l'état du pape et sentait qu'après sa mort il n'y aurait plus de sûreté pour lui à Florence ; sans en rien dire cependant, il examinait les nouvelles pièces gravées par Cellini et en louait l'exécution.

Dans ce moment, Luisa entra et lui tendit la main avec son sourire d'ange, qu'une légère pâleur rendait plus affectueux encore.

— Puisque vous ne venez pas, lui dit-elle, c'est moi qui viens vous chercher.

Michel-Ange lui serra la main et la baisant avec respect, répondit qu'il avait une trop haute opinion de son cœur et de son esprit pour craindre qu'elle n'eût pas compris le motif de sa discrétion — et baisant aussi la main de Caterina,

il ajouta qu'il avait toujours eu par elle de ses nouvelles.

— Si je ne me trompe, lui dit-elle, il me semble que depuis deux ans vous êtes devenu, je ne dirai pas plus courtois, mais plus attentif pour nous; et la Prudence que vous avez donnée à la duchessina, a dans sa sévérité un tel charme, qu'on voit bien que la main qui l'a créée obéissait au cœur plutôt qu'à l'esprit.

La remarque plut à Michel-Ange, parce qu'il était vrai qu'il avait reçu de Luisa plus d'une inspiration dans la recherche si difficile du beau, et que Caterina en s'exprimant ainsi, prouvait qu'elle avait lu et retenu un de ses vers.

Luisa qui avait bien compris que Michel-Ange craignait que sa visite ne fût pas agréable à Capponi, lui dit sans avoir l'air de répondre à cette pensée :

— Ne soyez pas surpris de me voir ici sans Luigi, quelques affaires l'ont empêché de m'accompagner; et à sa place il m'a confiée à Caterina.

—Vraiment, messire Luigi voulait m'honorer d'une visite? alors, je m'empresserai de le prévenir.

— Ce sera à la fois pour lui un honneur et un plaisir.

— Que d'événemens sont arrivés depuis que je ne vous ai vue ! Je me réjouis avec vous, chère et aimable signora, et plus encore avec vos frères, des hautes destinées de votre cousine.... — Avez-vous des nouvelles de messire Pierre ?

— On l'attend à tout moment. Mon père restera encore un peu de temps à la cour de France.

— J'en suis bien aise, on est partout mieux qu'ici.

— Vous ne devineriez jamais, dit Caterina, qui se méfiait de Tribolo, la cause de notre visite, mais vous pouvez penser que ce n'est pas sans un grave motif que deux femmes se mettent en marche, et bravent même la crainte d'un refus.

Michel-Ange surpris ne savait ce qu'elles pouvaient avoir à lui demander. Mais lorsqu'il entendit que Luisa le priait de venir lui donner des conseils aux jours et aux heures qu'il lui plairait de choisir, il répondit que c'était peu de chose ; qu'il y consentirait avec d'autant plus de plaisir qu'il savait déjà que les instans passés près d'elle n'étaient pas perdus pour l'art ; qu'il regrettait seulement que son départ prochain ne

lui permît pas d'être long-temps à sa disposition. — Mais pour vous prouver le prix que j'attache à une telle requête, permettez-moi de vous offrir cette tête de sainte Marie-Madeleine, dessinée par Léonard. C'est ainsi qu'il se délassait après la composition de la Cène. Ce chef-d'œuvre qui est le plus parfait modèle d'une imagination puissante, fécondant l'idée la plus simple. Léonard ayant tourné ses études vers la recherche de ce qui pouvait être le plus utile aux hommes, n'accordait aux beaux-arts qu'une place secondaire, parce que le plaisir doit céder à l'utilité. C'était lui cependant, oui, lui seul qui pouvait conserver à notre patrie le sceptre des arts.

Les louanges accordées à des rivaux de gloire, sont peut-être les paroles qui résonnent le mieux dans les cœurs capables d'apprécier le génie joint à une ame généreuse. Le Tasse replaçant sur la tête de l'Arioste la couronne épique qu'un neveu dénaturé voulait lui enlever ; le Titien demandant quelle main avait osé profaner les tableaux de Raphaël au Vatican ; Racine louant Molière, et consolé à son tour de l'injustice du vulgaire, par les éloges de Boileau, nous réconcilient parfois avec la nature humaine. Mais de tels exemples sont rares.

Après avoir remercié Michel-Ange, Luisa lui demanda quand elle aurait le plaisir de le voir?

— Bientôt, mais je ne puis venir que le soir.

A ces mots, Cellini, qui jusqu'alors était resté dans l'angle d'une fenêtre où il travaillait inaperçu, s'approcha en disant : —Ah! je vous en prie, tandis que je reste à Florence, ne nous enlevez pas Michel-Ange! ce serait nous priver de notre plus grande joie. N'est-ce pas, Tribolo?

Celui-ci fit un signe affirmatif; et Luisa accorda avec sa grace habituelle le délai de huit jours sollicité par Benvenuto.

Après une assez longue conversation, elles prirent congé de Michel-Ange; mais à peine étaient-elles sorties que Cellini courut fermer la porte, tourna la clé, et revenant d'un air de triomphe en disant à Tribolo : — malheur à toi, si tu parles, il leur montra dans une petite boite, sur un fond de pierre noire, une tête de femme en cire blanche; ses traits n'étaient pas tout-à-fait modelés, mais la ressemblance était frappante.

Tous deux se regardèrent, et Michel-Ange ne fut pas avare d'éloges pour ce travail si exquis.

— Quand l'avez-vous fait? demanda-il.

— Tout-à-l'heure.

— Comment donc?

— Tandis qu'elle causait avec vous, je me tenais à l'écart, et comme la cire était préparée, je me suis attaché à saisir l'expression de ses traits, et vous voyez que je n'ai pas trop mal réussi.

— Que voulez-vous en faire ?

— Le duc m'a ordonné de graver le portrait de Luisa sur une médaille d'or ; j'ai promis qu'elle ne poserait pas et qu'il serait ressemblant, voilà comme je tiens ma parole.

— Luisa ne le sait pas?

— Ne vous l'ai-je pas dit.

— Mais, dites-moi, croyez-vous que ce soit une bonne action ?

— Permettez, mon cher Michel-Ange, que nous laissions au duc le soin d'y penser ; il y a de certaines affaires qui regardent les grands, et dont nous autres, pauvres diables, ne devons pas nous embarrasser.

— Je suis loin de vous approuver.

— Que fallait-il faire?

— Refuser, comme j'ai refusé d'aller choisir l'endroit où l'on bâtit la forteresse.

— Vous voyez qu'elle s'élève également... Le duc...

— Que voulez-vous dire ?

— Je veux dire que si, au lieu d'être un

Buonarroti, vous étiez un Tribolo, comme cet homme que voici, le duc vous aurait fait prendre et jeter dans les fondemens en guise de médailles. Et moi, si je l'avais refusé, croyez-vous qu'il ne m'eût pas fait donner les étrivières par ce démon incarné de Giomo, et envoyé loin d'ici faire le Caton?

Michel-Ange soupirait sans répondre; et Benvenuto n'était pas capable de comprendre cette muette éloquence.

C'était de ce portrait, dont Vasari, qui l'avait su par Tribolo, parla à Francesco lorsqu'il se sentit offensé d'être comparé à Cellini. Nous avons vu qu'il partit aussitôt pour Florence; il y arriva deux semaines environ après cette aventure; et Cellini qui travaillait avec une promptitude merveilleuse, avait déjà gravé et porté la médaille au duc, qui l'avait généreusement récompensé.

A peine descendu de cheval, Francesco courut chez Michel-Ange, et le trouvant seul il lui demanda, sans aucun détour, si le portrait que Benvenuto avait fait de Luisa Capponi était une belle chose.

— Et comment savez-vous? s'écria Michel-Ange.

— Peu importe : dites-moi seulement, cher

ami, si cet ouvrage est aussi parfait qu'on le prétend.

Si Buonarroti soupçonna le motif de la question, il n'en fit pas semblant, et après quelques invectives contre Berni qui, devenu courtisan, contribuait, par le genre de ses poésies, à la corruption générale, il dit que le portrait était très-bien, mais que leur liaison avec les Strozzi, les obligeait à garder le secret; puis, soit hasard, soit réflexion, il changea d'entretien. Interrogé de nouveau par Francesco, il répondit qu'en voyant l'ébauche qui avait été faite sous ses yeux, quoique bien à son insu, on pouvait dire que c'était l'œuvre d'un homme de talent; mais que Cellini l'ayant rapportée après y avoir mis la dernière main, elle lui avait paru admirable.—J'aurais voulu l'avoir, ajouta-t-il, en souvenir de cette aimable personne qui, je le crains, ne sera pas heureuse, et aussi pour l'ôter à ce démon. Qui sait ce qu'il pourra en faire! Mais il s'est refusé à toutes mes instances, prétendant qu'il lui servirait de modèle quand il aurait besoin d'une Hébé ou d'une Psyché; et au vrai, en le rajeunissant un peu, il est impossible de concevoir une expression plus virginale et plus pure.

Et écoutant ces derniers mots, Francesco ou-

blia tout le reste pour ne penser qu'à cette image chérie, et, résolu de l'obtenir à quelque prix que ce fût, il quitta Michel-Ange le plutôt qu'il put, et alla sur-le-champ chez Cellini, qui était prêt à partir pour Venise, accompagné de Tribolo, qui déjà l'attendait monté sur sa mule. Francesco pria Benvenuto d'écouter deux mots qu'il avait à lui dire, et après les avoir entendus, il répondit : — Impossible !

— Comment, impossible ?

— Oui, cela ne se peut.

— Même pour cinquante ducats ?

— Pas même pour cent ?

— Et si c'était cent-cinquante ?

— On y penserait.

— Deux cents ?

— Je prendrais le médaillon, et, en le regardant, je dirais : encore, encore, messire.

— Et moi j'ajouterais...

— Combien ?

— Cent ducats.

— C'est peu : il en faut cinq cents ?

Francesco hésita, non pour l'importance de la somme, mais parce que sa fortune ayant souffert des désastres publics, il ne se rappelait pas si cet argent était à sa disposition. Une minute après, il

s'écria, tout joyeux : — Cinq cents, c'est une affaire faite.

— Plaisantez-vous ? dit alors Cellini.

— On ne plaisante pas ainsi avec vos pareils.

— Vous voudriez donc, mon cher signor, me surpasser en générosité? Vous n'y parviendrez pas. Je me rappelle de plus que j'ai un compte à régler avec vous pour tout le bien que vous avez dit de moi à ce bon Napolitain ; ainsi je veux que vous receviez ce portrait en pur don. Mais ce ne sera qu'à mon retour, parce que tout est fermé, et je ne laisse les clés à personne.

Francesco surpris et presque mortifié d'une conclusion si inattendue, lui rendit mille grâces, et se retira plus pensif, mais moins triste, laissant Benvenuto commencer ce voyage si fameux dans sa vie, et qui ne forme pas l'épisode le moins piquant de ce livre où l'originalité et l'esprit sont pour ainsi dire versés à pleines mains.

CHAPITRE IV.

Souvenirs.

« Je l'ai connue, moi qui reste ici pour la pleurer. »

PÉTRARQUE.

Les leçons de dessin étaient commencées, et quoique Michel-Ange n'eût promis que de rares et courtes apparitions, il venait plus souvent que sa belle et attrayante écolière n'avait osé l'espérer.

On sent combien l'étude des arts, et plus encore ces intimes causeries avec l'homme le plus remarquable de son siècle, adoucissaient la tristesse de sa position.

Si l'on ne peut dire qu'elle fût tout à fait malheureuse, puisque l'époque de ses plus grands chagrins n'était pas encore arrivée, elle était cependant depuis la mort de sa mère restée étrangère à toutes les satisfactions de la vie, elle avait soutenu avec la fermeté d'une ame courageuse la douleur d'appartenir à l'homme que son cœur ne préférait pas; et à présent, séparée de son père qu'elle aimait tendrement, elle pouvait se regarder comme seule au monde, excepté dans les courts instans qu'elle passait près de Caterina. La société de Michel-Ange fut donc pour elle une immense ressource; c'était avec un plaisir toujours nouveau qu'elle l'entendait raisonner sur les ouvrages des artistes les plus célèbres et quelquefois sur les siens.

Luigi lui-même se surprenait à écouter et je dirai presque à aimer Buonarroti; perdant sans s'en apercevoir cette espèce d'antipathie qu'inspire l'esprit de parti, et que détruit facilement l'empire que les hommes supérieurs savent exercer sur leurs inférieurs. Il lui arriva à l'égard de

Michel-Ange ce qui arrive sans cesse de nos jours; l'estime qu'on ressent pour celui qui la mérite devient d'autant plus vive que le mépris non mérité a été plus profond.

Au reste, Luigi était peu blâmable pour une manière de penser qu'on lui avait inspirée dès l'enfance et que l'étude et l'expérience n'avaient pu encore changer. Tout entier au bonheur de passer ses jours près d'une femme comme la sienne, il était bien loin de soupçonner ce qui se tramait contre elle. Alexandre avait d'abord cherché tous les moyens de la rencontrer, mais elle vivait très-retirée, ne sortant que pour se promener, encore fort rarement.

Contrarié de ne pas la voir, il osa un soir se présenter chez elle; ses satellites, mis aux aguets, l'avaient avertis que Luigi était sorti, ils ignoraient que Michel-Ange venait d'entrer. Il lui avait apporté pour étude la première idée de sa chûte de l'homme, qui depuis fut un des plus beaux tableaux de la chapelle Sixtine; on voyait près d'Adam une figure moitié femme, moitié serpent, invention sublime, par laquelle l'artiste, suivant la lettre des Saintes-Ecritures, voulait représenter le génie du mal se cachant sous les traits du sexe le plus faible.

Il expliquait sa pensée à Luisa, lorsqu'on annonça le duc Alexandre. A ce nom, elle ne fut pas assez maîtresse d'elle-même pour cacher son trouble, et lui, se rappelant la médaille, devina facilement l'objet de cette visite. — Dois-je me retirer? lui demanda-t-il.

— Oh! non.... répondit-elle toute tremblante.

— Soyez donc calme et courageuse..... pensez que je suis là.

Il prononça ces mots avec une telle confiance qu'il en inspira à son écolière.

Le duc sortait d'ordinaire accompagné soit de Giuliano Salviati, soit de Luigi Ridolfi ou de Lorenzino, mais cette fois il n'était suivi que de Giomo et de l'Hongrois. Rien ne pouvait lui être plus désagréable que la rencontre de Michel-Ange, c'était un témoin d'une démarche qu'il voulait cacher, et de plus c'était Buonarroti. Après avoir salué Luisa, il s'arrêta un instant sur le seuil, espérant qu'il lui céderait la place. Mais lui, se levant d'abord comme il le devait, se rassit sans attendre sa permission, et baissant les yeux, il resta immobile et silencieux.

Alexandre, qui s'était préparé à tout autre chose qu'à ce maintien ferme et dédaigneux, eut recours à l'art de parler sans rien dire, se flattant

qu'il finirait par les laisser en liberté; voyant qu'il ne paraissait pas en avoir l'intention, il tenta de le blesser par de piquantes allusions, mais au lieu de lui répondre, Michel-Ange, se répétait le mot si connu de Clarice, et persistait dans son silence.

Désespérant de s'en délivrer et pensant aussi qu'avec Luisa on devait essayer la séduction avant d'employer des moyens plus expéditifs, il se mit à vanter le talent de Cellini, qu'il savait être l'ami de Michel-Ange, et s'abstint de parler de Bandinelli, quoiqu'il l'aimât beaucoup; il fit l'éloge du dessin qu'il aperçut sur la table, et paraissant avoir oublié ce qui s'était passé pour la forteresse, il pria Buonarroti, d'un air aussi aimable qu'il lui fut possible, de lui expliquer ce qui lui semblait obscur, et surtout pourquoi il avait placé la tête et le sein d'une femme sur le corps d'un serpent.

Il répondit qu'il avait tenté d'exprimer ainsi le génie du mal, voilant ses ruses perfides sous de flatteuses paroles.

— L'idée est belle, je vous en félicite ; il s'en trouve encore des exemples dans le monde.

Michel-Ange savait bien que dans ce même moment le duc en augmentait le nombre, mais

ne voulant pas lui répondre comme il l'aurait mérité, il s'inclina en signe de remerciement et se tut.

Luisa l'imitait pour faire comprendre au duc combien sa présence lui était peu agréable, et lui, forcé de relever la conversation, se creusait la tête pour trouver un sujet d'entretien convenable, car l'imagination n'était pas son fort.

Enfin, jetant les yeux sur un assez bon tableau de Pontormo, qui représentait Minerve les pieds sur une tortue, symbole de la félicité domestique, il dit, après quelques mots d'éloges : — C'est un brave homme que Jacopo; je veux l'occuper.

— Votre Excellence fera bien, répondit Luisa.

— Quels sont ses meilleurs ouvrages? Je désirerais les voir.

Luisa ne répondant pas, il se tourna vers Michel-Ange en répétant sa question.

— Ce sont les peintures du palais Borgherini.

— Ah! oui, celles que ce misérable Giambatista della Palla.....

— Giambatista n'était pas un misérable, mais bien ceux qui l'ont empoisonné!

— N'a-t-il pas dépouillé Florence de ce qu'elle avait de plus beau?

— Le tort est à celui qui se laissait dépouiller; il n'enlevait pas, il achetait.

— Que n'a-t-il pas fait durant le siége?

— Ceci aurait dû être comme non avenu : et tant que les sermens seront quelque chose de sacré parmi les hommes, tant qu'il y aura une justice divine qu'on pourra invoquer contre les trahisons de la terre, le sang de Giambatista, celui de Castiglione, de Carducci et de tant d'autres, criera vengeance comme celui d'Abel..... Je parle en toute liberté, parce que je sais qu'on ne pourrait sans injustice imputer ces excès à Votre Excellence.

C'était la vérité, et Michel-Ange ne cherchait pas à le flatter, mais le duc sentait qu'en s'entourant de ces mêmes hommes et en suivant leurs conseils, il s'était fait comme l'héritier de leurs crimes; trop fin pour paraître s'appliquer ces paroles, trop orgueilleux pour ne pas en être offensé, il voulut tâcher de le blesser à son tour, et pour lui faire sentir que les artistes ne devaient par s'immiscer dans la politique, il lui demanda, en changeant tout à coup de discours : — De quelle pierre il se servait pour aiguiser ses ciseaux?

— De celle, répondit-il, qui est près du palais dela Seigneurie; elle est là pour aiguiser aussi le cerveau de ceux qui l'ont trop rond.

Luigi rentra au même moment, ignorant les projets du duc ; il fut si préocupé de l'honneur qu'il croyait recevoir, qu'il ne remarqua ni la contrainte de Luisa ni bien moins encore le regard étincelant de Michel-Ange. Alexandre se voyant si bien accueilli réprima la colère qui commençait à s'emparer de lui, et tournant en plaisanterie ce qu'il venait d'entendre, il dit :

— Qu'il était enchanté de connaître une telle propriété, qu'il la mettrait à profit pour quelques sénateurs récalcitrans qui paraissaient en avoir besoin.

— Ceux qui le permettront s'en trouveront mal, répliqua Michel-Ange ; et n'étant plus nécessaire, il sortit presque aussitôt.

Le duc se plaisait à prolonger cette visite que Capponi regardait comme une faveur et Luisa comme le prélude d'autres chagrins. Après avoir épuisé tous les sujets d'entretien qu'il jugea lui être plus agréable, il alla jusqu'à dire que les magistrats devaient s'assembler pour décider du sort desexilés, et que si elle avait quelques recommandations à faire, il se ferait un plaisir de l'appuyer.

Quoique les êtres purs comme Luisa soient mal habiles à démêler les détours des ames perverses, une semblable proposition s'éloignait trop

du caractère connu du duc, pour ne pas éveiller le soupçon, et ne voulant ni manquer aux convenances, ni courir le risque, en contractant une légère obligation, de perdre la force de refuser des choses importantes, elle répondit d'un ton modeste qu'elle y penserait et qu'elle n'oublierait pas son offre. En voyant qu'il ne se disposait pas à partir, elle se retira avec la grace inséparable de ses moindres actions, mais en laissant voir cependant qu'elle saurait, quand il le faudrait, avoir une volonté.

Alexandre peu satisfait, quitta bientôt Luigi, et en passant dans la salle basse où l'attendaient Giomo et l'Hongrois, il leur fit signe de le suivre d'un air qui prouva à ses deux confidens que la tentative n'avait pas été heureuse. S'il fut pendant plusieurs jours morose et mécontent, Luisa ne le revoyant pas, put se flatter qu'il avait cessé de s'occuper d'elle, tandis qu'après de longues réflexions, il s'était décidé à employer une voix détournée pour arriver à son but; mais avant de raconter ces événemens, nous devons entrer dans d'autres détails.

Dès que Francesco eut obtenu la promesse de Cellini, il courut se renfermer chez lui, partagé entre la joie que lui causait l'espérance de pos-

séder ce portrait chéri, et la douleur qui ne cessait jamais de lui faire sentir ses pointes aiguës. Assis près d'une fenêtre qui donnait sur les rives de l'Arno, la tête appuyée sur une de ses mains, il contemplait le cours du fleuve, il se rappela tout à coup la fatale matinée où la cloche de Santa-Trinita avait frappé ses oreilles comme un son de mort, et de nouveau il se répéta qu'il ne serait pas capable de renouveler un tel sacrifice. Sa pensée se reporta ensuite sur ce qu'il avait appris du Vasari, et il gémit que cette angoisse fut ajoutée à tant d'autres; il avait espéré que la paix, le silence d'une solitude profonde apaiseraient peu à peu les orages qui fermentaient dans son sein; il voyait à présent à quel point il s'était abusé. Respirer le même air, fouler le même sol, reposer ses regards sur les mêmes objets, et être forcé de fuir toutes les occasions de rencontrer celle pour qui seule l'on vit, c'est un supplice qui laisse bien loin tous ceux qui furent inventés pour torturer les hommes, et c'était le sien.

Sans manquer à la prudence que réclamait une chose si délicate et si secrète, il parvint à savoir de quelle manière s'était passée la visite que le duc avait faite à Luisa; il sut aussi qu'elle continuait à aller souvent chez la senora Mozzi; son mari

feignait de ne pas le remarquer, et Lanfredini destiné à aimer sans être payé de retour, s'en plaignait, tout en convenant que peu lui importait qui du duc ou de Filippo était l'amant préféré.

Francesco supposa qu'Alexandre, habitué à des conquêtes faciles, avait été éloigné par la ferme résistance qu'on lui opposait, pour la première fois peut-être, et il se flatta qu'il avait abandonné, ou du moins ajourné ses projets.

Cette réflexion diminuait ses craintes, mais rien ne pouvait le consoler; s'il cherchait à se distraire en parcourant les livres qu'il aimait, eux-mêmes réveillaient sa douleur; chaque ligne de Pétrarque lui offrait l'image du bien qu'il avait perdu, chaque expression du poète lui semblait peindre sa propre pensée, lorsqu'il lisait :

— Celui qui n'a pas rencontré son doux et céleste regard se trompe, s'il croit avoir une idée de la beauté des anges. — Il soupirait et se disait que c'était pure imagination de Pétrarque, puisqu'il n'avait pas vu les yeux de Luisa.

Croisant alors ses bras sur sa poitrine, il regardait le ciel comme pour y chercher l'objet de son culte, puis rappelé vers la terre par l'affreuse

idée qu'un mortel possédait cette femme adorée, il rejetait le livre loin de lui, se frappait le front, ou bien restait immobile dans la fixité du désespoir.

S'il ouvrait le Dante, il tombait malgré lui sur le passage qui lui redisait l'histoire du jour le plus beau de sa vie; il répétait les paroles de Michel-Ange, il tournait vivement les feuillets et se réfugiait dans les scènes du purgatoire; là, il trouvait Giudice de Gallura plus infortuné que lui, Forese; qui aima et fut aimé; et en lisant ces vers admirables où le Dante peint le Créateur contemplant avec délices l'ame qui sort de ses mains, il se disait que celle de Luisa avait dû s'échapper au milieu d'un sourire de la nature. D'autres fois, sachant que Pétrarque était son auteur favori, il se plaisait à le relire, car les études de nos ancêtres n'étaient pas superficielles comme les nôtres. Là encore, il retrouvait l'image de toutes les vertus de Luisa et ainsi qu'elle, il y cherchait la force de supporter son sort; mais tout en répétant le serment de la fuir pour lui obéir, il ne pouvait s'empêcher d'entendre une voix intérieure qui lui disait : Tu la reverras.

Les semaines, les mois se passèrent ainsi, et l'on approchait des fêtes de Noël, époque funeste

pour quiconque abhorrait l'injustice et sentait sou cœur ouvert à la pitié.

Les amis de Francesco, qui ne le rencontraient plus nulle part, pas même chez Caterina, où il n'allait plus le soir, venaient le visiter de temps en temps; ils en étaient reçus avec cette bienveillance affectueuse, qu'une ame douce et forte conserve au milieu de la douleur; mais ils le trouvaient entièrement changé, sans pouvoir en deviner la cause. En vain cherchait-on à le distraire, s'il souriait un instant, il retombait aussitôt dans sa mélancolie habituelle.

Un jour entr'autres, le Berni, le trouvant seul, l'engagea à venir se promener avec lui; il y consentit après quelques difficultés, et celui-ci se mit à lui raconter ses aventures avec la gaieté qui lui était naturelle.

— Il me semble que vous avez parcouru beaucoup de pays; et à présent que comptez-vous faire?

— Me reposer,

— Si vous le pouvez; et alors vous voyagerez avec Ptolémée, comme dit l'Arioste.

— Je crois que ce sera le mieux : mais à propos de l'Arioste, savez-vous qu'il est mort, et qu'on publie son poème en quarante-six chants?

— Je savais sa mort et je m'en afflige, la vieillesse commençait à peine pour lui ; j'ignorais que son poème parut... C'est l'œuvre d'un grand génie !

— Mais pourquoi prendre les idées de Boyardo? Pourquoi publier un plagiat ?

— Il n'a pris au Boyardo que les noms ; Virgile n'a-t-il pas fait de même avec Homère? Soyons de bonne foi, trouvez-vous du rapport entre le style de l'Arioste et celui de Boyardo?

— Pour ceci, non...

— Dans la poésie, le style n'est-il pas la partie la plus essentielle?... Concluez... et soyez sûr que lorsque les passions seront calmées, on parlera de Boyardo, non parce qu'il a fourni quelques noms à l'Arioste, mais parce que l'Arioste lui a fait l'honneur de les prendre.

— C'est possible, mais je ne le pense pas, et Speroni de Padoue est du même avis.

— Raison de plus pour douter toujours du jugement des gens de lettres. Quant à moi, l'Arioste me semble unique dans son genre... Mais vous, messire Francesco, qui écrivez si bien, que faites-vous? Ce n'est sûrement pas avec les pièces sur la Cornemuse et sur l'Anguille que vous prétendez aller à la postérité!

— Je laisserai quelque chose , lors même que la mort viendrait demain... mais ne pensons pas à cela.

Ils étaient alors au moment d'entrer dans la rue San-Gallo et ils rencontrèrent le prieur de Saint-Marc qui faisait quelques pas sur la place avec le frère Célestino. On pense bien qu'à son retour de Monte-Regioni, Francesco avait été remercier les bons pères, et depuis y était retourné bien des fois. Le regardant comme un des leurs, ils vinrent à lui et lui firent mille caresses ; mais avant de le quitter, frère Célestino se tourna vers le Berni en lui disant : — Mon fils, vous suivez une mauvaise route. Tôt ou tard le voisinage du serpent empoisonne.

Et le prieur :

— Du temps d'Aman les Hébreux avaient une Esther qui les protégeait près d'Assuérus : ici l'Assuérus surpasse l'Aman en perversité. Pensez-y, messire chanoine, et changez de conduite ; sinon, je vous le dis avec douleur, vous tomberez dans le précipice lorsque vous vous y attendrez le moins.

Berni ne répondit pas. Seul avec Francesco, il reprit :

— Croyez-moi, quoiqu'on pense et quoiqu'on

dise, le duc est moins mauvais qu'on ne le croit.

— Il peut l'être moins, et cependant l'être encore beaucoup... Parmi les cent choses qu'on dit de lui, que dix seulement soient vraies... c'est assez pour le déclarer un très-méchant homme.

— Je voudrais que vous pussiez causer avec lui tous les jours, comme moi...

Franscesco fit un pas en arrière. Comment! vous voyez le duc tous les soirs?... Dites-moi, je vous prie, le suivez-vous aussi quand il escalade les couvents?

— Non, non, répliqua le Berni en souriant, je ne vais pas au palais: je le rencontre chez la marquise de Massa.

— Elle est ici?

— Ne le savez-vous pas? Depuis deux mois; et le duc me semble très-occupé d'elle.

— Et vous jouez là le rôle d'un ami complaisant? d'autres diraient...

— Mais vous tournez tout du mauvais côté, j'y vais... et j'y trouve aussi l'abbé Agnolo...

— Justement..... Vous paraît-il convenable qu'un religieux, un dignitaire de l'Eglise, fasse des contes qu'aucune femme ne pourrait entendre sans rougir? Enlever la pudeur, n'est-ce pas ôter aux fleurs leur parfum?

— C'est vrai; mais il conte avec tant de grace qu'on peut le comparer même à Grazzini... qui, lui, aussi écrit des nouvelles assez libres, vous en conviendrez.

— Sans doute, mais Grazzini n'est pas dans les ordres, je ne l'approuve cependant pas, tout en le trouvant moins blâmable. Vous savez que je ne suis ni rigide ni pointilleux, mais chacun doit respecter son état, c'est le premier devoir d'un citoyen, les autres viennent après. L'abbé de Santa-Trinita ne va-t-il pas aussi chez la marquise de Massa?

— Oui, et dans une des dernières soirées il nous a lu une comédie qui sera bientôt représentée, et qui m'a paru charmante; elle se nomme *la Trimezia*. Pour en revenir au duc...

— Permettez, messire Francesco, j'ai pour maxime de ne pas perdre le temps à raisonner sur les conséquences, quand on n'est pas d'accord sur la cause. Il est donc inutile de parler du duc, je sais ce que je dois en penser.

— Je voudrais que vous causassiez familièrement avec lui.

— Souffrez que je le dise, l'amour-propre met un voile sur vos yeux. Le duc vous aime, il loue vos écrits comme ils méritent de l'être, vous en

êtes reconnaissant, on ne peut vous en blâmer; mais souvenez-vous qu'il a prodigué ces mêmes éloges à Pierre Aretin, dont le portrait est dans son antichambre, et ce rapprochement n'a rien d'honorable pour vous. Enfin, le tigre a fait jusqu'à présent patte de velours, il vous caresse en cachant ses griffes, mais malheur à vous, mon cher ami, si un jour ou l'autre il vous les fait sentir!

Ils étaient alors à la porte San-Gallo et l'entretien fut interrompu par la voix élevée d'un voyageur, qui recommandait à son compagnon d'attacher son épée. Ce n'est pas ici comme à Bologne, disait-il.

Francesco regarda et reconnut Cellini et Tribolo qui revenaient de Venise. Après avoir échangé quelques mots, il reçut du premier l'invitation d'aller le voir le lendemain.

Ceux qui ont ressenti, non pas ce sentiment passager que le désir fait naître et que la jouissance éteint, mais cet amour vrai qui ne meurt qu'avec nous, comprendront l'agitation de Francesco : il compta toutes les heures de la nuit et chacune d'elles allégeait le poids qui oppressait son cœur. Levé dès le point du jour, il arriva vers dix heures chez Benvenuto, il portait avec

lui un de ces panaches dont les jeunes gens ornaient leurs toques, et qu'il voulait offrir à celui qui lui cédait avec tant de générosité un trésor sans prix pour lui.

— Que dit notre amoureux? furent les premières paroles de Cellini; Francesco y répondit par un sourire qui ne passait pas le bord des lèvres, sans essayer une dénégation fort inutile.

— Je suis prêt à tenir ma promesse, continua-t-il, mais plus je regarde ce portrait, plus je pense que c'est ce que j'ai fait de mieux, vraiment.... je crois que je me repens...., et il regardait Francesco qui pâlissait, mais, non, soyez tranquille, je plaisante, je ne voudrais pas vous causer une telle douleur.... L'offre généreuse que vous avez faite de payer cette cire cinq cents ducats, restera gravée dans mon ame, comme un exemple de la manière dont les arts doivent être appréciés; mais pour agir ainsi, il faut être digne de les sentir.

Francesco se taisait, ne sachant ce qu'on devait dire à cet homme singulier et craignant toujours qu'un mot, un rien ne le fît changer d'avis.

— Il est donc à vous, — à une condition cependant : vous viendrez avec moi ce soir vous faire recevoir dans la compagnie de *la Truelle*, et

vous tâcherez d'être gai, car dans cette joyeuse réunion, on ne veut pas de visages allongés, ni d'yeux bouffis.

—Mais ne pensez-vous pas, mon cher Benvenuto, que nous avons beaucoup de sujets d'affliction?

—Beaucoup sans doute; et c'est une raison de plus de suivre mon exemple en prenant le monde comme il est; tâchez surtout de jouer avec l'amour et de n'en pas faire une occupation sérieuse.... La maxime n'est pas de votre goût, je le vois.... Appelant alors cette Caterina, que depuis ses mémoires ont rendue célèbre, il lui ordonna de préparer à dîner pour lui et Francesco, qu'il n'avait pas consulté, et qui s'assit résigné à lui complaire.

Tout en le regardant travailler, il lui demanda, non par flatterie, mais parce qu'il le pensait, comment il se faisait que ses portraits fussent toujours ressemblans.

—Je tâche avant de commencer, d'imprimer dans ma mémoire les traits que je veux reproduire.... Si j'ai réussi mieux qu'un autre pour Clément, c'est que je l'avais vu dans beaucoup de circonstances, sous des aspects bien différens; en prison, inquiet, tremblant sur son sort, puis

rassuré par le coup de couleuvrine avec lequel j'envoyai dans l'autre monde le connétable de Bourbon.... Enfin j'avais son visage dans la tête comme une lettre de l'alphabet et par la même raison, que celui qui trace un *a*, ne peut pas lui donner de rapports avec un *s*; lorsqu'une figure vous est présente, on ne peut en la dessinant la rendre semblable à une autre.

Après le dîner qui fut frugal, mais bon, et pendant lequel Caterina laissa voir par sa brusquerie, le déplaisir qu'elle ressentait de n'être pas ce jour là assise près de son maître, Cellini ne pensa plus à conduire Francesco à la société de *la Truelle* et il se trouva délivré d'un des plus grands supplices de ce monde, celui de cacher la tristesse sous l'apparence de la gaîté. Lorsqu'il reçut enfin la boite qui renfermait ce portrait tant désiré, sa main tremblante la déposa sur son cœur et un éclair de bonheur brilla malgré lui dans ses yeux.

Benvenuto accepta la plume blanche, promit de la porter comme un souvenir, lui exprima ses vœux pour l'avenir, d'un ton qui n'était pas exempt de malice, serra sa main en le quittant, et ils se séparèrent pour ne plus se revoir.

CHAPITRE V.

Le Don.

« Le jaspe le plus précieux, l'agathe et l'or lui prêtent leur éclat et sont à peine dignes de renfermer un si noble trésor. »
ALFIERI.

APRÈS avoir prodigué à l'image chérie les hommages de l'amour le plus tendre, Francesco songea à l'entourer d'une manière moins indigne d'elle; il s'adressa au Piloto qu'il connaissait et

qui, peu occupé, comme la plupart des ouvriers dans ce temps de détresse, lui rapporta bientôt un cadre d'or orné de pierres précieuses; il avait placé à la base une jeune fille représentant la Douceur et que soutenaient deux génies posés sur un socle d'ébène, incrusté de lapis-lazuli. L'espace du milieu se fermait en forme de portefeuille, Francesco y adapta lui-même le médaillon, et mit ce meuble, qui contenait ce qu'il avait de plus cher, sur la table dont il se servait pour lire et écrire.

Du moins, se disait-il, je ne serai plus entièrement seul, je pourrai sans troubler son repos, contempler cette ombre d'elle-même.

Si le chantre de Laure, parcourant les lieux consacrés par sa tendresse, répétait :

— C'est ici où j'entendis sa voix mélodieuse, là elle s'assit, plus loin elle se retourna et un de ses regards pénétra mon cœur, ici elle dit un mot, là elle sourit. —

Avec combien plus de raison Francesco s'écriait en contemplant ce portrait fidèle : — C'est ainsi qu'elle m'apparut, ce jour où, cédant à l'impulsion de son cœur, son regard me permit l'espérance; telle je la revis, le soir plus belle et plus aimée, telle encore au Boschetto, ravissante

de graces et de modestie; la même, toujours la même dans cette soirée où elle sut me convaincre que l'ambition ne lui ferait jamais préférer une autre main à la mienne.... Le ciel ne l'a pas voulu! Et le souvenir de son père venait ici s'interposer entre lui et le murmure.

Il passa plusieurs jours sans voir personne, cherchant pour ainsi dire à ressaisir ce passé pour jamais perdu. Il cacha même à Caterina le trésor qu'il possédait, redoutant pour lui jusqu'aux atteintes de l'air, il l'aurait cru profané par une autre main que la sienne. On ne doit pas s'étonner si une semblable disposition d'esprit lui servit d'abri contre la douleur qui répandit un deuil général dans Florence.

Les magistrats se réunirent vers les fêtes de Noël pour statuer sur le sort des exilés; il semblait que l'approche de cette solennité d'une religion de bonté et de clémence, devait disposer au pardon les hommes qui tenaient dans leurs mains la destinée de trois cents familles; ces malheureux avaient déjà beaucoup souffert, mais leur perte totale pouvait seule satisfaire la haine de leurs ennemis.

On avait décrété en 1530, qu'une majorité de cinq voix suffisait pour prononcer l'exil, et qu'il

ne pourrait être révoqué que par l'unanimité des Huit ; telle était la justice de la balance, c'est ainsi qu'on récompensait la modération qu'avait montrée le parti contraire et se contentant au moment de la plus grande effervescence d'enfermer les Palleschi au palais, où ils voyaient leurs parens et n'étaient privés d'aucune aisance de la vie, encore cette courte détention aurait-elle fini avec le siége si la fortune avait favorisé la faction populaire. Bien au contraire, le retour de l'ordre avait été le signal des mesures les plus violentes. On ne pouvait donner que des larmes à ceux qui n'étaient plus; mais tous les citoyens qui conservaient quelques germes d'humanité, croyaient que les vengeances non satisfaites se rassasieraient sur les coutumaces, et que le duc rappellerait les exilés, ne fût-ce que pour se les attacher par ce bienfait, et comme l'espérance parle fortement au cœur des infortunés, il n'y avait pas une famille qui ne se flattât de revoir bientôt celui dont elle déplorait l'absence.

Les juges se rassemblaient tous les matins, on accourait sur leur passage quand ils sortaient du palais, pour tâcher de lire sur ces visages plus ou moins sévères, ce qu'on devait craindre ou espérer, car un secret profond entourait leurs

délibérations qui ne devaient être connues que lorsqu'elles seraient terminées. Le 2 janvier on afficha les listes aux deux côtés de la porte du Bargello; chacun s'en approcha avec anxiété, tous s'en retournèrent désespérés, maudissant ce pouvoir dont les proscriptions étaient plus cruelles que celles de Sylla auxquelles on pouvait du moins échapper par la fuite, tandis qu'ici la fuite même entraînait la confiscation et ôtait aux enfans tout moyen de subsistance.

Nul ne ressentit, pour tant de souffrances, une compassion plus tendre que Luisa; ne pouvant rien de plus, elle sollicita et obtint de son mari, la permission de se défaire des objets précieux, qu'à l'occasion du nouvel an elle avait reçus de son père, de ses frères et du pape même, qui chercha toujours à maintenir la concorde entre Alexandre et les Strozzi; et y ajoutant ses propres épargnes, elle distribua cette somme aux plus infortunés. Cette largesse déplut, on voulait que ceux qui s'étaient opposés aux Médicis, souffrissent long-temps et beaucoup. Antonio Nori, Buondelmonti et Nobili en parlèrent à Luigi, et lui conseillèrent d'un ton sévère, de veiller à ce que sa femme se conduisît avec plus de prudence. Pour lui, il se trouvait partagé entre sa tendresse

pour elle, et la frayeur que lui inspirait senor Maurizio; mais sa bonté naturelle l'emporta, et comme il ne se doutait pas qu'on pût convertir en fautes les actions les plus louables, il ne pouvait s'imaginer que la pitié fût une imprudence, et il ne dit rien à Luisa, qui recueillit en paix les bénédictions de ceux qu'elle secourait, y trouvant un plaisir bien au-dessus de celui que le faste peut donner.

Cependant, le duc aidé de l'Hongrois, de Freccia et d'autres personnages de la même trempe, se préparait à faire célébrer avec une pompe inusitée, la veille de l'Epiphanie, appât certain pour le peuple et surtout pour celui de Florence qui, en un jour de joie, oublie trois mois de misères.

Persévérant dans ses projets sur Luisa, il voulut que Giuliano Salviati donnât un bal le lendemain, pensant qu'invitée publiquement, elle ne pourrait se dispenser d'y paraître.

Les anciens ont dit avec raison qu'il n'y a rien de pire au monde que la corruption de ce qui est excellent : aussi autant les femmes peuvent-elles faire de bien par leurs exemples et leurs conseils, autant font-elles de mal lorsqu'elles suivent la route du vice.

Ce n'était pas sans un dépit secret que Ginevra Salviati s'était vu préférer Giulia Mozzi; elle avait, il est vrai, redoublé de prévenances pour elle, mais sa joie n'en fut que plus vive lorsqu'elle s'aperçut de la nouvelle inclination du duc, et elle sut lui faire comprendre qu'il trouverait en elle un puissant auxiliaire. L'entendant causer avec son mari de la fête projetée et des personnes qu'on devait inviter, elle dit aussitôt que le meilleur titre était la jeunesse et la beauté: le nom de Luisa fut le premier prononcé, elle en ajouta quelques autre, sans paraître y attacher d'importance; et finit par dire qu'elle-même ferait les invitations aux femmes qui tenaient le premier rang.

Alexandre, enchanté de trouver tant de complaisance où il aurait craint de rencontrer un peu de jalousie, l'en remercia par ces attentions que les femmes ne regardent pas comme un retour de tendresse, mais qu'elles agréent comme une preuve de la durée de leur ascendant. Il la laissa fière de penser qu'elle pourrait par ses soins ajouter le nom le plus vénéré de Florence à une liste fort différente, dont elle-même faisait déjà partie.

Mais pour triompher de la vertu il faut en prendre l'apparence, Ginevra le savait, et quand

elle vint voir Luisa, elle se contrefit si bien, que non-seulement elle éloigna tout soupçon, mais que Luigi, qui survint pendant la visite, fut charmé de sa réserve et de ses paroles, et ne put s'empêcher, lorsqu'elle fut sortie, de dire quelques mots sur l'injustice du monde, qui parfois blâmait sa conduite. Tous deux auraient assisté à la fête, si une légère indisposition n'avait pas retenu Luisa.

Cette occasion manquée, le duc, qui en était désolé, et Giuliano qui avait compris ses intentions, concertèrent de faire donner un autre bal à Marietta Nasi ; mais, comme sa fortune n'était pas considérable, Giuliano lui fit entendre qu'Alexandre le désirait et subviendrait aux frais nécessaires, qu'il fallait surtout inviter Luisa Capponi ; il ajouta que le duc préférait un bal masqué.

Le mari de Marietta étant absent, elle se trouva fort embarrassée, ne voulant pas promettre, n'osant pas refuser. Ce fut dans cet état, où l'on dit oui, faute de connaître la manière de dire non, qu'elle convint que la fête se donnerait chez son père.

Réfléchissant mieux après le départ de Giuliano à l'engagement qu'elle venait de prendre, elle

envoya chercher son cousin Francesco, comptant qu'il lui donnerait un bon conseil. Il l'écouta avec attention, et démêla facilement la trame qui s'ourdissait contre Luisa; et ce fut avec une force bien supérieure à toutes les considérations humaines, qu'il se sentit entraîné à s'y opposer par tous les moyens possibles.

Sans paraître se douter de rien, il lui dit au bout d'un instant de réflexion : qu'elle ne pouvait plus dégager sa parole, mais qu'il serait convenable d'envoyer un courrier à son mari, pour hâter son retour. Cet avis fut suivi.

—Vous viendrez, n'est-ce pas? dit Marietta.

— Pourquoi le désirez-vous?

— J'aime à voir des philosophes comme vous, venir se réjouir avec nous autres mondains.

— Les temps où nous vivons vous semblent-ils propres à inspirer la joie?

—C'est justement parce que tout est triste autour de nous, qu'il faut chercher des distractions dans les plaisirs.

— Je ne m'attendais pas, ma cousine, à retrouver dans votre bouche, ce principe si exquis d'Epicure.

—N'est-il pas bon? que gagne-t-on à s'attrister? les plaintes et les pleurs changent-ils la fortune?

— Non, mais quelquefois elle rougit de son ouvrage.

Il la quitta surpris et affligé de voir à quel point le goût excessif des plaisirs peut l'emporter dans l'ame des femmes sur les ressentimens les plus légitimes ; car plus d'une suivait l'exemple de Marietta. On venait ces jours mêmes d'apprendre que le gouvernement avait obtenu du duc de Ferrare, de bannir tous les exilés florentins de son territoire ; Valori et Guicciardini tous deux sans pitié, faisaient exécuter l'ordre, l'un dans la Romagne et l'autre à Bologne : et pour comble d'outrage, la même mesure s'appliquait aux plus vils malfaiteurs.

C'est sous ces auspices que se donna, dans la seconde semaine de janvier, cette fête si somptueuse, dont tous les historiens ont parlé et qui amena de si fatales conséquences.

Bien déterminé à ne rien épargner pour déjouer les menées du duc, Francesco sans en parler à personne, pas même à Caterina, se rendit chez sa cousine, après avoir choisi à dessein, un des masques les plus simples, parmi ceux très-recherchés que l'on portait alors ; presque tous en bois de hêtre étaient recouverts de mosaïques de marbre, souvent de vert antique, le blanc des

yeux était en nacre de perle, les dents d'ivoire.

La signora Ginori, fidèle à la résolution qu'elle avait prise à l'avénement d'Alexandre, s'était abstenue d'y paraître, une circonstance imprévue avait empêché Luigi d'accompagner sa femme, qui se trouvait ainsi sans autre défense que sa vertu au milieu de ceux qui complotaient sa ruine.

Francesco monta lentement les degrés, oppressé, agité de mille sensations diverses; préparé à la revoir, mais décidé à s'en approcher comme d'un objet céleste. En entrant dans la salle, la première personne qui lui apparut fut Luisa, éblouissante de beauté; il sentit aussitôt une main de fer presser son sein avec une telle force que la douleur le contraignit à s'appuyer un instant contre le mur; revenu à lui, il regarda de nouveau cet angélique visage et pensant à la félicité qu'il avait espérée et qui lui était échappée, il ne put retenir une larme; ce fut, dans cette soirée, l'unique tribut qu'il paya à la faiblesse de la nature humaine.

Il lui semblait qu'une voix intérieure lui disait : Si tu as pu te croire digne de la posséder, si une cruelle fatalité est venue te l'arracher, ta seule pensée doit être de lui montrer que ton affection dérive d'une source bien plus élevée que celle

dont émanent d'ordinaire les amours de la terre. En effet les mots si profanés de passion, d'idolâtrie seraient bien faibles pour exprimer ce qu'il ressentait alors. Sans être remarqué, il se mêla dans la foule; le duc n'était pas encore arrivé, la signora Mozzi Sachetti avait pris le costume de Diane. Sa taille élevée, sa longue et blonde chevelure la faisaient reconnaître; le croissant de diamant qui brillait sur son front, présent de Filippo; les perles qui entouraient son cou, gage de l'affection d'Alexandre; l'arc et le carquois qui flottaient sur ses blanches épaules, et que faisait ressortir une robe de pourpre, attiraient vers elle tous les regards. L'infortunée s'était ainsi parée pour tenter un effort sur le cœur blasé du duc, et conserver une faveur qui déclinait visiblement.

Ginevra, au contraire, dominée par le désir de se venger d'une rivale, et de gagner les bonnes graces du duc en favorisant ses projets sur Luisa, était venue avec une toilette très-simple et sans masque, voulant faire croire que ne cherchant plus à plaire, elle était désabusée des illusions de ce monde. Elle poussa la précaution au point de n'adresser à Luisa qu'un regret poli de ne pas l'avoir vue à sa fête, parce qu'aucune ne pouvait

être complète sans elle. Lorsque Francesco se fut placé de manière à observer ce qui se passait, Luisa causait avec Tomasso Strozzi, qui cherchait en vain à amener le sourire sur ses lèvres; Francesco Pazzi était aussi près d'elle et semblait ne pas avoir perdu toute espérance; elle, gracieuse pour tous, refusant de danser, mais s'excusant près de ceux qui l'en priaient d'une manière qui fit penser qu'elle était enceinte, répandait sur toutes ses paroles et ses moindres mouvemens la modeste réserve qui appartenait à elle seule.

Les danses et les jeux étaient commencés; Francesco épiait le moment de lui parler sans être entendu, et il ne tarda pas à se présenter. Le duc venait d'entrer, entouré d'une troupe nombreuse de masques, et travesti en religieuse, suivant la bizarre fantaisie qui lui était habituelle; il traversa le premier salon sans apercevoir Luisa, et rencontrant dans le second la belle Diane, qu'il ne reconnut pas d'abord, il s'arrêta près d'elle. Pendant ce temps là le bruit de son arrivée et de son étrange costume circulait de bouche en bouche, presque tous les hommes se levèrent pour le suivre; les deux places les plus voisines de Luisa restèrent vacantes, Francesco saisit ce moment et vint s'asseoir à côté d'elle.

— Me connaissez-vous, beau masque? dit sa douce voix.

Et lui répondit, aussitôt que les violentes palpitations de son cœur le lui permirent : — Luisa, écoutez-moi, et si, comme je l'espère, le son de ma voix ne vous est pas inconnue..... Elle tremblait, ne sachant ce qu'elle devait penser, il continua : — Je vous supplie de m'entendre un instant. Le motif qui me conduit près de vous est tel, que je ne crains pas que vous me reprochiez de vous avoir désobéi. C'est un frère qui vient vous avertir du danger qui vous menace; des pervers ont machiné votre perte. Je ne redoute rien, si ce n'est cette rare bonté, qui ne saurait s'imaginer la perfidie des autres. Pour nulle autre cause je n'aurais osé venir troubler ces regards si sereins tout à l'heure, et que je vois à présent voilés et incertains.

Il se hâta de lui raconter ce qui était relatif à la médaille et à cette fête donnée en apparence par Marietta, et en effet par le duc; il ajouta que ce serait une immense douleur pour tous ceux qui la regardaient comme un modèle de vertu au milieu de la corruption générale, si même, sans le vouloir, elle tombait dans quelque piège..... Méfiez-vous donc de la moindre bagatelle, pour peu

qu'elle offre le plus léger doute... Comptez sur moi comme sur un frère prêt à vous défendre en toute occasion... Je vous quitte, heureux d'avoir pu vous parler... Puisse le ciel vous accorder tout le bonheur que vous méritez. Le salon se remplissait, il se leva, elle n'eut que le temps de dire :

— Je vous suis reconnaissante, mon cher Francesco.

Ces derniers mots s'insinuèrent dans son cœur et l'émurent tellement qu'il fut obligé de s'asseoir quelques minutes à l'écart, avant de retrouver la force de s'éloigner.

Dès qu'il l'eût laissée, Luisa se demanda si elle n'était pas le jouet d'un songe; elle le suivit de l'œil dans le coin où il s'était retiré, et ne le vit pas disparaître sans regret. Recueillie en elle-même, elle se mit à réfléchir sur ce qu'il venait de dire; mais dans sa profonde ignorance des ruses du vice, elle ne comprenait ni le danger qui la menaçait, ni les moyens de s'en garantir. Elle savait que les projets du duc étaient coupables, et sentant la ferme volonté de s'y opposer, elle ne concevait pas qu'elle put se perdre sans le vouloir; cependant les avis de Francesco étaient d'un trop grand poids pour ne pas l'effrayer.

Elle était encore absorbée dans ses réflexions,

lorsque Ginevra s'approcha d'elle, en disant : — Avez-vous vu, mon aimable Luisa, cette évaporée ?

— De qui parlez-vous ?

— De la signora Mozzi Sacchetti.

— Je ne l'ai pas remarquée.

— Elle est en Diane, sans doute pour le plaisir de faire un contraste. Le duc l'a rencontrée et n'a pas dû la reconnaître ; un tel oubli des convenances est insoutenable. Du moins elle est la seule, aucune autre n'a montré si peu d'égards pour son rang. Et Marietta, regardez comme sa danse est vive et brillante.

— Oui, elle est heureuse de pouvoir s'amuser.

— Mais vous, vous me semblez mélancolique ; que pouvez-vous désirer de plus qu'un mari beau, jeune et bon ?

— Oh ! quant à cela, rien.

— Pourquoi donc être si triste ? que feriez-vous si vous étiez à ma place.

— Est-ce que vous n'êtes pas heureuse ?

— Moi ?... Est-ce possible, avec Giuliano dont l'humeur varie à chaque minute ? Qui se ruine par de folles dépenses ? Croyez-moi, ma chère Luisa, je suis bien malheureuse. Quand nous pourrons causer à notre aise...

— Ce sera bientôt... Je sais que je dois...

— Je vous raconterai mes chagrins et vous me plaindrez, j'en suis sûre. Quelle différence lorsque j'étais à Sienne, chez mon père... Aimée, recherchée, j'étais l'objet de l'envie de toutes les personnes de mon âge.

— Et à présent, que vous manque-t-il pour l'être encore ?

— Bien des choses, ma chère Luisa : je ne suis pas comme vous près de ma famille, et d'un père qui me chérisse.

— Est-il possible que le vôtre ne vous aime pas ?

— Beaucoup, au contraire, mais il est loin ; et occupé comme il l'est par la protection qu'il accorde à tous les principaux artistes de Rome, il y a peu d'espoir qu'il veuille venir s'ennuyer à Florence.

Luisa, bien aise de donner une autre direction à l'entretien, dit aussitôt : — Raphaël même lui a eu de grandes obligations.

— Sans doute, ainsi que le Peruzzi, Cellini, le Razzi...

— Razzi ? Je ne le connais pas.

— C'est tout simple, nous autres Italiens, nous sommes si riches qu'une partie de nos trésors

nous est inconnue. Le Razzi n'est au-dessous d'aucun des grands peintres, si on en excepte quelques-uns qui sont hors de ligne. J'étais très-jeune quand il vint à Sienne; Piètra Perugin venait de peindre un crucifiement pour l'église de Saint-Augustin : sans redouter la comparaison, il en fit un pour San-Francesco, que tout le monde admira. Il est vrai qu'il n'est pas toujours égal à lui-même; mais quand il suit l'inspiration de son génie et non celle de l'usage et de la routine, il me semble admirable! L'extâse de Santa-Caterina est, pour l'expression, un chef-d'œuvre... Vous aimez les arts, m'a-t-on dit..., il faut aller à Sienne, admirer, dans la fameuse sacristie, le dessin de Raphaël et le colóris du Pinturicchio... Pardonnez : je sais que vous aimezMichel-Ange; mais pour la grace et la vérité...

— Que voudriez-vous dir e?

— Qu'il est très-inférieur à Raphaël.

— Comme peintre, nul n'en doute : comme homme, la distance est immense.

— Même sous ce dernier point de vue, sa modestie, sa simplicité me semblent n'appartenir qu'à lui seul. Mon père me disait que lorsqu'il vint à Sienne pour la première fois, il ne paraissait pas se douter qu'il était un grand-homme.

—Michel-Ange ne vous semble-t-il pas modeste aussi?

— Je suis forcée de dire non.

— Et moi, j'en vois sans cesse des preuves.

— Sa raison est, je crois, un peu ébranlée par vous, chère Luisa.

— Vous plaisantez.

— Pourquoi donc? La tête d'un vieillard se perd facilement près d'une jeune femme; et c'est alors un spectacle très-amusant. Je serais charmé d'être là quand il vous fait sa cour.

— Comment pouvez-vous le penser?

— La chose me paraît simple : parce que je suis persuadée qu'il est fort difficile qu'un homme, quelque soit son rang, vous voie sans se sentir séduit, entraîné par cet attrait ineffable...

Giuliano survint alors; il tenait son masque à la main, et dit à sa femme :

— Ginevra, le duc s'est démasqué, et désire danser avec vous.

— Qu'il choisisse plutôt la belle Diane, répondit-elle d'un air de dédain simulé; pour moi, je préfère causer avec cette aimable signora.

— Et moi je vous ordonne d'aller danser avec le duc.

— Je ne veux pas.

Un geste menaçant termina la discussion : Ginevra se leva, et serra la main de Luisa comme pour lui dire qu'elle pouvait à présent juger si ses plaintes étaient exagérées.

Giuliano prit la place qu'elle occupait près de Luisa ; et, tout en jouant avec son masque, lui demanda si elle trouvait qu'il fît bien valoir son autorité de mari. N'obtenant qu'une réponse évasive, il continua : — Vous savez qu'il n'est pas toujours facile de conduire les femmes ; mais la mienne finit par obéir... A-propos, on dit que Luigi n'a pas d'autre volonté que la vôtre : est-ce vrai ?

— Mon mari est raisonnable...

— A merveille ! C'est bien à vous de faire son éloge. Est-il jaloux ?

— Pourquoi le serait-il ?

— Vous êtes si aimable !... vous devez faire tant de conquêtes !

Luisa feignit de ne pas comprendre, et répondit qu'il avait dans sa femme un modèle parfait d'amabilité.

— Oui... lorsqu'elle n'est pas chez elle.

La conversation se prolongea : il se plaignit de l'indifférence de Ginevra. Luisa lui répondait à peine, pesant toutes ses paroles, et craignant

d'être déjà entourée des piéges dont Francesco l'avait prévenue; elle ne se trompait pas, et cependant elle n'avait encore rien entendu qui pût l'alarmer.

La contredanse où figurait Marietta étant finie, elle vint s'asseoir près de Luisa. — Aidez-moi, lui dit Giuliano, à persuader à cette belle personne qu'elle est la reine de la fête.

— Qui pourrait en douter? répliqua-t-elle.

— Le très-heureux Luigi!... Il a bien fait de ne pas venir; je me sentais en disposition de lui dire franchement qu'il ne mérite pas son bonheur.

— Pourquoi ce manque de courtoisie?

— Je sens, je vois ainsi; tant de perfections méritaient un autre destin. N'est-il pas vrai, Marietta?

— Je ne dirai pas cela, mais croyez qu'il n'y a pas ici un seul homme qui ne l'envie.

— Et peut-être n'y trouverait-on pas une seule femme qui...

— Quelles étranges paroles, dit-elle en rougissant un peu.

— Vous pourriez les entendre, reprit vivement Giuliano, dans tous les lieux que vous embellissez de votre présence...

— Mais, en tous cas, lors même que vous croiriez dire la vérité, vous semble-t-il juste de me louer aux dépens de mon mari?

— Je n'aurais pas ainsi parlé de votre père, qui est l'homme le plus aimable de notre temps; on le prendrait pour le frère de ses fils : aussi vous voyez ses succès... La signora Mozzi a beau faire pour nous persuader qu'elle aime le duc, on voit que votre père n'est point oublié.

— Messire Filippo est réellement très-aimable, ajouta Marietta; vous a-t-il écrit depuis peu?

Luisa saisit cette occasion de changer le sujet de l'entretien, et entra dans quelques détails sur la cour de France.

Bientôt le duc s'avança de leur côté. Ses vêtemens de religieuse, qui faisaient ressortir la teinte foncée de son visage, l'enlaidissaient encore. Luisa vit en tremblant Giuliano lui céder sa place, et se promit de veiller sur tout ce qu'elle allait dire, afin de ne paraître ni faible par crainte, ni impolie par trop d'assurance.

Alexandre débuta par complimenter Marietta sur le bon goût qui avait présidé à la fête, ce qui était vrai; mais passant de cet éloge à celui de la magnificence, et ignorant que Luisa sût qu'elle était donnée par ses ordres et à ses frais, il fut

fort surpris de s'entendre répondre par cette femme si timide d'ordinaire, mais qui voulait montrer qu'elle ne l'était pas toujours.

— Pour faire la juste part de chacun, je me bornerai à louer le bon goût.

Feignant de ne pas comprendre, il poursuivit.

— Et vous, signora, vous êtes-vous amusée?

— Autant que mon caractère le permet, Excellence.

— Votre caractère? est-il donc différent de celui des autres?

— La même variété qui s'oppose à ce qu'un visage soit l'exacte copie d'un autre, se retrouve aussi dans les goûts et les manières de voir.

— Parmi tous ces jeunes gens quel est celui qui a le bonheur de vous plaire davantage?

— Tous me plaisent également.

— De telles choses se disent, mais ne se pensent pas.

— Plutôt que de parler contre ma pensée, je garde le silence.

— Jamais vous ne m'avez paru si belle que ce soir. Luisa se taisait. — Vous ne me répondez pas?

— Je dirai alors qu'une femme doit avoir une médiocre opinion d'elle-même, lorsqu'elle s'en-

tend louer sur un avantage, qui, en supposant qu'on le possède, est l'œuvre du hasard et non la sienne.

— Voici de la philosophie.

— Il me semble que non, Excellence.

— Laissez ce titre; je ne le reçus ni de mes amis, ni des autres femmes.

— C'est peut-être parce qu'elles voient Votre Excellence avec d'autres yeux que les miens.

— C'est-à-dire? répliqua-t-il brusquement.

— Sans les égards qu'on doit à son rang.

— Mais vous savez que je veux être votre ami.

— Raison de plus pour redoubler de respect.

Le duc n'était pas habitué à un tel langage; il sentit qu'il lui restait beaucoup à faire, s'il persistait à suivre la même route. Se levant avec un mouvement d'impatience, il lui dit: — Venez danser avec moi.

— Si Votre Excellence me l'eût demandé d'abord, je n'aurais pas refusé; à présent je ne le puis, voulant me retirer bientôt, je craindrais...

— Vous n'avez donc dansé avec personne?

— Non, Excellence.

— Seriez-vous enceinte?

— Plût au ciel!

— Vous ne voulez donc pas danser avec moi ?

— Votre Excellence en sait la raison.

Le duc la quitta vivement irrité ; et elle se promit bien de refuser désormais toutes les fêtes auxquelles elle serait invitée.

Marietta, qui était une de ces femmes qui ne croient pas facilement au mal, et dont la coupable légèreté le regarde comme une bagatelle lorsqu'il vient d'une source élevée, continua à causer avec elle aussi tranquillement que si elle n'eût pas aperçu la moindre malice dans les discours de Salviati et du duc ; peu d'instans après on vint avertir Luisa que ses gens l'attendaient.

Elle prit aussitôt congé de Marietta, qui, la voyant seule, se leva pour l'accompagner jusqu'à la porte du salon. Elle trouva là Giuliano, qui s'empara de son bras avec une espèce de violence voilée sous une apparence de politesse empressée.

Luisa refusa d'abord ; mais craignant d'attirer les regards par trop d'insistance, elle céda avec une répugnance qui ne fut que trop justifiée : en descendant l'escalier et en l'aidant à monter à cheval, les paroles et la conduite de Salviati, dignes du confident d'Alexandre, furent pour la vertueuse fille de Clarice le plus sanglant outrage.

Délivrée de son odieuse présence, après n'a-

voir répondu qu'avec le silence du mépris aux souhaits qu'il exprima pour qu'elle passât une nuit paisible, frémissant de colère et sentant ses joues brûlantes, elle ne savait à quoi se résoudre.

Le dirait-elle à son mari?.... s'exposerait-elle par un éclat à devenir la fable de Florence?.... ou se tairait-elle, au risque de recevoir encore la même insulte?

Elle soupira en pensant à la dépravation de ces hommes dont s'entourait le dépositaire du pouvoir, et ralentit le pas de son cheval pour méditer plus long-temps sur les difficultés de sa position; elle arriva cependant chez elle sans avoir pris aucun parti, et se sentit soulagée en apprenant que Luigi n'était pas encore revenu de la campagne. Après de longues et mûres réflexions, elle se décida à lui tout cacher, formant en même temps la résolution de saisir tous les prétextes pour sortir le moins possible, et consacrant sans regret à la solitude des jours que l'amour ne pouvait embellir.

CHAPITRE VI.

Piége.

« Elle forme dans son ame la résolution de se donner la mort de sa propre main, avant que le barbare exécute son funeste projet. »

L'ARIOSTE.

On a souvent répété que l'amour est éminemment exclusif, qu'il domine toutes les affections, s'il ne les détruit pas ; mais j'ignore si on a jamais dit que lui, qui sait prendre l'apparence de tous

les sentimens, ne permet à aucun de se revêtir de la sienne. Tandis qu'on le voit pénétrer dans les cœurs sous les traits de la pitié, de l'admiration et même de la douleur, on ne vit jamais nulle autre passion emprunter son accent, ni parler son langage; il y a dans la voix, dans les regards qu'il anime, une expression qu'on ne peut ni méconnaître, ni confondre.

Luisa s'était flattée que les vertus de son mari, le temps et surtout l'absence de Francesco, amèneraient peu à peu dans ses affections le changement qu'elle-même désirait : vain espoir! Ni la vive amitié qu'elle ressentait pour lui, ni la douceur de ses manières, ni ses propres efforts, ne purent parvenir à combler le vide immense de son cœur.

Les doux entretiens de Caterina, les soins donnés à Giulietta, qu'elle avait souvent près d'elle et avec qui elle aimait à faire son apprentissage de mère; la tendresse de Luigi, qui ne respirait que pour elle; l'affection de son père, devenue plus tendre encore depuis son mariage; les larmes de joie des infortunés secourus par sa main généreuse; enfin les marques d'admiration et de respect qu'elle recevait du peuple dans ses rares excursions, avaient servi jusqu'ici à tempérer, sinon à guérir ses chagrins. Si sa vie n'était pas heureuse

du moins elle était paisible. Mais la voix de Francesco vint de nouveau réveiller l'orage qui sommeillait dans son sein.

Ce n'est pas que même en songe elle entrevît la possibilité de transgresser ces devoirs qui formaient autour d'elle une chaîne que rien ne pouvait rompre; mais elle ne pouvait ralentir à son gré les battemens de son cœur, chaque fois qu'elle pensait à cette soirée fatale; et quel était l'instant où elle ne s'offrait pas à son souvenir?... où elle ne se rappelait pas ces paroles si dévouées, ce zèle pour son honneur, cet oubli si entier de lui-même! Prêt à tout braver pour elle, il n'avait pas laissé échapper un mot, un soupir qui trahît l'émotion qui sans doute remplissait son ame. Tant de force, une magnanimité si rare, surpassaient l'idée même qu'elle s'était formée des perfections de Francesco.

Rappelée, par un contraste qui se présentait naturellement, à la perversité de Giuliano, elle fut plusieurs fois tentée d'en dire quelques mots à Lione, mais la crainte de provoquer de cruelles vengeances la retint toujours.

Cependant elle ne se dissimulait pas le danger auquel l'exposait la visite qu'elle devait un jour ou l'autre faire à Ginevra; et elle essaya d'enga-

ger son mari à l'accompagner. Mais lui, que ces devoirs de société ennuyaient, assura que sa présence n'était nullement nécessaire.

Luisa n'osait pas y aller seule, sans vouloir en dire le motif; mais ayant appris par hasard que Giuliano était absent, elle s'empressa de profiter de la circonstance pour aller voir sa femme sans crainte de le rencontrer, et par une belle matinée, le mardi qui précédait la dernière semaine de carnaval, elle sortit sur les onze heures et tourna ses pas vers la maison des Salviati.

Après s'être fait attendre quelques minutes, Ginevra parut et vint l'embrasser avec une cordialité si bien jouée que la malheureuse ne se douta pas que ces caresses pouvaient se comparer à celles de Médée. Sa grace, sa douceur, la confiance avec laquelle elle venait se remettre entre ses mains, auraient pu détourner la créature la plus inique de coopérer à sa ruine; mais le remords et la pitié peuvent-ils s'insinuer dans l'ame d'une femme ambitieuse, jalouse et déjà corrompue? Fixant sur sa victime ses yeux brillans, elle anticipait sur la jouissance de voir cet ange de pureté rabaissé à son propre niveau.

Elle s'informa d'abord des nouvelles de son mari, puis de son père; sut que ce dernier, encore

à la cour du roi très-chrétien, y était l'objet d'une distinction toute particulière. Revenant sur Luigi, elle le loua beaucoup, disant que le sort lui avait donné en lui un époux tel qu'elle le méritait, et que le duc même faisait souvent son éloge.

Cette mention du duc, qui ne paraissait pas amenée nécessairement par le sujet de l'entretien, déplut à Luisa, qui, tout en étant timide et bonne, ne manquait pas de sagacité : néanmoins elle se plut à croire que c'était l'effet du hasard.

Ginevra la questionna ensuite sur la signora Ginori et les raisons qui l'empêchaient de paraître à aucune fête; observant que ce n'était pas ainsi qu'on devait agir dans un nouvel ordre de choses que les citoyens avaient désiré. Ici, plus malicieuse que véridique, elle désigna Filippo, puis elle posa en principe, que les femmes placées par leur naissance au premier rang, devaient concourir à rendre joyeuse et animée la cour d'un jeune prince tel qu'Alexandre.

A ce nom répété pour la seconde fois, Luisa tressaillit; mais quelle fut sa stupeur en voyant paraître le duc lui-même!

—Excellence, lui dit Ginevra, sans se déconcerter et comme si son arrivée eût été imprévue, nous parlions de vous. Si nous en avions dit du

mal, il nous aurait surprises également, ajouta-t-elle en s'adressant à Luisa.

Celle-ci en se levant pour le saluer, se sentit agitée d'un tremblement qui ne dura qu'un instant, l'évidence du péril lui rendit la force de réfléchir aux moyens de s'y soustraire : jetant les yeux sur les objets qui l'entouraient, elle jugea sur-le-champ ce qu'elle aurait à faire. Presqu'aussitôt elle vit le regard étincelant d'Alexandre fixer Ginevra, qui tout aussi impatiente du dénouement, prit un léger prétexte et sortit du salon.

On pourrait dire en se servant d'une expression du Tasse, que dans ce moment Luisa s'entoura de toute sa vertu. A peine Ginevra eut-elle disparu, qu'elle se leva, fit deux pas vers la fenêtre et mit sa chaise entr'elle et le duc qui était encore assis.

— Que voulez-vous donc faire? demanda Alexandre avec un accent passionné.

— Rien, rien, dit-elle, satisfaite d'avoir observé que la targette supérieure était baissée et qu'à une simple pression du doigt sur celle d'en bas, la fenêtre s'ouvrirait.

—Rien? reprit-il; mais pourquoi vous éloigner? que craignez-vous? ne savez-vous pas combien je vous aime? En prononçant ces mots il se leva.

Elle recula encore un peu, tenant toujours la chaise de la main droite. Il y eut une minute d'incertitude; mais au premier mouvement que fit le duc pour s'avancer, elle lança la chaise contre lui et ouvrit la fenêtre avec la rapidité de l'éclair.

— Si vous faites un pas, dit-elle d'une voix ferme..... Alexandre étonné resta immobile.

— Vous voyez combien il m'est aisé de fuir, d'un élan je suis dans la rue, et le ciel aura pitié de mon ame.

Elle était tellement penchée, qu'une seconde suffisait pour qu'elle se précipitât, et le son de sa voix était empreint de tant de confiance en elle-même, que le duc n'osa pas risquer l'épreuve; alors frémissant de rage, et rugissant comme un lion qui voit échapper sa proie: — Tu veux donc, s'écria-t-il, voir l'extermination de ta famille; tu seras satisfaite, cette race abhorrée périra tout entière.

Luisa le regardait, un silence sublime fut sa seule réponse; puis avec cet empire des grandes ames que les êtres les plus dépravés ne peuvent méconnaître, elle lui fit signe de sortir.

La plume se refuse à redire les affreuses imprécations qu'il exala dans sa fureur; mais ne

désespérant pas d'obtenir par la force, ce qu'il ne pouvait attendre désormais de la séduction ni de la ruse; il se retira par des passages qu'il connaissait.

Luisa restée à la même place, vit passer Francesco Pazzi, et quoique dans toute autre occasion elle eût évité de réclamer ses services, pensant au danger qui l'entourait tant qu'elle serait sous ce toit inhospitalier, elle n'hésita pas à lui faire signe de monter. Très-surpris, il accourut aussitôt et fut frappé de la confusion qui régnait parmi les domestiques; aucun n'osa l'empêcher de pénétrer dans le salon où il trouva Luisa. Elle réfléchit un instant sur la conduite qu'elle devait tenir avec Ginevra, et se décida à dissimuler par un reste d'égard pour son sexe: ouvrant la porte, elle dit aux gens qui se tenaient dans l'antichambre, d'avertir leur maîtresse qu'elle désirait prendre congé d'elle. Mais Ginevra ne se sentit pas le courage de reparaître, et la faisant prier d'agréer ses excuses, elle montra que le respect pour la vertu ne meurt pas entièrement, dans les cœurs même les plus corrompus.

Lorsqu'Alexandre, encore tremblant de colère rencontra sa complice, il eut à supporter ses piquantes railleries, auxquelles il répondit avec

amertume, que toutes les femmes n'étaient pas Ginevra.

— Non, reprit-elle, toutes ne savent pas, réprimant des plaintes superflues, continuer d'aimer celui qui les délaisse; et moi, j'ignore comment on partage son cœur, la belle Diane pourrait me l'apprendre.... Robert Strozzi....

— Robert, s'écria le duc.

—Ah! vous ne le suiviez donc pas?.... vous tromper est chose trop facile, Filippo est absent, son fils a su plaire....

— Robert aussi! répétait le duc irrité.

— Et pourquoi s'en étonner? n'est-il pas aimable, riche et généreux? et vous, quand la fortune favorable vous offre une vengeance facile, en vous livrant sa sœur, vous vous avisez d'imiter Alexandre-le-Grand, ou plutôt.... Et elle récita à voix basse une stance fameuse de l'Arioste. Jetons un voile sur le reste de l'entretien, où cette femme perverse et ambitieuse sut, tout en se montrant prête à servir les projets du duc, se réserver quelque chance de le ramener de nouveau à ses pieds.

Dès que Luisa se vit en sûreté, la force qui l'avait soutenue jusqu'alors l'abandonna, et se sentant près de s'évanouir, elle fut obligée d'entrer

dans une boutique pour s'asseoir un instant. Berni s'y trouvait par hasard, la voyant si pâle, il ne put s'empêcher de demander à Pazzi ce qui lui était arrivé, mais il ne put lui rien dire, sinon qu'il l'avait rencontrée chez Ginevra; qu'elle l'avait prié de l'accompagner, et qu'ils étaient venus jusque-là sans se parler. Berni de son côté, avait vu le duc sortir du palais Salviati par la petite porte qui donne dans la rue des Pandolfini, si bien qu'en rapprochant ces deux faits, il en tira une conclusion peu éloignée de la vérité; et entraîné par le relâchement général des mœurs, à envisager certaines choses avec beaucoup de légèreté, il se sentit disposé à en rire.... Le malheureux ne savait pas combien la plaisanterie lui couterait cher.

Lorsque Luisa fut remise, elle remercia le marchand de son hospitalité, et trop faible encore pour se passer de soutien, elle reprit le bras de Francesco et s'achemina lentement vers sa demeure; il n'osait pas l'interroger, ce fut elle qui rompit le silence.

— Je vous prie, lui dit-elle, de ne parler à personne de cette désagréable aventure.

— Ce serait difficile, répondit-il, puisqu'elle est un mystère pour moi.

— Tant mieux, reprit-elle, s'il est des circonstances auxquelles on ne peut penser sans peine, jugez combien les raconter serait pénible.

— Ah! Luisa, dit-il alors, j'aime trop vos frères pour ne pas m'être soumis aux raisons qu'ils m'ont données, quand on s'est occupé de votre mariage avec Capponi; mais si au lieu de considérer votre propre avantage j'eusse écouté les sentimens de mon cœur, nul autre, chère Luisa, ne posséderait un tel trésor, et il pressa le bras qu'il tenait sous le sien.

— Je vous en supplie, dit-elle, sans s'irriter, mais d'un ton calme et froid, respectez ma position et ne dites rien qui soit indigne de moi.

— Indigne de vous! comment pouvez-vous le craindre? moi qui voudrais, si je le pouvais, vous élever au-dessus de ce que la terre respecte le plus. Ici Luisa se sentit plus à son aise en apercevant de loin son frère Lione. Pazzi continua: Soyez sûre du moins, que dans toutes les occasions, pour toutes les causes, et au milieu de tous les dangers, vous me trouverez dévoué à votre famille et à vous.

Lione les joignit sur la petite place de San-Trinita, à l'endroit même où le successeur d'Alexandre fit élever la colonne qui devait

rappeler à la postérité la ruine de sa famille!

Dès qu'il vit sa sœur, il se douta qu'il lui était arrivé quelque chose d'étrange et les soupçons se confirmèrent lorsqu'elle le pria de se promener avec eux un instant; voulant tâcher de se remettre entièrement avant de revoir Luigi. Il y consentit sans faire d'observation, et après une courte excursion de la Vigne-Neuve au pont de la Carraja, elle rentra chez elle dans une disposition d'esprit assez semblable à son état habituel, du moins en apparence.

Restés seuls, les deux jeunes gens qui étaient très-liés ensemble, se confièrent mutuellement leurs pensées, et furent d'accord qu'une trame s'ourdissait et qu'il fallait surveiller surtout Giuliano Salviati.

Quand ce méprisable satellite d'un maître plus méprisable encore, apprit à son retour ce qui s'était passé, il en ressentit une secrète joie, car sa passion égalait celle d'Alexandre. Ce fut en vain qu'il chercha à rencontrer Luisa, elle éprouva une légère maladie et de plus, elle avait pris la résolution de ne plus sortir pendant le reste du carnaval. Le carême en faisant cesser les fêtes diminuerait les dangers; bien des jours s'écouleraient avant l'époque qui les ramènerait

de nouveau!... Puis pouvait-elle être sûre d'y arriver lorsqu'un Alexandre régnait à Florence?

Aux réunions profanes, succédèrent de pieuses solemnités ; une des plus célèbres était celle de l'Absoute; le peuple s'y rendait chaque vendredi du mois de mars dans l'église de San-Salvatore sur le mont San-Miniato. Luisa ne pouvait sans motif connu, se dispenser de suivre, au moins une fois, un usage généralement reçu, et elle pria Caterina d'y venir avec elle.

Beaucoup de jeunes Florentins avaient coutume d'attendre au pied du mont le retour des pélerins, satisfaisant ainsi leur curiosité à moins de frais et sans se donner la peine d'afficher aucun sentiment religieux. Le jour où l'on sut que les signora Ginori et Capponi étaient à San-Salvatore, l'influence fut plus nombreuse encore; elles passaient dans un âge différent, pour les deux femmes les plus remarquables de Florence, et chacun se félicitait de les apercevoir un instant.

Luisa n'aimant pas à rentrer tard, elle revint une des premières. Giuliano Salviati se trouvait parmi un groupe de jeunes écervelés qui l'aperçut de loin, causant avec Caterina, les yeux baissés avec la modeste réserve qui lui était naturelle ; à peine l'eut-il vue, que perdant tout empire sur

lui-même, — la voici, s'écria-t-il, c'est Luisa! elle m'est échappée une fois, mais je veux qu'elle soit à moi, elle y sera...

L'imprudent ne se doutait pas que Lione Strozzi n'était qu'à quelques pas; celui-ci s'élançant aussitôt et fixant sur lui des yeux d'où s'échappait un feu sombre : — Sais-tu, lui cria-t-il, en le frappant sur l'épaule, sais-tu que Luisa est ma sœur?

Tous restèrent muets et immobiles.... Il y avait du sang dans ces paroles.

CHAPITRE VII.

La Vengeance.

« Quand la raison cède sans résistance aux passions et à l'aveugle colère,..... il arrive rarement qu'une erreur se répare. »

L'Arioste.

Ce n'est pas ainsi que pensait Giuliano, à en juger par sa conduite. Tandis que tous ceux qui l'entouraient, prévoyant les funestes conséquences de cette affaire, semblaient consternés, lui, sou-

riant à demi, leur dit, sans paraître attacher d'importance à ce qu'il venait d'entendre : — Que toutes les femmes se ressemblaient, et qu'il était surpris que messire Lione fut le seul qui en doutât.

Propos ordinaire des êtres corrompus, qui, rabaissant tout au niveau de leurs faciles conquêtes, s'imaginent que la vertu a cessé d'exister. On peut dire cependant que lors même qu'une imagination trop vive ou la violence des passions l'emporte sur le devoir, fort peu s'oublient au point d'aimer des hommes du caractère de Giuliano ; elles veulent au moins que l'amour paraisse leur servir d'excuse, ce qui ne peut être quand celui qui leur offre ses vœux ne daigne pas même feindre de l'éprouver.

Lione avait été au-devant de Caterina et de sa sœur ; maîtrisant son émotion, il fut aimable et presque gai. Un tel empire sur lui-même ne peut étonner lorsqu'on pense que la nature l'avait doué d'un sang-froid qu'aucun péril ne put ébranler, et dont il donna des preuves multipliées dans les entreprises maritimes au milieu desquelles il trouva une mort glorieuse.

Au moment de rentrer, il ne put s'empêcher de demander à Luisa si elle connaissait Giuliano et

quel genre de relations elle avait eu avec lui. Quoiqu'elle sentît ses joues se couvrir de rougeur au souvenir du bal de Marietta, elle s'efforça de sourire en répondant qu'on ne pouvait en avoir que d'un seul genre avec un tel homme. Ils se quittèrent sans rien dire de plus.

Soit l'effet du hasard ou de l'adresse de ses frères, Luisa ne sut rien de ce qui était arrivé à son retour de San-Miniato; et Luigi le découvrit moins encore : soumis au sort commun, il devait être le dernier à apprendre les événemens qui le concernaient de si près.

Le duc n'avait pas passé un seul jour sans se repentir de ce qu'il nommait sa faiblesse, et sans former un nouveau projet pour vaincre la résistance de Luisa, mais tous venaient échouer contre la pensée que la séduction était impossible et la violence périlleuse et difficile : elle sortait rarement, et jamais seule.

Se flattant qu'un des Strozzi pourrait à son insu favoriser l'un de ses plans, il redoubla pour eux de prévenances. Déjà, depuis long-temps, quelques-unes des salles basses du palais restaient toujours ouvertes; les jeunes gens qui lui étaient le plus affectionnés ou qu'il regardait comme tels, pouvaient même, en son absence, s'y réunir pour

causer et se divertir en toute liberté. Là on voyait souvent Vincenzo Ridolfi, beau-frère de Luisa, Pandolfo Pucci, Francesco et Jacobo de Pazzi, les deux fils de Baccio Valori, Giuliano Salviati, et Lorenzo, fils de Pietro Francesco de Médicis, qui avait, dans sa comédie d'Alidosio, mis en scène les aventures de plusieurs dames de Florence. Les Strozzi tenaient le premier rang dans cette brillante assemblée, par leur esprit et l'illustration de leur famille; on jouait, on riait; le plaisir de médire n'était point oublié. Il était rare que le duc n'y parût pas, content de les voir insoucians et joyeux, et se rappelant l'antique sentence qui dit: que celui qui s'amuse ne conspire pas.

Sans aimer Giulia Sachetti, ce qu'il avait appris d'elle et de Robert, remplissait son ame d'animosité contre l'un et l'autre, car, suivant l'expression de notre fameux poète tragique, il pensait qu'elle devait le redouter au point de regarder comme un crime tous les mots d'amour adressés par une autre bouche; il jura de se venger de tous deux; quant à Robert, il se promit que ce serait d'une manière qui lui laisserait un éternel souvenir; et cependant telle était aussi la violence de la passion qui l'entraînait vers Luisa, qu'il n'épargnait ni soins, ni caresses pour abuser les

Strozzi, et les endormir au bord du précipice. C'était en vain ; leur dissimulation égalait la sienne : Pierre sur-tout ne pouvait le regarder sans se rappeler le temps où, du vivant de son oncle Lorenzo, on le voyait vêtu de l'habit le plus simple, porter de l'un à l'autre les messages de la famille ; mais il redoublait alors de démonstrations de respect, d'autant plus fausses qu'elles paraissaient plus sincères.

L'événement du mont resta très-secret, les frères de Luisa n'en parlèrent pas même à Francesco Nasi, qu'ils regardaient comme un de leurs partisans les plus dévoués. Pour lui, il menait alors une vie qu'on ne souhaiterait même pas à un ennemi : depuis qu'il avait revu Luisa, ses nuits étaient sans repos et ses jours sans calme. Elle aussi était plus à plaindre, et craignait de n'être pas en sûreté dans l'intérieur même de sa maison.

Le duc avait osé lui faire une visite aux fêtes de Pâques ; mais comme il avait choisi une heure où Luigi était absent, elle put refuser de le recevoir sous le prétexte d'une légère indisposition. Ce fut pour lui une nouvelle offense ; la haine des Strozzi s'accroissait aussi : l'orage ne pouvait tarder à éclater.

Presque tous les soirs Giuliano Salviati se rendait à ces réunions dont nous venons de parler, et le plus souvent il retournait chez lui à cheval, vers minuit, suivi de deux valets de pied ; le mardi de la semaine de Quasimodò, ses gens vinrent le chercher plus tard qu'à l'ordinaire : la nuit était obscure, ils avaient eu la précaution d'apporter des flambeaux. Les reproches de Giuliano sur l'heure avancée, lui attirèrent à son tour mille railleries sur son empressement et l'inquiétude que pourrait ressentir Ginevra dont ils ignoraient l'absence. Les plaisanteries se prolongèrent après son départ, et le duc se plaisait à vanter, en amant peu discret, les grâces et la beauté de sa femme, lorsqu'il fut interrompu par un des domestiques de Giuliano, qui se précipitant dans la salle hors d'haleine, s'écria : — Accourez vîte, on assassine mon maître.

Le duc saisit aussitôt son épée ; tous l'imitèrent, et, suivis de Giomo et de l'Hongrois, ils marchèrent sur les traces de l'estaffier, qui les conduisit sur la place des Bonizzi, où Giuliano était étendu baigné dans son sang. Ils l'aperçurent à la lueur de la torche que cet homme, dans sa frayeur, avait jeté par terre et qui brûlait encore ; tous furent ému de ce triste spectacle, et Alexandre

cherchant Lorenzino pour l'envoyer quérir le chirurgien le plus proche, s'aperçut que, suivant son naturel craintif, il n'avait osé les suivre.

Mais dans ce moment plusieurs de gens de Salviati accoururent, avertis par l'autre valet de pied; un chirurgien fut bientôt trouvé : les voisins réveillés descendirent avec des lumières, et voyant le duc s'offrir, quoiqu'avec répugnance, à procureur les premiers secours, ses plaies furent bandées, et on réussit à arrêter le sang. Comme il était évanoui, on ne pouvait rien savoir que par le récit confus des deux estaffiers, qui, troublés par la terreur, prétendaient avoir été assaillis par six hommes, ce qui leur avait fait penser que le meilleur parti était d'aller chercher du secours.

Pendant que chacun s'entretenait des causes qui avaient pu amener ce fatal événement, le duc, profondément irrité, restait pensif et silencieux. Par le conseil du chirurgien, le blessé ne fut point transporté dans son palais; on le porta dans une petite maison du faubourg de San-Maria, où il passa le reste de la nuit. Alexandre voulut y rester seul pour attendre qu'il eût repris ses sens : il s'enferma alors avec lui, y resta long-temps, et personne ne sut jamais le sujet de leur entretien.

Ginevra, qui était depuis quelques jours à Sienne, n'eut pas même la peine de jouer l'inquiétude; les blessures, quoique nombreuses, se trouvèrent si peu dangereuses que, transporté chez lui au bout de quarante-huit heures, il put, trois jours après, recevoir ses amis. Lione Strozzi était dans une de ses terres, au val de Pesa; mais Pierre et Robert feignant, comme ils l'avaient toujours fait, de tout ignorer, furent le visiter en bons camarades, et de la même manière que si aucun soupçon n'avait pu les atteindre. Francesco Pazzi et Tomasso Strozzi y vinrent en même temps.

Pierre entra le premier, en disant du ton railleur qui lui était habituel :

— Voici encore une aventure, mon cher Giuliano : pour celle-ci, je suis désolé; mais comme elle ne peut venir que d'un mari ou d'un amant jaloux, nul ne pourrait en conscience dire que tu ne l'a pas méritée.

— Peut-être aurait-il pu, ajouta Pazzi, être plus modéré et se contenter à moins.

— Il est évident, reprenait Tomasso, que c'est une main envieuse et jalouse qui a dirigé ces coups vers un visage qu'elle voulait défigurer; c'est ainsi que le cardinal d'Este fit crever les yeux à son frère, qui était son rival.

Giuliano, la tête entourrée de bandes et ne voyant que d'un œil, répondit, tout en s'efforçant de sourire à des sarcasmes qui lui plaisaient peu : — Que si chacun d'eux avait à livrer combat aux jaloux qu'il avait offensés, aucun ne resterait sain et sauf sous son toit. C'est aujourd'hui mon tour, qui sait si ce ne sera pas le vôtre demain, messire Pierre?

— Le mien ! Pourquoi ?

— Demandez-le à Georgio Ridolfi.

— Que voudriez-vous dire ?

— Je veux dire que, dans un lieu surveillé par le signor Maurizio, rien n'est caché... Non, rien.

— Le senor Maurizio et les querelles d'amour n'ont rien de commun. Nous en verrions de belles si les Huit devaient s'occuper de pareilles affaires.

— Et pourquoi pas?

— Parlons sérieusement : as-tu reconnu les agresseurs?

— Si les poltrons qui me suivaient, et que j'ai sur-le-champ renvoyés à la charrue, ne s'étaient pas enfuis avec les flambeaux, j'aurais pu les reconnaître ; mais dans l'obscurité où ils nous ont laissés, j'ai seulement distingué leur taille. Et, voyez l'effet du hasard, deux m'ont paru à-peu-

près comme vous et Tomasso, et l'autre ressemblait à Francesco Pazzi.

— Tu as raison, le hasard est parfois bizarre, répondit Pierre.

Cette conversation, qui aurait pu se terminer d'une manière fâcheuse pour tous, fut interrompue par l'arrivée de Ginevra, qui était partie de Sienne, en apprenant l'accident de son mari. Elle avait sur-le-champ soupçonné les Strozzi, et fut très-étonnée de les trouver près de son lit; mais il leur fut facile de voir que leur présence lui était peu agréable, si bien qu'ils se retirèrent presqu'aussitôt, laissant ce digne couple libre d'exhaler sa rage et de maudire la vertu tout à son aise.

Les choses en étaient là lorsque, la nuit suivante, on vint arrêter et conduire au Bargello Francesco Pazzi et Tomasso Strozzi. Le bruit s'en répandit dans la matinée, et Caterina crut devoir aller faire une visite à Luisa, ne sachant que penser d'un événement qui faisait naître mille conjectures opposées les unes aux autres.

Les deux prisonniers étaient intimement liés avec les Strozzi, tous deux ayant sollicité la main de Luisa; on pouvait croire qu'un même sentiment les avait portés à venger l'insulte faite à une

personne qui leur était chère, insulte qui, malgré tous les soins pris pour la cacher, n'en était pas moins parvenue à la connaissance non-seulement de la famille, mais encore de tous ses partisans.

Si d'un côté on répugnait à se persuader que deux citoyens estimés fussent capables d'un tel attentat, de l'autre, en considérant que l'amour exerce sa puissante influence autant vers le mal que vers le bien, on retombait dans le doute, qui se confirmait en réfléchissant qne Giuliano, suivi d'ordinaire de deux de ses gens, n'avait été attaqué que par trois hommes, probablement dans l'intention d'égaliser la lutte, et que, laissé en leur pouvoir par la lâcheté de ses valets, ils avaient évité de le blesser à mort; ce qui prouvait assez qu'ils ne voulaient pas le tuer, mais seulement lui donner une leçon dont il devait conserver le souvenir.

L'odieux de cette agression était sinon effacé, du moins fort allégé par toutes ces circonstances, et c'est ici le lieu d'observer que la tyrannie provoque la violence; et que si les Strozzi avaient pu espérer d'obtenir justice de Giuliano, ils n'auraient pas eu recours à une attaque nocturne. Une des conséquences du despotisme, qui n'est pas

certes moins fâcheuse, est d'étouffer le germe de tout sentiment généreux dans les ames mêmes les plus élevées; heureusement que les Strozzi, conduits par les vicissitudes du destin sur un théâtre plus glorieux, se firent connaître à l'Europe entière et couvrirent de leur renommée le soupçon qui avait terni leur jeunesse.

Luisa ignorait ce dernier événement, aussi bien que ce qui y avait donné lieu. De qui, en effet, aurait-elle pu l'apprendre? ses frères étaient intéressés à se taire; elle sortait peu, et son mari, sachant qu'elle n'aimait pas le duc, s'abstenait de lui rien dire de ce qui le concernait lui ou ses amis. Lorsque Caterina arriva au palais Capponi, Luigi était à la promenade; il n'entendait parler autour de lui que de l'arrestation de Francesco et de Tomasso, mais il ne pouvait comprendre pourquoi chacun se taisait à son approche, ou s'efforçait de changer le sujet de l'entretien.

Il n'y fit d'abord nulle attention; forcé enfin de le remarquer et surpris de l'air mystérieux que sa présence répandait sur tous les visages, il aborda un de ses amis d'enfance et lui en demanda la raison; celui-ci ne l'ignorait pas, mais il se borna à répondre qu'on devait attribuer

cette espèce de réserve au soupçon assez généralement répandu que ses beaux-frères n'étaient pas étrangers à l'affaire de Giuliano, surtout Pierre toujours son rival dans ses intrigues amoureuses.

Luigi fit semblant de le croire, mais il lui parut peu vraisemblable que des liaisons aussi vulgaires que devaient l'être celles d'un homme de la trempe de Giuliano, pussent provoquer une si cruelle vengeance.

Pendant ce temps, Caterina était accueillie par Luisa avec cette effusion de cœur, l'un de ses charmes les plus doux et qui faisait qu'on ne pouvait ni la voir, ni l'entendre sans se sentir porté à l'aimer. Les deux amies ne s'étaient pas revues depuis le jour de l'Absoute; Giulietta s'en plaignit en embrassant Luisa; sa mère ne l'avait pas amenée cette fois sans motif; l'occasion pouvait se présenter de dire quelque chose en secret à Capponi, et elle avait pensé que Giuletta lui en faciliterait le moyen.

A peine avaient-elles échangé les premiers mots qu'on annonça Zanobi Strozzi qui venait en toute hâte prier Luigi d'intercéder en faveur de son frère; ne le trouvant pas, il demanda Luisa qui s'empressa de le recevoir.

Il s'exprimait d'ordinaire avec chaleur, et l'inquiétude qu'il éprouvait l'animait encore, si bien que mettant de côté le cérémonial d'usage : — Cette tyrannie, s'écria-t-il, ne peut plus se supporter, tout ceci finira mal.... Mon frère a des témoins qui prouveront qu'il était à minuit aux Amaldules de San-Friano, qu'ainsi il ne pouvait attaquer cet infame Giuliano, c'est le nom qu'il mérite.... Tout Florence sait à présent son indigne conduite avec vous, ma chère cousine, et tout le monde en est révolté.

Caterina l'écoutait avec un vrai chagrin, prévoyant qu'il allait tout découvrir à Luisa, que déjà elle voyait rougir, car croyant qu'il parlait de ce qui s'était passé au bal, elle s'affligeait que la chose fut connue. Son amie faisait en vain des signes à Zanobi ; ne les comprenant pas le moins du monde, il continua : — Bien loin de regretter ce qui est arrivé, on voudrait le faire si cela ne l'était pas, et toute la ville applaudirait.... Mais le fait est que mon frère n'y est pour rien....Tout ce qui me fâche, c'est que ce misérable n'occupe pas encore la place qui l'attend aux enfers à si juste titre ; mais son plus grand tort, ici Caterina qui tout en caresssant sa fille, tenait les yeux fixés sur lui pour tâcher de l'arrêter à temps s'il

était possible, ne fut pas assez prompte pour l'empêcher d'ajouter — oui, son plus grand tort est de vous avoir méconnue au point de....

— Comment suis-je mêlée dans cette aflaire? dit Luisa troublée; surprenant alors un des signes de Caterina, il y a donc, lui dit-elle, des choses que je ne dois pas savoir? et la voyant soupirer sans répondre, — je n'étais donc pas assez malheureuse encore, s'écria-t-elle en levant les yeux vers le ciel.

— Chère amie, dit Caterina en l'embrassant, rappelez tout votre courage, bientôt peut-être vous en aurez besoin. Puis, comme il devenait impossible de lui rien cacher, elle lui parla avec une entière franchise, cherchant cependant à adoucir les circonstances qui devaient lui être le plus pénibles.

— Comment? s'écria Zanobi, ma cousine ne savait rien? mais ce n'est pas ainsi qu'on doit agir avec les femmes qui lui ressemblent, il faut au contraire tout leur dire pour qu'elles se tiennent en garde contre tant de perversité.

Luigi rentra alors avant que Caterina eut eu le temps de faire entendre à Zanobi qu'il fallait au moins être prudent avec lui; mais soit l'effet du tact ou du hasard, il fut très-réservé, et le

pria seulement d'interposer ses bons offices auprès de ceux dont tout dépendait, pour obtenir la liberté de son frère.

Luigi le promit et Zanobi se retira après l'avoir remercié. Dès qu'ils furent seuls, Capponi demanda à Caterina si elle pouvait, ou pour mieux dire si elle voulait l'aider à débrouiller toute cette intrigue.

Elle répondit que depuis long-temps elle s'était fait la loi de rester étrangère à tout ce qui se passait hors des limites de sa maison; qu'elle avait entendu parler vaguement de cette affaire, qu'elle était portée à ne pas croire à ce qu'on disait des Strozzi, mais que l'instruction du procès devant tout éclaircir, il lui semblait que le silence était ce qui convenait le mieux aux amis et aux parens de la famille.

Luigi l'écouta, parut tranquille suivant sa coutume, et les laissa causer en liberté, renfermant en lui-même sa secrète inquiétude.

Toutes deux se regardèrent en silence, retenant leurs larmes à cause de Giuletta; l'une ne savait de quelle expression elle pourrait se servir, et l'autre qui avait supporté avec tant de courage la plus douloureuse des épreuves, ne trouvait plus assez de fermeté pour soutenir l'idée que son nom

s'associait dans toutes les bouches, à ceux de Giuliano et du duc.

— Que me conseillez-vous de faire? dit-elle enfin.

— Rien de plus, répondit Caterina, que ce que vous avez fait jusqu'à présent. Agir avec la même sagesse, redoubler de prudence, et du reste s'en remettre au ciel.

— Mais que dira Florence de moi?

— Quant à cela, elle ne dira rien qui puisse ternir une réputation si pure.

— Voir son nom confondu avec celui d'un Giuliano!

— Vous savez combien je vous aime, et vous êtes sûre que personne plus que moi ne partage vos peines; mais vous n'avez rien à craindre de l'opinion publique qui saura toujours mettre une immense distance entre vous et vos persécuteurs.... c'est leurs trames qu'il faut redouter, c'est contre elles qu'il faut s'entourer de vigilance.

Luisa ne le savait que trop, mais l'avenir quel qu'il fût ne pouvait la consoler du passé, et comme elle aimait tendrement sa famille, elle exigea de Caterina la promesse de ne plus rien lui cacher de ce qui concernait ses frères ou elle-même.

Lorsque Luigi vint les rejoindre, il leur dit que le père de Francesco Pazzi était venu aussi le prier d'intercéder pour son fils, que l'ayant promis, il avait le désir d'être utile aux deux prisonniers, mais qu'il était incertain sur la manière de s'y prendre. Caterina comprit aussitôt le ridicule qu'on pourrait jeter sur ses démarches, et s'empressa de dire que s'il lui demandait conseil elle serait d'avis de se borner à recommander vivement cette affaire à Robert Acciajuoli, comme à l'homme le plus influent du parti des Médicis; qu'il acquitterait ainsi sa promesse; et que pour tout le reste, puisqu'on pouvait craindre que ses beaux-frères fussent compromis elle le suppliait d'être d'une extrême circonspection. — Luigi docile et bon se conforma à ses désirs.

On sollicita également tous les principaux Palleschi, car l'on ignorait pas que Luigi ne pouvait avoir de crédit qu'en se servant de la passion du duc pour sa femme; chose qui suivant l'usage n'était un secret que pour lui.

Comme on croyait la politique étrangère à cette arrestation, les parens des Strozzi et des Pazzi, quoiqu'ils fussent d'un parti différent, travaillèrent de concert à en abréger la durée; tous ensemble signèrent les mémoires et les péti-

tions. Beaucoup furent adressés aux ministres, très-peu au duc parce qu'on le craignait, un grand nombre à l'Hongrois et à Giomo, devant lesquels tout commençait à plier.

Les instances et les prières ne reçurent en réponse qu'un édit, qui non-seulement obligeait les citoyens de venir révéler tout ce qu'ils savaient sur l'assassinat de Giuliano, mais qui portait des peines très-graves contre ceux qui, instruits, continueraient à se taire.

Pour le duc, il se débarrassa promptement de toute importunité, en répondant toujours d'un ton grave et sévère, que si l'on ne devait pas vexer les innocens, il fallait aussi punir les coupables. Alexandre avait d'abord vu avec un secret plaisir cette semence de discorde, espérant que des paroles on en viendrait à des faits qu'il pourrait châtier à son gré. Mais il n'avait pas supposé que Giuliano serait assailli pendant la nuit et encore moins que ses gens l'abandonneraient avec tant de lâcheté. Frustré dans son attente et ne pouvant ignorer que la ville entière prenait parti pour les prisonniers, il sentait redoubler sa haine contre les Strozzi.

Le conseil des Huit s'était réuni, et les accusés sans se laisser intimider par les menaces de senor

Maurizio, se défendaient avec chaleur et appuyaient leur *alibi* de preuves suffisantes pour les faire mettre en liberté, sous tout autre gouvernement où la justice aurait été loyalement administrée. Mais le duc ordonna qu'ils fussent retenus en prison et interrogés de nouveau, et pour prouver qu'il ne s'inquiétait nullement des murmures des Florentins, il institua un magistrat chargé de faire exécuter une nouvelle loi qui mettait en question tous les actes et contrats inscrits par ceux qu'on déclarerait rebelles.

On ne peut exprimer l'indignation que souleva un tel édit; tout en effet était remis à l'arbitre de juges choisis, par celui même qui avait un intérêt direct à leur décision. Berni partagea le mécontentement général, il était de plus indigné contre Giuliano qui avait osé se vanter, avec plusieurs de ses amis, de l'outrage fait à Luisa. Ce fut dans ces dispositions nouvelles qu'il se rendit chez Francesco Nasi.

— Je vous ai promis, lui dit-il en entrant, d'être le premier à chanter la palinodie et vous pouvez juger que le moment est venu de tenir ma parole.

— Mon cher chanoine, le duc peut bien

oublier l'éloge, mais soyez sûr qu'il se souviendra de la critique.

— Et qui la lui dira?

— Tous ceux qui espéreront en être récompensés.

— Ceux-là ne le pourront pas, je n'en parlerai qu'à des gens sur qui l'on peut compter.

— Ainsi vous en parlerez?

— Sans doute à quelques amis, je connais les hommes....

— Ou vous croyez les connaître, à votre place je me craindrais moi-même.

— Vous allez trop loin, c'est mettre les choses au pis.

— Puissé-je me tromper!

— Voulez-vous entendre le sonnet? — Lequel?

— Celui contre le duc, vous ne le connaissez pas?

— Je pensais que ce serait un capitolo[1], n'en fîtes-vous pas deux sur la peste?

— Mais vous me semblez ce matin mal disposé....

— Comment pourrais-je être autrement? vous

(1) Sorte de poésie italienne.

parait-il que nous soyons heureux? et les mœurs privées de ceux qui nous gouvernent ne sont-elles pas la garantie de la morale publique?

— Ce n'est que trop vrai!

— Vous savez de quelle manière le duc et Salviati se sont conduits avec la signora Capponi au bal chez mon oncle?

— A peu près. — Je n'en sais pas plus que vous, mais il est certain qu'il lui est arrivé quelque chose d'étrange, et lorsqu'on ne respecte pas une femme semblable, jugez des autres!

— Vous avez raison.

— Et ce qui s'est passé un matin au palais Salviati, le savez-vous?

— Je m'en doute.

— Et vous en avez ri...

— Qui vous l'a dit?

— Francesco Pazzi. Il fallait plutôt pleurer, et pleurer avec amertume.

— Je croyais qu'il s'agissait d'une bagatelle.

— Avez-vous su aussi ce que ce misérable Giuliano a dit le jour du pardon à d'autres misérables comme...? Ne savez-vous pas qu'il est toujours le favori du duc?... Pouvez-vous prévoir quelles seront les suites de l'agression dont il a été l'objet?... Comment donc n'être pas affligé

en pensant aux maux qui menacent notre patrie ?

Berni fut forcé de convenir qu'il avait raison. Il lut son sonnet; mais il entendit avec peu de satisfaction Francesco lui dire après avoir loué les vers :

— J'aurais cependant mieux aimé garder le silence. Cette pièce est inutile pour ceux qui sentent ce que vous exprimez, et ne peut qu'indisposer les hommes du parti contraire. Plaise au ciel que vous n'ayez pas sujet de vous en repentir! Le poète le quitta mécontent, Francesco cependant n'avait pas tort : celui qui a été admis dans la familiarité d'un prince, qui en a reçu des faveurs, a toujours mauvaise grace à en devenir le détracteur, même avec le plus juste motif; et ce sonnet fut fatal au Berni, comme nous le verrons.

Les sollicitations pour les prisonniers continuaient, et le duc, qui ne voulait pas s'écarter de ce qu'il nommait la stricte justice, prit le parti, pour se soustraire à des instances importunes, d'aller à Pise, suivi de ses courtisans les plus dévoués, laissant ses ordres à senor Maurizio.

Le chancelier milanais qui savait combien le courroux d'Alexandre surpassait ce qu'il en laissait voir, cherchait par tous les moyens possibles

à découvrir les coupables. Giuliano, qu'il visita plus d'une fois, persistait à soutenir que les deux agresseurs étaient Francesco Pazzi, Tomasso et Pierre Strozzi, et Maurizio voulait d'abord convaincre les deux premiers avant de s'occuper du troisième.

Ceux-ci produisaient pour leur défense des témoins qui assuraient les avoir vus à l'heure même où Giuliano avait été attaqué. Mais Maurizio n'entendait pas que dans une affaire si importante, on s'arrêtât à la lettre de la loi ; et il insistait pour qu'on les mît à la question. Les Huit y répugnaient, parce qu'aucun indice n'était assez grave pour légaliser une telle mesure, mais en attendant, la chose se divulgua, on sut dans Florence qu'ils étaient menacés du supplice de la corde.

A cette nouvelle, Pierre qui voyait s'augmenter de plus en plus les soupçons qui planaient sur lui, crut prudent de prendre aussi la route de Pise accompagné de Francesco Zeffi.

CHAPITRE VIII.[1]

Pise.

« Un grand nombre de héros ont vécu avant Agamemnon, et tous, privés de larmes, gémissent, ensevelis dans une longue nuit, parce qu'aucun poète n'a chanté leurs exploits. »

HORACE.

PISE qui, suivant Virgile, fournit aux Troyens mille soldats d'élite, fut une des premières colonies romaines qui s'unirent à l'empire par les liens

(1) Il est entièrement consacré à l'histoire de Pise. Nous n'en présenterons qu'un extrait rapide.

de la féodalité ; elle fut aussi une des premières à en secouer le joug. Capitale de la Toscane vers le milieu du dixième siècle, nous la voyons, cinquante ans plus tard, presque libre et indépendante ; depuis son expédition en Sicile, la conquête d'Amalfi et des îles Baléares, où elle envoya, dit-on, trois cents navires, sa prospérite toujours croissante, excita l'envie de ses voisins : après les croisades, où elle prit part, elle fut continuellement en guerre avec les Gênois. C'est donc dans cet état d'hostilité perpétuel que s'élevèrent les monumens les plus magnifiques et les plus grandioses que la chrétienté possédât alors ; eux seuls suffiraient pour attester sa grandeur passée. Après la célèbre paix de Constance, l'empereur Frédéric accrut ses priviléges et lui fit des concessions considérables, et Pise reconnaissante resta fidèle à l'empire au milieu des vicissitudes de la fortune.

Attaquée par Gênes, Lucques et Florence, elle commença à décliner vers 1252 ; désolée par des divisions intestines, trahie par les généraux qu'elle plaçait à la tête de ses troupes et que l'exemple terrible du comte Ugolin n'effrayait pas, elle fut enfin, après une longue suite de revers, soumise par les Florentins en

1406. Ayant essayé de recouvrer sa liberté à l'époque où Charles VIII vint en Italie, cette tentative mit le comble à ses infortunes ; et lorsqu'elle fut visitée par Alexandre, rien ne pouvait égaler le spectacle de dissolution qu'offrait cette malheureuse contrée : les fossés remplis de terre, les eaux stagnantes, les champs mal cultivés, l'absence de tout animal domestique, tel était l'aspect de la campagne ; dans la ville, les maisons étançonnées, les toits en ruine, les boutiques ouvertes et abandonnées, les églises menaçant de s'écrouler sur les fidèles, montraient au voyageur attristé un redoutable exemple de ce que peuvent la rage et la vengeance d'une seule cité.

Ces murs, qui renfermaient jadis une population de plus de cent mille ames, n'en contenaient pas cinq ; le seul bien qui leur resta était l'espérance : elle se ranima à l'arrivée du duc, qu'ils reçurent avec de grandes démonstrations de joie ; et lui, peu accoutumé à un tel accueil, se plut à paraître ce qu'il était loin d'être en effet. Il se montra juste, affable et généreux, convaincu que, pour étendre son despotisme sur les grands, il était de son intérêt que les pauvres fussent ses amis : il n'y réussit jamais mieux qu'à Pise.

CHAPITRE IX.

Girolamo Amelunghi.

« L'on fait du pis qu'on peut à celui qui déplaît. »

MALMANTILE.

AVANT de quitter Florence, Pierre Strozzi qui, dès lors méditait les projets les plus audacieux, alla voir Francesco Nasi; le trouvant triste, solitaire et profondément ulcéré, il lui sembla

qu'il pouvait en toute occasion compter sur lui. Sans entrer dans aucune particularité, il se plaignit en général de l'injustice et même de l'outrage que recevaient leurs amis.

Et Francesco suivant son exemple, parla vaguement du malheur de vivre sous un gouvernement où l'arbitraire avait tant de latitude. Instruit ensuite du fruit que Pierre espérait tirer de son voyage, il ne lui dissimula pas les difficultés qu'il rencontrerait, et lui recommanda la prudence. Senor Maurizio fut aussitôt informé de cette visite et posa une fois de plus Francesco sur son livret.

Pierre voulut aussi dire adieu à Luisa, elle était seule et très-affligée; témoin de sa douleur, son frère s'abandonna à toute la violence de son caractère, ses exclamations contre le duc, ses sermens de s'opposer par tous les moyens, au déshonneur de sa famille, redoublèrent l'épouvante de l'infortunée qui l'écoutait; ne prévoyant que trop ce qui arriva, du moins en partie, elle le conjura d'emmener avec lui Francesco Zeffi, espérant qu'il pourrait modérer les transports de cette ame hautaine.

Zeffi était un de ces hommes qui, quelque soit l'année de leur naissance, ont toujours dans

leurs manières et leurs discours, je ne sais quel vernis qui porte à croire qu'ils appartiennent au siècle précédent. Fuyant tout rapport avec les êtres frivoles, n'aimant que ce qui est utile, détestant tout le reste, il aurait voulu que la littérature moderne n'eût d'autre but que d'instruire en amusant; mais comme il voyait que les auteurs de son temps suivaient une autre marche, il vivait très-retiré, et si parfois on l'apercevait, il était rare qu'il parlât à d'autres qu'à ceux qu'il connaissait intimement, et ceux-là n'étaient pas nombreux.

Choisi par Filippo pour diriger les études de ses fils, il les suivit dans leur exil de Lucques, revint avec eux à Florence, et depuis que l'éducation était terminée, il vivait d'un bénéfice que la famille lui avait assigné. Du reste droit et sincère, il cachait sous une écorce assez rude, une ame élevée et un cœur compatissant. Il consentit volontiers à accompagner son ancien élève; le voyage fut silencieux, Pierre resta presque toujours plongé dans ses sombres réflexions; ils arrivèrent à Pise le lendemain de leur départ, et descendirent chez les Vaglienti, anciens amis des Strozzi; ils étaient de la faction populaire et ennemis de la domination florentine quel que

fût son drapeau ; aussi, Pierre put-il commenter à son gré ce qu'on lui raconta de la conduite du duc, et s'il le fit d'une manière qu'on aurait pu taxer d'injustice, l'avenir prit soin de justifier ses prévisions.

L'histoire prouve assez que lorsque la bienveillance des grands pour leurs semblables provient d'un calcul et non d'une bonté naturelle, il est rare qu'elle ne cesse pas avec le motif qui l'a fait naître. Alexandre de retour à Florence, ne pensa plus à Pise.

Ce même soir, une réunion devait avoir lieu chez le duc, on y avait invité avec les femmes des citoyens les plus distingués, le commandant, les magistrats et l'ancien chef des études. Ce dernier était allé dans la matinée avec les deux professeurs qui avaient seuls résisté à tant de calamités, supplier Alexandre de s'occuper d'améliorer leur position et de ranimer le goût des lettres qui semblait éteint; il avait répondu avec bonté, ajoutant comme pour les consoler de l'état présent, que quant à lui, il ne croyait pas que tant de science fut nécessaire à la félicité d'un peuple.

Et pour appuyer cette maxime par un exemple, il lui vint dans l'idée d'inviter à sa soirée un certain lettré dont on lui avait parlé, qui di-

vertissait par ses bons mots, ou pour mieux dire par sa vanité : il se nommait Girolamo Amelunghi, la difformité de sa taille lui avait fait donner le surnom de bossu de Pise.

C'était l'homme du monde qui rappelait le mieux le Thersite d'Homère, dont la race ne s'est jamais perdue ; mais il avait sur ses confrères l'avantage d'avoir bien ou mal noirci quelques feuillets. Le Berni et surtout l'Arioste, étaient l'objet de ses critiques perpétuelles ; par une sorte de compensation il ne pouvait se lasser de louer le Dante, non pas, il est vrai, ces passages sublimes qui lui ont mérité le nom de Divin, ni cette énergie d'expressions qui sera admirée aussi long-temps que la langue Italienne sera comprise ; ce qui excitait les transports d'Amelunghi, c'étaient précisément ces vers dénués de beauté qui, soit par la faute du temps ou celle du sujet, ont échappé en grand nombre au génie du poète par excellence. Car leur trouvant quelque rapport avec les siens propres, ils lui semblaient les meilleurs de tous. C'est ainsi qu'aux yeux de l'âne, les oreilles du mulet sont sans doute plus belles que celles du cheval. Qui pourrait lui en faire un crime ? son goût est égaré par la ressemblance.

Ce qui l'irritait le plus contre le chantre de Ferrare, c'était de voir son poème si répandu et son éloge dans toutes les bouches ; forcé de convenir qu'on le lisait tout entier, il ajoutait qu'on avait tort de croire que ce fût une preuve du talent de l'auteur, puisque le livre de Bertoldo était plus lu que l'Iliade; être original était suivant lui la grande difficulté.

Un jeune page qu'on avait mis à la disposition de Giomo alla lui porter l'invitation d'Alexandre. Tout gonflé d'un tel honneur, il était dans le salon dès la fin du jour.

Dominé de la manie de parler et se trouvant seul, il tâcha vainement de lier l'entretien avec le suisse qui se tenait à la porte ; son intelligence peu développée, ne lui permit pas de comprendre un seul mot. Il voulut ensuite s'informer si le duc paraîtrait bientôt, ne recevant aucune réponse à ses questions réitérées, il imagina de lui montrer une monnaie qui portait l'effigie d'Alexandre. A peine le suisse eut-il vu briller l'argent, qu'il s'en saisit et répétant alors *gracias*, *gracias*, il glissa la pièce dans ses larges manches.

Le pauvre bossu eut beau réclamer, elle y resta au grand plaisir de tous ceux qui, arrivant

successivement, furent témoins de sa désolation, assez naturelle du reste, car suivant la coutume des poètes, il était peu fortuné. Chacun s'étonnait de le trouver là ; on ignorait que le duc voulait se divertir à ses dépens, et qu'il faisait peu ou point de différence entre ceux qui honorent les lettres et celui qui n'en était pour ainsi dire que le bouffon.

Il était entré accompagné des personnes qui avaient dîné avec lui, parmi lesquelles on distinguait à son habit violet, monsignor Giovanni Guidiccioni, ambassadeur de Lucques, homme d'un grand mérite; faisant le tour du cercle et parlant à toutes les femmes, le duc fut aimable et empressé sans manquer à aucune convenance; comme il avait désiré connaître celles dont les mères s'étaient le plus distinguées dans la dernière lutte contre Florence, on lui dit qu'il était impossible d'en désigner aucune, toutes ayant montré un courage au-dessus de leur sexe.

Girolamo, remarquable par sa double proéminence, s'agitait pour attirer l'attention d'Alexandre qui, s'apercevant de son impatience, s'amusait à la prolonger.

Enfin allant à lui et passant doucement la main sur le petit bouquet de barbe qui ornait son men-

ton : — Je vous ai fait venir, lui dit-il, sans autre préambule, parce que peu instruit moi-même et attendant deux érudits, j'ai voulu avoir quelqu'un qui pût les entretenir.

— Votre Excellence me fait trop d'honneur, répondit l'orgueilleux petit homme, tout rayonnant. Nous tâcherons autant que nous le pourrons, et quoique nous ne soyons ni Horace, ni Virgile, ni même Aristote, de ne pas faire honte au nouvel Auguste, ni, puisqu'il y a parité de nom, au nouvel Alexandre.

— A merveille! A propos d'Aristote on dit qu'il savait tout.

— Comme moi, Excellence, je m'entends aussi un peu à toutes choses.

— Je vous en félicite.... si c'est utile.

— Mais c'est nécessaire, et comme on lit dans Quintilien que l'orateur ne doit rien ignorer, de même celui qui ne sait pas un peu de tout, ne doit pas revêtir la robe du poète.

— Vous avez donc une idée de tout?

— A ce qui me semble.

— Même de théologie, par exemple?

— Sans doute.

— Où l'avez-vous apprise?

— Dans le paradis du Dante.

— Hé bien ! que diriez-vous de certains sacs de farine corrompue ?

Amelunghi sentit le piége, et répondit sans hésiter : — Justement ce qu'en dirait votre Excellence.

— Et les beaux-arts ?

— Ils ne me sont pas tout-à-fait étrangers. Votre Excellence a-t-elle vu l'Hercule avec le Lion ?

— L'idée m'a paru belle, mais mal exécutée.

— Le groupe a été fait par un vieillard tombé en enfance ; la pensée venait de moi.

— Je vous en félicite. — Et se tournant vers Campano, son secrétaire, nous pourrons, dit-il, nous servir de lui pour les revers de la nouvelle monnaie.

— Oh ! quant aux monnaies, Votre Excellence a un suisse qui s'y entendra mieux que moi.

Cette réplique du bossu fit rire, car chacun connaissait déjà son aventure.

Peu d'instans après, Pierre arriva avec Zeffi, qui venait, non sans répugnance, mais parce qu'il avait promis à Luisa de quitter son frère le moins possible. Dès qu'il eut salué le duc, il alla causer à l'écart avec Guidiccioni. Il serait difficile d'exprimer les politesses et les prévenances qu'A-

lexandre prodigua à Pierre ; tout en lui paraissait sincère, l'ironie qui lui était habituelle avait disparu, pas un mot, pas un geste ne fit soupçonner qu'il se souvînt de ce qui s'était passé à Florence. S'il n'abusa pas son ennemi, du moins il l'étonna. Il lui parla de l'état actuel de Pise, dit qu'il aurait recours à ses conseils sur les moyens de l'améliorer. Il le présenta ensuite aux femmes les plus agréables de l'assemblée, il semblait ne pouvoir se lasser de louer son brave et cher cousin.

Francesco Zeffi prêtait l'oreille et n'augurait rien de bon, mais chacun applaudissait aux paroles du duc. Après avoir épuisé plusieurs sujets, il appela Girolamo, et lui montrant Pierre Strozzi et Zeffi : —Ce sont là les deux savans dont je vous ai parlé ; ils savent le latin et même le grec.

— Et moi je m'en félicite aussi dans ces deux langues, et il se mit à les considérer avec cet air d'arrogance présomptueuse qui lui était propre.

Zeffi haussa les épaules de pitié. Pierre peu satisfait d'entrer en conversation avec un être si ridicule, se promit de garder le silence aussi long-temps du moins qu'il en aurait la patience.

Mais peu de de paroles étaient nécessaires avec

Amelunghi, qui soutenait seul une discussion, faisant la demande et la réponse. Il suffisait d'amener un de ses thèmes favoris, le reste allait de soi-même ; le duc qui en était prévenu parla de l'Arioste, dès qu'il put le faire d'une manière qui parût naturelle.

A ce seul nom, ceux qui en connaissaient l'effet se regardèrent, jouissant d'avance de ce qu'ils allaient entendre.

— Il est mort, dit-il aussitôt, puisse le ciel lui pardonner ses fautes, ainsi qu'à ceux qui lui ont donné le titre de divin. On ne peut nier qu'il ne l'ait obtenu à bon marché. Honneur plutôt au Bojardo, c'est lui qui a fait renaître la poésie, morte dans les mains de Pétrarque, et enterrée par Boccace.

Girolamo continua sur ce texte, développant les idées les plus belles avec une assurance qui les rendait plus plaisantes encore. Pour compléter la scène, il récita quelques vers de son poème des *Géans*, ouvrage devenu très-rare, et qui a du moins le mérite de l'originalité. On en jugera par l'armure que revêt un de ces héros au moment d'attaquer Jupiter, auquel Girolamo donne l'épithète de poltron.

— Gronagraffo porte en guise de brassards

deux colonnes de porphyre creusées; celles d'Hercule, qu'il a tirées du fond de la mer, lui servent de bottes, et le mont Gibet est son casque.

Un autre personnage, Gerastro, s'empare de la grande pyramide, et après les préparations nécessaires, s'en sert comme d'une sarbacane, et lance des montagnes vers le ciel.

Les rires contenus d'abord éclatèrent enfin si ouvertement qu'Amelunghi commença à soupçonner qu'il était entouré d'ignorans; c'est ainsi que certains hommes regardent ceux qui ne pensent pas comme eux; il n'en fut que mieux confirmé dans sa bonne opinion qu'il avait de lui-même, et un des assistans ayant prononcé le mot d'arrogance, quoique ce fût à voix basse, il l'entendit et se tournant de ce côté, il repartit :

— Levons le masque une fois, messieurs, et convenons que pour briller dans le monde, deux choses sont nécessaires : une grande fermeté dans l'assertion, c'est ce que les gens faibles nomment arrogance, et de bons poumons pour soutenir ce qu'on a avancé. Le meilleur avocat avec une voix grêle fera rire les juges, et Cicéron lui-même eût été forcé de laisser Verrès en repos.

Girolamo aurait continué de fixer sur lui l'at-

tention sans l'arrivée de Césano; mais avant d'aller au-devant de ce dernier, le duc répéta qu'il était satisfait du bossu et qu'il voulait l'employer. Il dit à Campana de donner ses ordres pour qu'il vînt bientôt à Florence, et en attendant de lui remettre une vingtaine de ces pièces que le suisse aimait tant; puis s'adressant toujours au secrétaire mais de manière à être entendu de ceux qui l'entouraient, il ajouta : — Tout bien considéré, c'est un autre homme que le Berni.

Alexandre avait raison, leurs mérites étaient d'un genre bien différent; et si la surprise fut la première sensation excitée par ce jugement, la réflexion amena le plus grand nombre à partager cette opinion.

Césano était arrivé ce même soir de Rome par la route de Sienne, avec l'intention de passer les Alpes pour se diriger ensuite vers l'Espagne où l'envoyait le cardinal Hippolyte. Préparé à tous les événemens et de plus très-habile dans l'art de feindre, il ne vit cependant pas sans une secrète émotion la nombreuse garde placée aux portes de Pise et n'apprit pas avec plaisir qu'Alexandre s'y trouvait. Mais espérant que le duc distrait par les fêtes ne songerait pas à s'informer du but de son voyage, il prit le parti de l'aller voir sur-le-

champ, de lui cacher sa mission, et si on l'interrogeait de mentir hardiment. Il pouvait retarder son départ, sortir de la ville d'un côté opposé, et enfin si sa ruse était découverte, prétexter de nouveaux ordres de son patron.

Mais don Gabriel ne connaissait pas encore celui qu'il cherchait à tromper. A peine était-il descendu de cheval, que le duc en fut instruit par l'officier de police et envoya aussitôt Giomo lui dire qu'il le verrait avec plaisir dans la soirée. Après quelques instans de repos, Césano se rendit au palais, rassuré par la pensée qu'il ne portait avec lui aucun papier.

C'est ici le lieu de dire que lorsque Filippo Strozzi était encore à Florence, avant son départ pour la France, le duc avait écrit en secret au pape, par le conseil de Vitelli, une lettre ainsi conçue [1] :

« Très-Saint-Père, et notre très-cher oncle,

» Les mesures prises par V. B. m'ont concilié
» en partie l'affection des Florentins, et je tâche
» de me conformer en tout aux avis que V. B.
» a daigné me donner; mais il y a encore des

(1) L'original existe.

» citoyens qui fomentent le mauvais esprit qui
» a déjà causé la ruine presqu'entière de notre
» patrie. Un d'eux est Filippo Strozzi, homme
» bien connu de V. S. Je ne veux prendre au-
» cune résolution à ce sujet avant d'avoir reçu le
» sage conseil de V. S. Je la supplie de penser à
» sa propre gloire, à ma conservation, et je
» baise humblement ses pieds sacrés.

» Le duc Alexandre. »

Le pape crut alors n'avoir rien de mieux à faire que d'éloigner Filippo de Florence, et de le tenir dans un exil honorable à la cour du roi très-chrétien.

Malgré tous les soins pris pour cacher le contenu de cette lettre, il en transpira avec le temps quelque chose aux oreilles de Césano. La santé du pape s'affaiblit vers la même époque, et l'adroit secrétaire pensa qu'il serait à propos d'insinuer au cardinal Hippolyte que le moment était venu de s'associer avec les Strozzi et de tout disposer pour qu'à la mort de Clément, Alexandre fût expulsé et lui, mis à sa place. Il lui fit entendre que Filippo ne s'y opposerait pas, dès qu'il serait convaincu de l'inimitié du duc, qu'il soupçonnait déjà, et dont il était facile de lui fournir la

preuve, par un écrit qui démentait les démonstrations qui jusqu'alors l'avaient tenu en suspens.

Il fut convenu que Césano irait trouver Filippo et se transporterait ensuite à Madrid, où il ferait valoir les remontrances de Catherine de Médicis, mécontente d'Alexandre qu'elle ne regardait pas comme son frère, le désir des principaux habitans de Florence, et surtout de tous les exilés qui erraient en Italie. Tels étaient les projets de don Gabriel, et si le cardinal n'eût pas été au-delà et se fût borné à adresser des représentations à l'empereur, il est probable qu'il aurait échappé au malheureux destin qui l'enleva bien jeune encore.

Mais la politique de ce siècle familiarisait tellement avec la perfidie, qu'on y avait recours dès qu'on apercevait les moyens de l'employer avec fruit.

Soit, comme la plupart le croient, qu'Alexandre eût déjà tendu plusieurs piéges à Hippolyte, et que celui-ci voulût tourner contre lui les mêmes armes, soit qu'irrité de la préférence que lui montrait Clément, et plus encore du rang où il l'avait élevé, il crût que les démarches de Césano ne pourraient avoir de succès tant qu'il exis-

terait; il paraît certain qu'il tenta de se servir du Berni pour empoisonner son cousin.

Très-lié jadis avec ce poète, il croyait pouvoir compter sur lui. Il savait qu'Alexandre le recevait souvent et prenait plaisir à entendre ses vers; et lorsqu'il vit dans son dernier sonnet que le hasard fit tomber entre ses mains, les sentimens qui l'animaient contre le duc, il ne douta pas un instant qu'il ne favorisât ses desseins.

Peu après le départ de Césano, il expédia à Florence un homme qui lui était dévoué et qu'il chargea d'expliquer au Berni le genre de service qu'on attendait de lui. Le messager arriva dans la capitale de la Toscane le même jour que Césano entrait à Pise; nous verrons ce qui en résulta.

Alexandre combla de politesses le secrétaire du cardinal, ne lui fit pas une seule question sur le sujet qui l'amenait; il l'entretint du séjour de Pise, du bonheur qu'il y goûtait, de son projet d'y passer une partie de l'hiver prochain, disant qu'il n'oublierait jamais l'accueil qu'il y recevait. La soirée s'écoula ainsi; le duc eut soin d'empêcher qu'il ne dît un seul mot en secret à Pierre Strozzi; dès qu'il les voyait s'approcher l'un de l'autre, il accourait, se mêlait à leur conversation,

et couvrait d'une apparence de familiarité ce qui était dicté par une malicieuse finesse.

Fatigué à la fin de jouer le rôle de gardien, il s'assit entre Césano et Guidiccioni, se mit à discourir sur la politique de l'Europe, et se montra si sage, si pénétrant et si modéré, qu'il surprit le prélat de Lucques, l'un des hommes les plus renommés de ce siècle.

Nous ne pouvons nous empêcher de faire observer ici le sens profond que renferme ce passage où le Dante dit : que lorsque les facultés de l'esprit se joignent à une ame perverse et à la puissance, les peuples restent sans défense.

C'est ainsi que la perspicacité d'Alexandre rendait plus redoutable la profonde corruption de son ame.

Quand la contrainte qu'il s'imposait lui parut trop pesante, il se tourna tout d'un coup vers Césano, et sans attendre qu'il prît congé, — don Gabriel, lui dit-il, vous devez être fatigué et je vous conseillerais d'aller vous reposer, afin de vous lever demain de bonne heure, car vous avez encore beaucoup de milles à parcourir d'ici Madrid.

— Mais.... Excellence.... répondit en balbu-

tiant Césano qui ne s'attendait pas à une si brusque attaque.

— Partez, allez voir l'empereur ; soyez prudent, et ne vous arrêtez pas en chemin. Tant que vous irez droit en Espagne, il ne pourra vous arriver rien de fâcheux, les serviteurs aussi fidèles que vous doivent porter les messages de leurs maîtres aux princes et aux républiques, il n'en est pas de même aux exilés ni à ceux qui le seront bientôt. Dans sa pensée, il nommait Filippo.

Césano voulut répliquer ; mais le duc se leva, et lui imposant silence d'un geste impérieux, dit encore, —Tenez-vous pour averti, il est inutile d'en parler davantage.

Don Gabriel se hâta de dire adieu aux amis et aux parens qui se trouvaient près de lui, et se retira, non sans crainte d'être arrêté. Le lendemain, dès que les portes furent ouvertes, il prit la route des montagnes de Luni, tout joyeux d'avoir échappé à un si grand péril.

Pierre Strozzi l'avait vu à regret sortir si promptement, mais attribuant cette retraite soudaine à la fatigue du voyage, il espéra le revoir le jour d'après, se doutant bien que sa venue cachait quelque mystère ; mais ce qui arriva ensuite

ne lui permit pas de chercher à l'éclaircir.

On apporta les tables de jeu qui servirent de points de réunion et rendirent les conversations plus animées ; ce plaisir avait aussi pour les habitans de Pise le mérite de la rareté, car depuis long-temps il n'y avait plus d'assemblée dans cette malheureuse ville, et ils furent charmés de retrouver ce genre d'amusement qui distrait souvent des affaires les plus sérieuses, mais qui pris sans mesure dessèche le cœur et ruine les familles. Le plus dangereux de ceux qu'on jouait alors était celui des dez.

Pierre joua aux échecs avec le directeur des études, et Girolamo s'assit d'un air grave derrière sa chaise, comme pour juger de la force des deux champions. Pour le punir de sa présomption, Pierre ne le regarda pas et ne lui adressa pas un seul mot; mais lui, se regardant très-supérieur à tout ce qui l'entourait, attribuait l'abandon dans lequel on le laissait, à un sentiment de respect et même de crainte.

Un sort semblable attend tous ceux qui ne pouvant se faire un nom par l'originalité de leur esprit, cherchent à l'obtenir, comme Girolamo, à force d'extravagance. Les insensés ne peuvent

se persuader que la sentence du satirique français a été prononcée pour eux !

Un sot trouve toujours un plus sot qui l'admire.

Amelunghi, lancé de Pise à Florence, eut une pension, continua à déclamer contre l'Arioste; tous les envieux de la gloire du grand poète firent chorus, et puis? — On admire encore les vers immortels du chantre de Roland... Et parmi mes lecteurs, quel est celui qui connaîtrait, sans moi, l'existence du bossu de Pise?

CHAPITRE X.

Rupture.

> « C'est ainsi que parfois deux dogues, irrités par l'envie ou la haine, s'approchent, grincent des dents et roulent des yeux étincelans. »
>
> L'Arioste.

La courtoisie du duc ne se démentit pas une minute, Pierre lui ayant dit en le quittant qu'il reviendrait le lendemain pour lui parler en liberté, il le laissa maître de choisir l'heure qui lui

conviendrait; et comme celui-ci restait indécis, ne sachant que penser de tant d'obligeance, Alexandre fut le premier à lui tendre la main, et fit quelques pas pour le reconduire.

Pour Zeffi interrogé sur ce qu'il avait observé, il répondit par ce vers de Virgile :

Timeo Danaos et dona ferentes.

Après une nuit qui ne fut pas paisible, Pierre se rendit vers neuf heures au palais Médicis; il était et il est encore un des monumens le plus régulier et le plus remarquable de Pise, situé au midi, sur la rive droite de l'Arno, presque vis-à-vis de la citadelle; on voyait au-dessus de la porte principale qui fermait alors l'entrée du premier pont, les armes des Médicis, où l'on croit trouver une preuve de la profession qu'elles exercèrent jadis [1].

Un escalier de pierre dure, découvert en partie et qui existe encore, conduisait d'abord à quelques pièces où se tenait autrefois la Banque : c'est là que logeaient Giomo et l'Hongrois; le duc et sa suite occupaient les appartemens supérieurs. On passait du vestibule dans une salle éclairée par une fenêtre et une porte vitrée qui donnait sur une terrasse.

(1) On prétend que les ronds renfermés dans l'écu ne sont pas six balles, mais six pilules, symboles de l'art de la médecine.

Pierre était venu de bonne heure, ignorant que ce fut un jour d'audience; Zeffi qui l'accompagna jusque là ne le quitta pas sans lui recommander de nouveau d'être modéré, tout en n'oubliant pas ce qu'il devait à son rang. Il alla pendant ce temps visiter les curiosités de la ville.

Lorsque Pierre entra, le duc était à moitié de l'audience, il vint à sa rencontre et lui dit en lui prenant la main :

— J'agis avec vous sans cérémonie, comme on doit faire en famille; je vais expédier ces pauvres gens, puis nous parlerons de votre affaire, et si cela vous convient, nous dînerons ensemble.

Pierre le remercia et alla se mettre près de Campana qui, placé derrière le duc, recevait de sa main les pétitions. L'entretien roula sur les diverses affaires qui se présentèrent. Le dernier suppliant était un des gardiens des prisonniers renfermés dans la citadelle, et coupables, pour la plupart, d'avoir embrasser avec trop de zèle la cause populaire après les troubles de 1527. Il sollicitait une augmentation de paye, le duc lui demanda combien il recevait des détenus.

—Rien, répondit le pauvre homme.

—Tu es donc un maladroit? si tu ne sais pas ton métier, apprend-le, ou quitte-le.

— Mais s'il n'ont pas eux-mêmes ce qu'il faut pour vivre?

— Et qu'importe qu'ils vivent? Giambatista della Palla a bien fait de nous débarrasser de sa personne, et Raffaëllo Girolami mieux encore en partant le premier. Retiens bien ceci : nous faisons et nous ferons tout pour nos amis; rien pour ceux qui ont été ou qui sont nos ennemis. Fais-les payer pour respirer un air plus pur, pour desserrer leurs liens, pour obtenir de bon vin, de l'eau meilleure... Enfin mets un prix à chaque besoin; tâche de comprendre, et vas en paix. Et, le frappant sur l'épaule, il se retourna vivement en disant : — A présent, messire Pierre, je suis à vous.

Ce discours prononcé d'une voix haute, fut le prélude de l'étrange dialogue qui eut lieu peu de momens après. Le duc avait fait signe à Campana de se retirer, et debout, au bord de la terrasse, une main sur ses yeux pour se garantir du soleil, il regardait sans parler. Pierre se taisait aussi, attendant qu'il se retournât, mais toujours dans la même attitude, le duc lui dit :

— Êtes-vous allé quelquefois à la citadelle?

— Moi? non.

— Il faudra que nous y allions ensemble, et

que je vous montre l'endroit où, en 1527, j'ai parlé à Paccione.

— Pourquoi ?

— Pour vous faire revenir sur plusieurs opinions qui sont fausses.

Pierre ne comprit pas d'abord, et Alexandre continua d'un air d'insouciance.

—Lorsque les imbéciles qui gouvernaient alors Florence me confièrent à la garde de votre père, avec l'injonction de me retenir jusqu'à ce qu'il fût maître des forteresses de Livourne et de Pise, on commença par celle-ci, et votre père attendant à la porte, m'envoya parler au commandant, espérant que je l'engagerais à se rendre. Dites-moi, je vous prie, s'il est possible, d'être plus benêt....

— Alexandre ! s'écria Pierre.

— Je le répète, pouvait-on être plus sot que de croire qu'arrivé dans un lieu où je n'avais plus à redouter la fureur du peuple, je donnerais un conseil contraire à mes intérêts, et que je ne sentirais pas l'immense distance qui sépare le neveu d'un pape, du fils d'un usurier.

— Mon père, dit Pierre en se contenant avec effort, mon père est fils de Filippo Strozzi, une Giaufigliazzi est sa mère....

Le trait de feu qui sillone un ciel orageux n'est pas plus menaçant que ne le fut alors l'œil d'Alexandre. Il avait compris l'injure et ne savait s'il devait y répondre, et Pierre, blessé jusqu'au fond de l'ame, retenait à peine sa colère.

A les voir se considérer dans un sombre silence, on aurait pu les comparer aux animaux décrits par l'Arioste; mais aucun des deux ne voulait en venir le premier à une guerre ouverte, et ce fut dans cette incertitude que Pierre poursuivit tout en frémissant.

— En faisant la banque, mon père suit l'exemple de ses ancêtres.... et des vôtres.

— Des miens!... ils l'ont abandonnée depuis long-temps; le monde en a perdu le souvenir.

— Le peuple, peut-être, les nobles, pas encore.

— Entre les uns et les autres, je ne fais nulle différence.

— Mais pour moi, il en existe une grande.

— Hé bien donc! vous qui êtes noble, que me voulez-vous? Tout en parlant, il rentra et s'assit, sans engager Pierre à en faire autant.

— Puisque nous sommes en famille, comme vous le disiez tout-à-l'heure, dit celui-ci en s'asseyant, je viens pour mettre un terme à la déten-

tion injurieuse et injuste de Francesco Pazzi et de Tomasso Strozzi.

— Elle est moins injuste que vous ne semblez le penser.

— C'est une honte de les retenir, tandis que les preuves manquent.

— On ne manque pas de preuves qui les condamnent, celles qu'ils produisent en leur faveur sont achetées.

— Voilà ce qu'il faut prouver.

— On le prouvera, dit Alexandre, d'une voix terrible.

— Nous verrons, reprit Pierre, d'un ton calme.

— Vous avez raison de dire, — nous verrons, — car un soupçon tout aussi grave pèse sur vous.

— Sur moi?

— Mais qui en doute?... depuis long-temps vous devriez partager leur sort.... comprenez donc que vous me devez l'air que vous respirez.

— A vous! Je cours à l'instant me constituer prisonnier...

— Vous ferez bien, messire Pierre. — Et se levant, il cria à l'Hongrois qui se tenait à la porte de la salle :

— Qu'on expédie sur-le-champ un courrier au senor Maurizio, pour qu'il lui fasse préparer un appartement au Bargello.

Il serait difficile de rendre les diverses émotions dont Pierre se sentit agité à cette réplique inattendue ; la surprise, la colère, se mêlèrent au dépit et au regret d'être ainsi pris au mot, sur une offre qui, faite par un homme de son rang, devait suffire pour dissiper tout soupçon. L'excès de son agitation l'empêchant de répondre, le duc, joignant l'ironie à l'insulte, ajouta : — Avant d'entrer au Bargello, n'oubliez pas de présenter mes tendres hommages à Luisa.

A peine ces mots étaient-ils sortis de sa bouche, que la main de Pierre avait saisi son poignard, mais au même instant le duc lui tourna le dos et entra dans la pièce dont la porte était gardée par le suisse. Toute vengeance devenant impossible, il se précipita hors de la salle, maudissant l'imprudence et la faiblesse de son père, qui tenant ce monstre dans son pouvoir, n'en avait pas délivré la terre.

Giomo, qui le vit descendre avec précipitation, lui dit : — Prenez garde de glisser, messire Pierre, vous feriez rire plus vite ceux qui ne vous veulent pas de bien. Pierre fit un geste

de mépris et le fixa sans répondre, mais rien en lui ne trahissait l'insolence, et il se découvrit d'un air respectueux.

Zeffi, qui l'attendait à quelques pas, lut sur son visage que l'entrevue n'avait pas été paisible, mais il était loin d'en imaginer le résultat. Quand il le sut, il soutint le caractère de la secte dont il faisait partie, et exhorta son élève à se montrer supérieur à l'adversité, et insensible aux coups du sort.

Entraîné par son impétuosité naturelle, Pierre voulait partir sans délai. Don Francesco observa qu'on pourrait prendre cet empressement pour une preuve de dépit...

—La haine qui nous divise, interrompit Pierre, ne peut désormais s'éteindre qu'avec la vie.

— Raison de plus pour la cacher : vos ennemis se réjouiraient trop si vous leur donniez le plus léger motif de soupçonner que vous n'aviez pas pesé d'avance toutes les conséquences de l'offre que vous avez faite. Il faut donc non-seulement paraître gai, mais l'être en effet, aller à la promenade, rire et causer avec les amis que vous rencontrerez, et si le hasard amène Girolamo sur nos pas, nous l'engagerons à venir souper avec nous, afin d'être plus joyeux encore.

— Il me semble, don Francesco, que vous voulez essayer de changer la nature même.

— Les circonstances peuvent quelquefois nous y forcer.

Avant de rentrer, ils apprirent qu'Amelunghi dans l'excès de sa joie, avait fait la nuit précédente un repas si copieux aux dépens de quelques amis, qu'il était indisposé. Ils passèrent donc leur soirée sans lui, et le lendemain ils se mirent en route pour Florence.

Tous deux étaient à cheval, suivis d'un seul domestique; un temps superbe rendai plus frappante encore l'absence de toute culture et l'aridité de ces plaines aujourd'hui si fertiles et si peuplées. La roche escarpée etglissante de Verrucosa s'élevait à leur gauche, et en jetant les yeux sur les profondes cavités qui l'entourent, on ne pouvait s'empêcher de penser aux torrens de sang, qui tant de fois ont arrosé les pierres sorties de son sein; l'avenir se présentait plus sombre encore! et l'on pouvait lire sur les traits contractés de Pierre, les tristes présages qui bouleversaient son ame. Don Francesco le laissa d'abord s'y livrer en toute liberté; quand il crut s'apercevoir qu'il était plus calme, il parla de la soirée du dimanche.

— Que de folies sont sorties de la bouche de ce petit homme si tortu et si colère !

— Je ne pouvais l'entendre sans indignation.

— Pour moi, je le plaignais et je riais.

— Mais je ne puis rire en écoutant de tels blasphèmes !

— Prions le ciel qu'ils ne soient pas un jour reproduits dans les écoles, et soutenus dans les académies! lorsqu'on voit ce que les sophistes de Grèce et de Rome ont osé avancer, rien ne peut plus étonner, le naturel une fois quitté, on ignore où la mauvaise route peut conduire.

— Vous craignez donc que la décadence soit prochaine.

— Oui; et je le crains d'autant plus que la grande vénération que tous ont pour Pétrarque part d'une source très-diverse et que les sentimens des esprits élevés diffèrent totalement de ceux de la multitude. Tandis que les premiers qui connaissent sa vie, se rappellent en lisant ses vers harmonieux, l'éminent génie qui ranima les lettres, souleva le voile qui cachait les trésors de l'antiquité, tonna contre la corruption des grands, invoqua pour l'Italie cette pauvre ère de gloire et de félicité que nous sommes loin de posséder, mais que nous espérerons toujours; le vulgaire

qui lit peu et réfléchit moins encore, s'arrête au charme des paroles, à la mélodie des phrases, sa pensée ne va pas plus loin, et comme il forme la masse, il en résulte que dans les siècles à venir, la grande renommée de Pétrarque sera celle d'un poète ordinaire, apprécié seulement à sa juste valeur par quelques êtres privilégiés. Pierre fit un signe d'assentiment; ceux qui viendront après nous, poursuivit son maître, se prévaudront de l'ignorance de la foule qui ne connaît que le chantre de Laure; ils répéteront les expressions de doux zéphir, d'onde qui murmure...., et se feront applaudir, grace à quelques phrases sonores, comme si c'était là le principal mérite de ce ce génie supérieur. On les verra pour étayer leur fausse doctrine, rabaisser le père de notre littérature, l'ami du roi Robert, le protecteur zélé de la gloire de la patrie, au rôle d'un amant qui soupire sur sa lyre les rigueurs de sa belle. Mais lorsque Pétrarque aura des commentateurs dignes de lui, quand les lettres seront dirigées vers leur véritable but, alors on comprendra que si ses vers semblent respirer le souffle embaumé du ciel de la Grèce, si on y admire le sentiment du beau, joint à la perfection du style, on y retrouve aussi l'accent d'une ame grande et forte,

qui s'exhale pour ainsi dire dans ces chants mélodieux.

Soit que dans une vertueuse indignation, il pose les préceptes et les exemples d'une morale généreuse, soit qu'il s'adresse aux princes pour les tirer de leur léthargie; ou qu'enfin, s'appuyant sur ses propres actions, il trace la route qui fait arriver parmi les hommes à la vraie gloire, on le trouve toujours grand, juste et magnanime.

— Mais le Dante ne vous semble-t-il pas plus véhément, plus simple?

— Oui, plus simple, mais moins neuf, et devant trop souvent son énergie à la vengeance et à la haine; le sentiment qui anime Pétrarque est constamment noble, pur et désintéressé. Je ne sais si c'est prévention ou erreur de jugement, mais je n'aime pas les hommes qui changent de bannière dans les commotions politiques; quand on a embrassé une mauvaise cause, il faut se retirer, mais se taire, et ne pas devenir le coryphée du parti contraire. Ce qui m'attache le plus à Pétrarque, c'est qu'il n'a jamais ni plié ni varié.

— Mais enfin on ne peut nier que l'énergie du Dante ne surpasse la sienne.

— Mais, soit dit aussi avec tout le respect qu'on lui doit, n'a-t-il pas de temps en temps donné quelques preuves de faiblesse[1]?

— Si la postérité vous entendait, ne craindriez-vous pas son jugement?

— Pierre, les hommes se renouvellent, les opinions changent, le vrai reste immortel.

En causant ainsi, ils se trouvèrent en face Caprona, célèbre par le siége qu'en firent les Guelfes, parmi lesquels le Dante combattait alors.

— Vous voyez ce château, dit don Francesco en montrant les ruines de l'antique forteresse, vous vous rappelez les vers du Dante; il avait à cette époque vingt-cinq ans : nul n'aurait imaginé qu'il serait bientôt le plus emporté des Ghibellins.

— Le génie n'est-il pas un titre à l'indulgence?

— Il serait mieux qu'il n'en eût pas besoin, répliqua Zeffi.

Les voyageurs passèrent la nuit a la villa des Selves, et arrivèrent le lendemain à Florence.

Ce même jour Alexandre expédia un cour-

(1) Le Tasse dit dans une de ses lettres : *Lascia cascarsi le brache.*

rier au pape, et quitta Pise au milieu des applaudissemens des habitans pleins de confiance dans ses promesses, qu'il renouvela au moment du départ : pas une ne fut remplie.

Giomo était au comble de la joie, la perte des Strozzi paraissait prochaine, et la parole de son maître l'autorisait à la regarder comme le début de sa propre fortune; mais le duc, sans se laisser aveugler par la haine, faisait, à présent que le dé était jeté, toutes les réflexions que lui suggérait son esprit fin et rusé. Il voulait à tout prix en venir à ses fins; mais si Pierre continuait à nier, quel parti prendre? Le pape ne permettrait jamais qu'il fut mis à la question; devait-il le faire sans lui en parler? L'offre de Pierre ayant été volontaire, n'était-ce pas un des cas où il fallait user de modération? D'un autre côté, obtiendrait-il avec elle le fruit de tant de peines? pourrait-il, après une telle insulte reçue en la personne d'un de ses favoris, commencer à extirper de ses états cette famille puissante et abhorrée? Une passion ardente, indomptée venait aussi faire entendre sa voix : ne pourrait-il pas à-la-fois préparer la ruine des Strozzi et vaincre la résistance de Luisa? Quelle en était la source? était-ce haine ou vertu? si c'était

la première, il était porté à s'en venger par la violence : si c'était la seconde, ne devait-elle pas finir par céder, sinon par respect, du moins par crainte?

Uniquement occupé de ces pensées; il fit peu d'attention aux milices volontaires de Pontedera et d'Empoli qui qui vinrent à sa rencontre avec leurs nouveaux drapeaux et dans le meilleur ordre qu'il leur fut possible; mais Campana le remarqua, et sachant de quelle utilité elles seraient dans le cas où les Florentins tenteraient de secouer le joug, il s'entendit avec le majordome pour faire distribuer aux soldats quelqu'argent pour boire à la santé de Son Excellence. Le duc coucha sur le mont Lupo, et le jour d'après, vers midi, mit pied à terre à Florence. Senor Maurizio l'attendait au palais; instruit chaque jour par lui de ce qui se passait en son absence, sa première question fut si Pierre s'était constitué prisonnier; et, à sa grande satisfaction, sa réponse fut affirmative.

Alexandre resta un moment pensif, et le chancelier fixant ses yeux sur son visage, cherchait à deviner sa pensée afin d'y conformer la sienne; car le principal talent d'un ministre favori consiste à pressentir les projets de son maître, pour

éviter le double écueil de lui paraître faible en changeant d'avis selon son bon plaisir, ou de risquer de lui déplaire en le contredisant.

Pierre Strozzi était au Bargello par sa propre volonté ; l'impulsion était donnée à la première roue de la machine qu'on voulait mettre en mouvement, il ne s'agissait plus que de trouver le moyen d'y adapter la pierre d'attente des autres. Ce moyen, suivant Maurizio, ennemi déclaré des demi-mesures, c'était la corde ; mais il ne voulait pas la proposer sans être sûr de l'approbation d'Alexandre, et il ne croyait pas qu'il y consentît avant l'arrivée des lettres de Rome.

— Ainsi donc ? furent les premiers mots du duc lorsqu'il leva la tête après quelques minutes de réflexion ; et la réponse de l'adroit Milanais fut :

— Je suis aux ordres de Votre Excellence.

— Il faut employer tous les moyens pour découvrir les assassins.

— Tous seront employés, Excellence.

— Il faut pourtant commencer par les plus doux.

— Les ordres sont donnés en ce sens.

— Et si ceux-là ne suffisent pas...

— S'ils ne suffisent pas... Ici il leva les yeux vers le duc qui affectait de baisser les siens, — s'ils sont insuffisans, j'en rendrai compte à Votre Excellence.

— Très-bien ! Et les autres ?

— Frère Célestin est effrayé.

— Et Michel-Ange ?

— Il sort peu de sa maison, et ne se montre pas.

— Et Berni ?

— L'homme envoyé par le cardinal Hippolyte a eu avec lui deux conférences : la nuit d'après on l'a arrêté et mis à la question.

— Pourquoi ne pas l'avoir arrêté dès la première ?

— Parce qu'alors il aurait eu beaucoup moins de choses à avouer.

— Bien pensé ! Et puis ?

— La proposition d'empoisonner Votre Excellence a été faite et écoutée.

— Le traître ne l'a pas révélée ?

— Non.

— Le perfide !

— On doit donc le punir ?

— Non.

— Le menacer !

— Pas davantage.

— L'avertir ?

— Et quoi ! depuis quand des avis en pareille matière ?

Maurizio s'arrêta, frappé du sens secret de ces dernières paroles ; et reprit : — Il compose et récite des vers séditieux.

— Qui sont écoutés ?

— Et applaudis.

— Il faut un châtiment à ceux qui les écoutent.

— Et au poète ?

— Rien.

Senor Maurizio prit congé. Il n'était pas à moitié de l'antichabre qu'il entendit le duc appeler Giomo d'une voix ferme.

. . . .

. . . .

Trois jours après Berni n'existait plus.

CHAPITRE XI.

Prison.

« Pierre Strozzi fut enfermé dans ce triste séjour, parce qu'on voulait qu'il dit *oui*. Il ne le dit pas parce que c'était *non*. »

STROZZI.

Le destin du malheureux Berni était capable d'effrayer l'ame la plus intrépide ; on reste sans défense contre les embûches domestiques ; toute sécurité serait détruite, tout lien social rompu , si

chacun devait craindre de rencontrer la mort dans les alimens qui sont destinés au soutien de la vie. Berni était un simple particulier, le crime passa inaperçu; ce ne fut qu'après la mort d'Alexandre que ses parens crurent pouvoir le révéler sans danger.

On a déjà parlé du message envoyé par le cardinal Hyppolite après le départ de Césano; une semblable proposition lui avait été faite, depuis peu, de la part d'Alexandre, pour se débarrasser d'Hyppolite, mais Giomo, qui en était porteur, s'expliqua avec réserve, et Berni, feignant de ne pas comprendre et exprimant le désir de rester étranger à la politique, avait fait prendre un autre tour à la conversation.

L'envoyé du cardinal ne fut pas assez prudent pour cacher son arrivée; dans la première entrevue il ne parla que de choses générales, mais dans la seconde il s'exprima si clairement, que Berni se rappelant les avertissemens du prieur de San-Marc et de Francesco Nasi, s'aperçut, mais trop tard, que dans les rameaux dégénérés du grand Lorenzo, on voyait renaître la race d'Atrée et de Thyeste. Il répondit que de telles paroles étaient indignes d'un homme d'honneur; qu'il ne le trahirait pas, mais qu'il lui conseillait de partir sur-le-champ.

Ce malheureux aurait suivi son conseil, si en le quittant il n'avait pas étéarrêté, conduit devant senor Maurizio, et mis à la torture. Il avoua tout au milieu des tourmens : depuis on n'en entendit plus parler, le reste fut couvert d'un profond mystère, et à l'insu même de Maurizio, le duc se délivra du Berni par le ministère de Giomo, qui de son côté eut recours à un employé subalterne.

Mais avant que ce triste événement eût lieu, le courrier chargé de faire préparer un logement à Pierre Strozzi était arrivé au Bargello.

Le gardien, nommé Maruffo, avait vieilli dans ces fonctions, qu'il remplissait depuis trente-six ans. C'est lui qui, jeune encore, ouvrit les portes à Savonarola, à Boscoli et à Capponi ; plus tard, et avec la même indifférence, à Lorenzo Sodorini, et au frère Rigogolo ; et qui, aussi insensible que les gonds de sa prison, avait vu y entrer Francesco Canducci, Bernado da Castiglione et le Cei ; mûri par une telle expérience, il ne s'étonna pas en apprenant que Pierre Strozzi allait être placé sous sa garde.

Il n'en fut pas ainsi de sa femme, lorsqu'il l'appela pour tout mettre en ordre; elle resta stupéfaite au nom du prisonnier, et s'écria :

— Comment! un si grand seigneur?

— Il en vaudra mieux! répliqua Maruffo.

— Je le plains.... Mais en sortant il sera généreux.

— Si la physionomie du senor Maurizio a dit la vérité, je ne pense pas que ce soit de sitôt.

— Mais qu'a-t-il donc fait?

— Ceci ne te regarde pas : occupons-nous de notre métier, et tâchons surtout de le rendre lucratif.

— Mon cher Maruffo, je voudrais que nous en prissions un autre, si nous devions passer une couple d'années semblables aux trois dernières.

— Pourquoi donc te fâches-tu à présent?

— Veux-tu que je te le dise? Depuis que nous sommes mariés, je n'ai pas eu un instant de sommeil paisible.

— Tu t'y feras, avec le temps.

— Impossible. Tu vois que tout va de mal en pis.

— Mais est-ce notre faute?

— Non, sans doute, mais je ne puis supporter d'être le témoin de tant de larmes, de servir d'instrument à tant de malheurs, à de si cruelles vengeances!...

— Ce n'est pas nous qui en sommes les instru-

mens, mais bien ceux qui les ordonnent.

— Ils sont l'arc et nous le trait..... Mais as-tu observé comme senor Maurizio fait peur à tout le monde, même à Zanobilo, quand je le tiens dans mes bras?... Je t'en prie, quittons ce vilain état.

Tout en parlant, elle se servait du balai et du plumeau, rangeait les meubles et se sentait disposée à favoriser de tout son pouvoir ce Strozzi, dont les sbires eux-mêmes ne prononçaient le nom qu'avec affection et respect, tant était grande la vénération du peuple pour cette famille.

Cependant Pierre, arrivé de bonne heure, était descendu de cheval à la porte de son palais, s'était entretenu un instant avec ses frères, les avait chargés d'envoyer à leur père un courrier pour l'informer de ce qui se passait, et voulut sans délai se rendre au Bargello, accompagné de Zeffi; il n'était pas encore midi.

Il paraît qu'il en avait à dessein fait répandre la nouvelle, car une foule nombreuse lui servit d'escorte; lorsqu'il fut sous le portail de cette cour funèbre, il se retourna, salua avec un visage serein la multitude qui l'entourait, puis franchit le grand escalier d'un pas grave mais rapide; Zeffi était à ses côtés, deux domestiques le suivaient portant ses bagages, on le vit tourner à gauche

et entrer dans le corridor. Tous les sbires qu'il rencontrait se rangeaient en haie sur son passage et se découvraient avec respect.

Senor Maurizio, placé derrière une fenêtre entr'ouverte, avait tout vu sans pouvoir être aperçu, son anxiété fut d'abord semblable à celle que ressentit le duc d'Albe, lorsque l'imprudent d'Egmont posa le pied sur le seuil de son palais; il respira plus à l'aise dès qu'il vit Pierre dans le vestibule. Il partit aussitôt pour aller attendre l'arrivée d'Alexandre.

— Où faut-il aller, gardien? dit d'une voix ferme le courageux jeune homme, laissant malgré lui percer quelque dépit dans son accent.

— Ici, ici, messire Pierre, avait répondu Maruffo en s'inclinant profondément.

Et Felicita, qui était venue à sa rencontre, touchée en le voyant si jeune et si beau, se baissa pour lui baiser la main.

— Non, non, ma belle fille, lui dit-il, en passant doucement la sienne sous son menton, et laissant tomber un florin d'or dans la bavette de son tablier.

— Est-ce votre fille? demanda-t-il au geôlier.

— C'est ma femme, messire, répondit en se pinçant les lèvres Maruffo, peu flatté de la ques-

tion. Ses cinquante ans passés et les vingt ans de Felicita rendaient cependant l'erreur assez simple. Elle joignait aux charmes de la jeunesse des traits si agréables que Pierre, qui ne s'attendait pas à rencontrer un tel objet dans ce triste lieu, la considérait avec une douce surprise; Felicita s'embellissait encore en rougissant, et Pierre se tournant vers Zeffi lui dit un vers d'Ovide, dont le sens est: *Tu verras dans ses yeux brillans scintiller une flamme légère.*

Maruffo soupçonna qu'il pouvait être question de lui, et observa avec politesse qu'une fois entrés les prisonniers ne pouvaient pas parler une autre langue que celle qu'il entendait.

— N'avez-vous pas des armes? et il semblait disposé à s'en assurer, mais un regard foudroyant de Pierre le retint, et Zeffi lui dit :

— Son caractère d'homme d'église l'empêche d'en porter.

Il se borna alors à le prier, avec les marques du plus grand respect, de permettre qu'il fût le dépositaire de sa bourse, parce que c'était un devoir dont rien ne pouvait le dispenser.

— Et s'il me plaisait de récompenser l'un de vous pour ses bons services? Si enfin j'en avais besoin, je ne pourrais donc pas m'en servir?

— Ah! répliqua Maruffo en baissant la tête tout en levant les yeux vers lui, deux doigts de papier, avec le nom de messire Pierre, vaudront autant que les florins d'or.

En parlant ainsi ils étaient entrés dans la chambre qu'on lui avait préparée, dans la portion de l'hôtel occupée par le capitaine des fantassins : ses domestiques y déposèrent les effets, parmi lesquels se trouvaient plusieurs livres réunis à la hâte, Tacite, Lucain, Boëce; don Francesco y ajouta un Juvénal, ouvrage qui offrait de nombreuses allusions avec sa position actuelle. Ensuite il embrassa son élève et le quitta avec un chagrin profond, mais qu'il sut cacher.

Le dîner fut apporté au coup de midi ; et Maruffo se mit près de la table pour servir.

— Vous serez ce matin mon maître d'hôtel, dit Pierre en riant.

— Et votre échanson aussi, si vous voulez bien le permettre, répliqua le rusé fripon, qui, sans être le plus mauvais des geoliers, faisait cependant son métier. Senor Maurizio avait ordonné qu'on n'épargnât pas le vin au prisonnier.

Felicita qui savait comment les choses se passaient, lui fit signe de refuser, mais Pierre, déjà préparé à l'offre, répondit :

— Je vous remercie ; à dîner je ne bois jamais de vin.

— Jamais? répliqua l'autre avec une légère contraction de lèvres, que surprit le regard alerte de Pierre.

Mais il se tenait sur ses gardes, ayant employé le trajet de Pise à Florence à tâcher de tout prévoir pour tout prévenir s'il était possible ; et comme il croyait, avec raison, qu'à l'exception du supplice de la corde, tous les moyens, toutes les ruses seraient employées pour le perdre, il avait pris la résolution, se souvenant de certain proverbe, de ne boire de vin que le soir, pensant qu'on n'oserait pas l'interroger la nuit.

Ces précautions n'auraient pas été superflues, lors même que Maurizio n'aurait pas été chancelier; qu'on juge combien elles devenaient nécessaires avec un homme près duquel l'innocence avait besoin, pour être sauvée, d'une faveur spéciale de la fortune.

Le dîner venait de finir, et il commençait à se laisser aller au léger sommeil qui suit le repas, lorsqu'une agitation trop vive ne vient pas s'y opposer, quand il entendit frapper doucement à sa porte, et en même temps une voix flûtée, qui semblait peu naturelle, disait : — Messire Pierre

peut-il me recevoir? Si je le dérange, je reviendrai.

Il y eut une minute d'incertitude, mais Pierre, rapprochant dans sa pensée l'idée de la visite qu'il attendait, et le son de cette voix, devina sans peine quel pouvait être celui qui venait le visiter. Il se leva et dit d'entrer.

La porte s'ouvrit avec une extrême lenteur et l'on vit apparaître peu à peu la personne du senor Maurizio. En quittant le duc, il s'était hâté de dîner et il venait faire subir à son prisonnier une espèce d'examen à sa manière. Il voulait, grace à son adresse et aux formes les plus insinuantes, tirer de sa bouche un mot, une phrase qui pussent servir d'indice. Il n'osait ni exiger, ni espérer un aveu complet, mais son ombre lui aurait suffi.

Il était sans toge, avec un pourpoint violet, un justaucorps de serge noire, un collet bien empesé, et des gants pour plus de politesse; un rouleau de papier était sous son bras gauche et il tenait de la main droite une petite écritoire de corne; lorsqu'il fut entré, il s'assit.

Il parla du voyage de Pise, le félicita du parti qu'il avait pris de se constituer prisonnier, fit remarquer en passant la douceur de l'accueil qu'il

recevait, dit qu'il espérait que tout serait bientôt éclairci; qu'au fait, l'affaire était peu grave, qu'elle devait se traiter en famille, et qu'une fois que le mécontentement du duc, qui était plus apparent que réel serait dissipé, il en rirait le premier, qu'il était même certain qu'il ne ferait pas grace de ses railleries à Giuliano de rester boiteux. — A présent, il ne s'agissait pas d'un interrogatoire, mais d'un préambule pour s'entendre et terminer à l'amiable. Vous ne répondez pas, messire Pierre? — Il me semblait que vous faisiez la demande et la réponse? — Mais ceci ne s'écrit pas.

— Et moi j'attends pour parler que vous preniez la plume.

— Parlez donc, messire Pierre, parlez. Lorsqu'on a commis une légère faute, il y a de la grandeur d'ame a en faire l'aveu.

— Quel aveu?

— Vous le savez mieux que moi.... quoique je le sache bien aussi.

— J'en suis enchanté.

— Je vous promets, foi d'honnête homme que j'emploierai les expressions les plus modérées, que j'aurai recours à toutes les circonstances atténuantes pour diminuer la gravité du

fait. Parce que je vous le répète, ceci restera entre le duc, vous et moi, et je sais la différence qu'on doit faire entre vos pareils et le peuple.

— Je vous rends graces.

— Et moi je vous saurai gré de cette courtoisie. Voici notre papier, je commence.

— Messire Pierre, fils de Filippo Strozzi et de la signora Clarice de Médicis, s'étant rendu de son propre mouvement dans les prisons du Bargello, a comparu devant messire Maurizio de Milan, chancelier, etc., le 25 de mai 1534, et sommé d'exposer ce qui s'est passé le soir du mardi de la Quasimodo de cette même année, il convient et confesse....

— Comment! ce mot est écrit?

— S'il ne vous plaît pas, je l'efface; nous sommes ici pour vous complaire : nous dirons il convient et raconte....

— Quoi?

— C'est à vous à faire ce récit avec cette loyauté que vous avez promise et la candeur qui vous est naturelle.

— La vérité est, que lorsque Giuliano fut attaqué, j'étais dans la rue Maggio, au palais Ridolfi.

— Ceci est une vérité qui sera bonne pour les

autres; mais pour moi, messire Pierre, elle ne vaut rien, soyez-en persuadé.

— Mais, j'ai le témoignage de ma sœur et de mon beau-frère.

— Témoins complaisans, et qui ne servent de rien près de celui qui sait comment s'arrangent les choses. Parlez-moi franchement, messire Pierre, pour votre propre intérêt. Je serais désolé que votre séjour ici se prolongeât, et il faudra bien que vous y restiez jusqu'à ce que la vérité soit connue, et puis....

— Et puis, achevez.

— Cette chambre est bien simple, reprit-il en jetant les yeux autour de lui, mais le soleil y pénètre, et elle pourrait, à mon grand regret, mon cher messire Pierre, se changer en une pièce obscure. Ici il soupira.

— Vous êtes trop bon!... et quand sera-ce?

— N'y pensez pas... Mais vous voyez combien je m'intéresse....

— Je vous remercie de cet intérêt, mais je répète que la vérité est une.

— Sans doute, mais vous ne l'avez pas dite.

— Vous m'accusez donc de mentir?

— Vraie puérilité, messire Pierre, il suffit pour juger d'une action d'en connaître la cause,

et ici le motif de l'agression, je ne veux pas dire du délit, est non-seulement évident, mais à trois pas de ces murs, j'avouerai moi-même qu'il était juste.

— Si vous pensez ainsi.... pourquoi ne pas laisser toutes vos écritures et remettre en liberté ces deux gentilshommes qu'on retient sans raison ?

— Parce que Son Excellence veut savoir le nom de ceux qui ont attaqué Giuliano. C'est pure curiosité.... mais il faut la satisfaire.

— Seulement curiosité ?

— Pas autre chose. Après tout, on ne l'a attaqué ni dans une église, ni dans le palais de Son Excellence, ce n'est qu'une affaire particulière; ainsi courage, messire Pierre, n'hésitez pas davantage. Dictez, j'écrirai comme un copiste sans ajouter un seul mot; peut-on y mettre plus de complaisance ?

Pierre le regardait et souriant en rencontrant les yeux sanglans de cette hyène à figure humaine, il dit :— Cette vérité que vous demandez, la voici :

— « Tout Florence connaît à présent l'outrage que ma sœur a reçu de Giuliano Salviati.... »

— Il est très-connu.

— Justement irrité contre lui, méprisant sa turpitude et plus encore la perversité de sa femme....

— Ceci n'était pas nécessaire à dire, mais c'est une circonstance atténuante, et il se mordait les lèvres, ayant peine à contenir sa joie.

— Mu par le sentiment de ma propre dignité, et celui de l'honneur d'une famille outragée!...

— A merveille! et la plume courait sur le papier.

— Considérant qu'il ne convenait pas aux Strozzi de porter l'affaire devant les tribunaux, mais jugeant que ce serait un scandale public, et une tache pour notre nom, si une telle injure restait sans vengeance....

— La main de Maurizio tremblait, et son cœur battaitde plaisir.

— Après avoir consulté mes frères, Tomasso Strozzi, notre parent et Francesco Pazzi, notre ami.... nous avons résolu....

Maurizio retenait sa respiration.

— De confier au duc le soin de la vengeance.

— Oh! ceci est trop fort, s'écria-t-il, en jetant sa plume et se levant, c'est ce qui s'appelle, messire Pierre, se moquer des gens!

— Ah! croyez-vous que je sois venu ici pour

autre chose ? Terminons cette farce ridicule, et dites aux bouffons qui s'affublent de la robe de magistrats, qu'il me paraît que le temps est venu de mettre un terme à une telle infamie.

— L'infamie, c'est d'assaillir les gens pendant la nuit, et pour comble de bassesse de se mettre trois contre un, répliqua Maurizio incapable de se contenir plus long-temps.

— Tâchez donc de découvrir les coupables et de les punir.

— Si on m'avait laissé agir, ce serait chose faite.

Et cessant de jouer le rôle qu'il s'était imposé et que tout en lui démentait, il déchira ce qu'il venait d'écrire, et sortit furieux d'avoir été joué pour la première fois.

Il n'aperçut pas Maruffo, qui s'inclinait jusqu'à terre, et descendant le grand escalier, il entra dans la pièce où se tenait le conseil des Huit, en s'écriant :

— Je l'avais dit et je le redis, sans la corde, nous ne viendrons à bout de rien.

— On ne peut certes y penser, dit Palla Rucellui, sans de fortes indices, et l'ordre positif du duc, lorsqu'il s'agit du cousin d'une princesse de France et d'un parent du pape.

— Tâchez donc de vous en passer, reprit Maurizio en essuyant la sueur qui couvrait son front. Il raconta ensuite ce qui venait de lui arriver; et le conseil remit la délibération au lendemain.

La nouvelle du retour de Pierre et de son entrée au Bargello se répandit avec une telle rapidité qu'il fut impossible à Zeffi de voir Luisa pour l'en prévenir. Son effroi égala sa surprise, et elle pria son mari de la conduire sur-le-champ au palais Strozzi, elle n'y trouva aucun de ses frères, et dans son impatience d'apprendre quelque détail, voulut aller chez Caterina, au grand déplaisir de Luigi. Comme tous les gens timides, il s'affligeait de se trouver, sans qu'il y eût de sa faute, dans une position difficile ; mais il n'osait ni exprimer ce regret, ni dire à Luisa que son amie était aussi au nombre des personnes suspectes. Ne pouvant autre chose, il marchait le plus lentement possible.

Le résultat de sa lenteur fut que Francesco Nasi qui, en apprenant la même nouvelle, était sorti aussitôt pour venir en causer avec Caterina, était dans le vestibule et frappait à la porte intérieure au même moment où Luisa et son mari entraient dans la rue; et comme on le fit attendre, tout s'arrangea de façon qu'à l'instant où

il se reculait pour laisser ouvrir un des battans, il entendit monter les deux marches du perron ; il se retourna, et toutes ses facultés demeurèrent suspendues.

Une commotion semblable mais moins vive atteignit Luisa ; protégée pour ainsi dire par le chagrin qu'elle ressentait, elle resta maîtresse d'elle-même et put dire à son mari, d'une voix qui n'était pas altérée :

— Voici un ami de mes frères, nous saurons quelque chose de lui.

Francesco, que rien n'avait préparé à cette rencontre, parce qu'il savait qu'elle ne sortait presque jamais, se sentit ranimé au son de sa voix, il envisagea d'un coup d'œil l'étendue des obligations qui lui étaient imposées, comprit qu'il devait peser chaque mot, chaque regard, tout en évitant de faire naître le soupçon par une trop grande réserve.

Toujours bon et prévenant, Luigi lui tendit la main sans hésiter, quoiqu'il ne le connût que de vue.

— Je suis charmé, lui dit-il, de rencontrer en vous un ami de mes beaux-frères, qui me causent mille inquiétudes, mais rien n'est quelque chose auprès du bonheur de posséder une femme comme

la mienne... Faites-moi le plaisir de lui donner le bras pour monter l'escalier, vous nous direz ensuite ce que vous savez de ce triste événement.

Francesco était loin de s'attendre à cette proposition, mais Luisa, qui connaissait l'exquise politesse de son mari, l'avait prévue ; surmontant son émotion, elle s'approcha de lui, qui tremblait sans oser faire un pas, et elle prit son bras ; mais loin d'y trouver un soutien, ce fut Francesco au contraire qui dans ce court trajet fut soutenu et fortifié par elle.

Il croyait être le jouet d'un songe ; si d'un côté il regrettait de se trouver dans une position qu'il avait promis d'éviter, de l'autre, se rendant le témoignage de ne l'avoir pas cherchée, il ne pouvait s'empêcher d'être heureux de la voir, de l'entendre, de respirer le même air. C'est à peine s'il croyait que son bras touchât le sien, qu'ils étaient là l'un près de l'autre, et pour accroître son délire une voix secrète lui répétait que ce moment de bonheur n'était pas le dernier.

On les avait déjà annoncés et Caterina s'imaginait avoir mal entendu, lorsqu'elle vit Luisa entrer avec Francesco, et le quitter pour venir l'embrasser.

— Comment, est-ce possible? demanda-t-elle tout bas en tremblant, Luigi répondit sans le savoir, à sa question.

— Nous venons de nous rencontrer dans le vestibule, et votre ami pourra, je l'espère, nous dire quelque chose sur ce qui nous inquiète tous.

— Je ne sais rien...., rien de plus que ce que vous savez déjà...., répondit en hésitant Francesco, qui n'était pas aussi maître de lui que l'exigeait une impérieuse nécessité.

Entraînée par une force irrésistible, Luisa avait levé les yeux vers lui, et frappée d'un changement dont il lui était impossible de ne pas se croire la cause, elle sentit s'augmenter son trouble et sa tendresse.

On s'assit, et les deux amies échangèrent quelques paroles à voix basse; l'embarras de tous n'aurait pu échapper à Luigi s'il y avait fait la moindre attention; mais le soupçon était loin de lui, et il attribua l'anxiété qui se peignait sur leurs traits, à l'incertitude du sort de Pierre.

L'extérieur de Francesco prévenait si bien en sa faveur, que Capponi se trouva disposé à causer avec lui tandis que sa femme s'entretenait avec Caterina; mais il n'obtint que des phrases

entrecoupées, interrompues et quelquefois même privées de sens.

— Ainsi donc, continuait Capponi, vous ne pouvez pas tirer d'inquiétude cette pauvre Luisa ?

— Le ciel sait combien je voudrais le pouvoir.... J'aime et j'estime, messire Pierre.... qui m'a même honoré d'une visite avant de partir pour Pise.... Mais personne ne m'a informé du motif de sa résolution, et je ne puis comprendre ce qui a pu le porter à se rendre au Bargello.

— Mais est-ce de son plein gré?

— Je l'ai entendu affirmer et répéter.... mais à des gens du peuple.... En venant ici, je n'ai rencontré nul homme marquant. On dit que deux domestiques portaient ses effets, et qu'il était accompagné de don Francesco Zeffi.

— Don Francesco? reprit la voix angélique de Luisa qui, vibrant telle qu'une corde harmonieuse sur le cœur de son amant, le fit se retourner vers elle et répéter doucement : — Oui, don Francesco était avec lui.

— Alors, dit-elle en s'adressant à son mari, je ne crains plus qu'il ait commis d'imprudence.

— Je l'espère aussi, répondit Luigi, et comme je ne pense pas qu'il soit resté avec lui, je vais sans délai me mettre à sa recherche....

— Non, non, dit aussitôt Luisa en se levant, mais elle se rassit et baissa les yeux lorsqu'elle l'entendit répondre :

— Que crains-tu, chère amie ? n'es-tu pas avec la sœur de ton choix, avec ce jeune homme, qui étant l'ami de tes frères doit être comme eux estimé et honoré ?

Et il se disposait à sortir, laissant pour ainsi dire le son de ses dernières paroles retentir dans l'ame de Francesco, comme la sauvegarde pour son honneur.

Mais à peine avait-il mis le pied dans l'antichambre, tandis qu'un soupir profond s'exhalait du sein oppressé de Nasi, qu'on annonça Zeffi, et presque au même instant Michel Ange et Guidetti.

Il revint alors et ses regards inquiets interrogeaient Zeffi. Luisa et Caterina venues à sa rencontre demandaient toutes deux s'il y avait quelque chose à craindre ; il les rassura d'abord par un sourire, puis leur dit — que l'existence de Pierre ne courait aucun danger; qu'un message était déjà parti pour Paris, et vous ne doutez pas, ajouta-t-il, que le pape n'arrête cette honteuse affaire dès qu'il en sera informé. — Il leur raconta ensuite tout ce qui était arrivé.

Parmi les personnes qui l'écoutaient, deux seulement, Francesco et Michel-Ange comprirent la pensée qui avait dirigé la conduite de Pierre, et quoique l'impétuosité de la jeunesse y entrât pour beaucoup, elle montrait cependant une grande connaissance des affaires et des hommes.

De deux choses l'une, ou Alexandre céderait à ses représentations, et la liberté de Tomasso et de Francesco serait le résultat de son voyage; ou bien il resterait inflexible, ce qui était arrivé; alors Pierre, faisant cause commune avec eux, les plaçait pour ainsi dire au même rang. On ne pouvait plus les soumettre au supplice de la corde, ce qu'il craignait peut-être sans s'y condamner lui-même : et le fils de Clarice de Médicis se sentait à l'abri d'un tel outrage! Tout se passa comme il l'avait prévu.

Maurizio rendit sur-le-champ compte à Alexandre de la manière dont Pierre avait répondu à ses questions, et il n'épargna rien pour l'aigrir et l'exciter à ordonner ce qu'il n'osait pas faire de sa seule autorité. S'il avait assuré le conseil qu'on ne découvrirait rien sans la question, c'était dans l'espérance qu'une fois l'arrêt rendu, il serait plus facile d'obtenir le consentement du duc, mais

il était trop habile pour le faire exécuter sans un ordre formel.

Alexandre l'écouta en frémissant de colère, mais il n'ajouta rien à ce qu'il avait dit le matin, et le congédia en disant que puisqu'il avait un intérêt indirect dans l'affaire, il voulait s'en remettre à la prudence des magistrats.

Ceux-ci se réunirent le lendemain, et Maurizio lut un nouveau rapport sur les circonstances du délit, et suivant son habitude de convertir les soupçons en indices, et les indices en preuves, il conclut que les trois prisonniers étaient les meurtriers de Giuliano; que toutes les présomptions étaient contre eux; que l'attaque ayant eu lieu sans témoin, on ne pouvait avoir que la déposition de la victime, et qu'elle serait confirmée par la confession des coupables, aussitôt qu'on lui permettrait de les mettre...

— A la question, interrompit Bartolomeo del Troscia, qui n'était pas noble et se distinguait par sa vanité et son ton tranchant, non, Maurizio, non certainement; mais si vous permettez, j'irai l'interroger. Il y alla, en effet, sans autre résultat qu'une vive discussion; Bartolomeo ne trouvant pas qu'on le traitât avec les égards que méritait un homme investi de l'autorité.

— Votre autorité, disait Pierre, n'existera plus dans six mois; et alors je serai toujours Pierre Strozzi et vous Bartolomeo del Troscia. Réponse qui indiquait assez à celui qui aurait su la comprendre, ce qu'il serait un jour à la tête des armées.

Pensant qu'il n'avait pas encore suffisamment exprimé son mépris pour ces grandeurs éphémères, il s'amusa à composer un sonnet, où il tournait en ridicule Maurizio, Bartolomeo et leurs confrères.

On délibéra alors si on ne le mettrait pas, sans plus de formalité, à la torture, tant l'amour-propre blessé l'emporte sur la justice et la prudence; mais cet avis ne prévalut pas; on arrêta un certain nombre des serviteurs et des cliens des deux familles : leur interrogatoire prolongé pendant plusieurs jours, n'amena aucune découverte.

Durant ce temps, Maurizio faisait, à dessein, répandre le bruit qu'ils seraient infailliblement mis à la torture dans le but d'effrayer leurs amis, et d'essayer si quelque indiscrétion ne le mettrait pas enfin sur la voix; les habiles n'étaient pas dupes de ce manège; mais lorsqu'une personne qui nous est chère est au pouvoir de quelqu'un ce qu'il y a de pis, d'un homme qu'on rougit de

craindre, on ne peut se soustraire à toute inquiétude. C'est ce qui arrivait à Francesco Nasi, mais il ne le disait pas; Luisa et son mari ne dissimulaient pas leur terreur; tous deux étaient timides par nature, l'une ne pouvait se vaincre, et l'éducation de l'autre n'avait pas été calculée pour le corriger de ce défaut.

Francesco instruit par Caterina de leur profond chagrin, crut devoir choisir ce moment pour la visite que réclamaient les politesses et l'invitation de Capponi; il pria la signora Ginori de l'accompagner, et préféra l'après dîner pour être sûr de trouver Luigi. Dans leur position, cette démarche était un sacrifice réciproque, mais il jugeait avec raison que si, lié avec les Strozzi, il répondait aux prévenances de leur beau-frère par un manque absolu d'égards, le moindre mal qui pourrait en arriver, serait d'éveiller le soupçon.

Caterina avait eu soin de prévenir Luisa, et cette visite un peu cérémonieuse se passa comme chacun peut l'imaginer. Sans le chercher, Francesco captiva de plus en plus la bienveillance de Luigi, par la franchise de ses manières et la prudente réserve qui le caractérisait. Pour Luisa, quoiqu'elle souffrît beaucoup dans cette

soirée, son maintien fut celui qui convenait à une femme, qui, en prononçant le serment qui l'engage à jamais, a senti qu'elle devait le garder à tout prix, aux dépens même de la vie.

Peu de jours après, on reçut de Rome l'ordre de mettre les détenus en liberté, et d'imposer silence à quiconque parlerait de cet événement.

CHAPITRE XII.

Compassion.

« Si tu ne pleures pas, quelle douleur pourra jamais t'émouvoir ? »

LE DANTE.

Le propre des caractères violens est de s'irriter par les obstacles. Le duc soupçonnant, ce qui était vrai, que Francesco Vettori et Guicciardini avaient écrit au pape en faveur des prisonniers,

le premier par affection pour Filippo, l'autre parce qu'il voyait dans la haine toujours croissante qu'inspirait Alexandre le présage de sa propre ruine, fut long-temps sans leur adresser la parole, ce qu'ils supportèrent patiemment; Guicciardini par calcul, Vettori par pusillanimité.

Cependant le duc s'abstint, durant le séjour de Guicciardini à Florence, de ces actes trop odieux que le gouverneur de Bologne n'aurait pas osé approuver alors, quoiqu'il dût après la mort de Clément, non seulement les défendre, mais les justifier à la honte éternelle de sa mémoire.

L'ordre de Rome avait transpiré, et Pierre, en sortant du Bargello, fut suivi d'une foule plus nombreuse que celle qui l'avait escorté quinze jours auparavant. Il avait passé sa longue solitude à murir le plan d'attaque contre cet usurpateur du nom des Médicis; décidé à avoir recours aux armes, si des voies plus douces ne lui réussissaient pas, il espérait que les instances de ses frères, réunies aux siennes, l'emporteraient sur la faiblesse et l'irrésolution ordinaire de leur père; il comptait aussi sur l'appui de Catherine de France, blessée de s'entendre appeler la sœur d'Alexandre, sur le concours du cardinal Hyppolyte, et surtout sur la vénalité des ministres de l'empereur, qui n'igno-

raient pas que les Strozzi possédaient les moyens de la satisfaire.

Quand ses deux compagnons se réunirent à lui dans la cour de ce triste palais, il leur tendit la main en signe de fraternité et d'union, et ils purent lire dans son regard assuré le serment de la vengeance.

Il voulut accompagner Francesco Pazzi, et ne le quitta pas sans lui recommander de se garder de toute embûche; puis, toujours suivi d'une multitude joyeuse de le revoir, il se rendit à son palais où sa famille l'attendait. Les applaudissemens furent contenus par la présence des sbires, mais le silence a aussi sa voix.

On vit bientôt arriver le frère de Tomasso, et Francesco Nasi, toujours fidèle à son noble caractère, et qui se trouva seul d'ami dans cette réunion de parens. Dominé par l'idée qu'il remplissait un devoir, il s'efforça de contenir les sentimens que lui inspirait Luisa, adressa de préférence la parole à Maria et à son mari, et ne lui parla que lorsque Luigi ou l'un de ses frères était près d'elle. Lorsqu'il s'approcha à son tour de Pierre, il se sentit presser dans ses bras avec une telle effusion, qu'il ressentit avec une nouvelle amertume le regret de n'avoir pu devenir son frère.

Cette pensée l'affligea si vivement que son émotion fut visible, et les Strozzi, l'attribuant naturellement à la douleur qu'il ressentait d'une affaire si malheureuse, et qui annonçait ce qu'on devait redouter pour l'avenir, Pierre se confirma dans l'opinion qu'on pouvait entièrement compter sur lui.

La terreur était si grande, que personne n'osa s'entretenir en public de cet événement qui faisait le sujet de toutes les conversations. Les Strozzi ne sortant que bien accompagnés et jamais le soir, se tenaient sur leurs gardes comme des gens qui se croient entourés de piéges; lorsqu'il rencontrèrent Giuliano rétabli de ses blessures, mais défiguré, boiteux et condamné à porter le reste de sa vie la peine de ses fautes; ils échangèrent un regard qui n'eut rien de pacifique; ils paraissaient de temps en temps le matin dans l'antichambre du duc, pour suivre le système de rendre feinte pour feinte, mais on ne les voyait plus aux assemblées du palais des Médicis, ils évitaient tout rapport avec ceux qui s'étaient montrés froids ou indifférens pour eux dans les circonstances précédentes.

Pierre ne voulait cependant pas faire à la prudence le sacrifice de tous ses plaisirs. Depuis

plusieurs mois il avait remarqué une certaine Rosa Monaldi, femme d'une rare beauté; il savait que pour parvenir jusqu'à elle, il fallait avoir recours à Georgio Ridolfi, que déjà lui avait présenté le duc. Georgio était pauvre, et Pierre lui avait offert des sommes considérables, mais la crainte qu'inspirait Alexandre, l'avait porté à les refuser. C'est à ces instances réitérées que Giuliano fit allusion lorsque Pierre alla le voir après ses blessures.

Rendu à présent plus audacieux par l'appui que le pape lui avait prêté, et désirant avec plus d'ardeur que jamais, supplanter celui qu'on nommait l'Adonis d'Ethiopie, il fit à Georgio des propositions si brillantes, que séduit par l'appât du gain, il consentit enfin à faciliter l'entrevue qu'il désirait, et l'on pense bien que Rosa Monaldi n'affligea pas long-temps par ses rigueurs, l'aimable et généreux Strozzi.

Mais chacun de ses pas était épié, et le hasard seul empêcha qu'il ne fût surpris par le duc, accouru précipitamment chez Rosa avec Giomo et l'Hongrois; n'y trouvant que le malheureux Ridolfi, il le poignarda de ses propres mains.

Quoiqu'en cherchant à ensevelir dans l'oubli ce crime honteux et odieux tout à la fois, il par-

vint à la connaissance de ceux mêmes auxquels le duc devait avoir le plus d'intérêt à le cacher; mais les choses en étaient venues au point, que les hommes qui partageaient l'autorité, aimant mieux tout supporter de lui que de retomber de nouveau entre les mains du peuple, redoublèrent d'efforts pour la conservation de l'édifice que ses fautes ébranlaient; quant aux autres, leur haine s'accrut encore pour le tyran qui immolait à de simples soupçons, ou à une cause légère, ses confidens et même ses amis.

De son côté, Alexandre pensait qu'en faisant connaître le sort inévitable qui attendait non-seulement ses ennemis, mais ceux qui lui déplaisaient, il porterait les moins prudens à bien réfléchir avant de se décider à lui désobéir.

Et pour ne pas laisser le moindre doute sur ses intentions, ayant appris que deux citoyens, un Carducci et un Bardi, avaient dit en causant ensemble au marché neuf et croyant ne pas être entendus, que la puissance du duc ne serait pas durable, il les fit, pour ces seules paroles, saisir par les sbires, appliquer à la question, et l'aveu de ce prétendu crime leur étant arraché par la douleur, ils furent, sans égard pour les familles, envoyés aux galères.

Dans le même temps, on trouva chez Francesco Benci un vieux casque, gardé par pure inadvertance, on le condamna comme transgresseur à la loi sur les armes, à une amende de cinq cents florins, avec la clause de rester en prison jusqu'au paiement, ce qui, vu sa misère, équivalait à une détention perpétuelle.

Enfin au milieu de tant de calamités, Simon Dolciati s'étant avisé de dire qu'on était mal gouverné, le duc le fit promener sur un âne et fustiger, afin, dit-il, qu'il pût ensuite indiquer un mode meilleur de gouvernement.

De telles vexations exaspéraient les esprits, et le silence du peuple en présence d'Alexandre le disait assez, mais lui, fort de ce mot fameux : qu'ils haïssent, pourvu qu'ils craignent, n'en poursuivait pas moins son système.

Les remontrances de Francesco Vettori, de Roberto Acciajuoli et de Campano, homme sage et modéré, n'eurent pas plus de succès ; tous lui représentèrent en vain que les Florentins étaient trop accoutumés à un régime doux et civil, pour se soumettre volontiers à un ordre de choses qui ne reconnaissait d'autre loi que la force et la violence. Le duc feignait parfois de ne pas entendre, ou bien, tirant l'un par le menton et l'autre

par l'oreille, il leur disait qu'en parlant ainsi ils se montraient dignes d'occuper une chaire dans le collége de Pise, dès qu'il serait rétabli, et ajoutait d'autres railleries plus piquantes encore.

Ainsi traités, ils pouvaient, mais un peu tard, réfléchir au sort réservé à ceux qui, pour satisfaire leur propre intérêt, livrent aux mains d'un autre, le bien-être de tous.

La cruauté d'Alexandre ne se borna pas aux actes que nous venons de raconter ; instruit que Vincenzo Martelli avait fait à Naples un sonnet dans lequel il l'exhortait à revenir dans le chemin de la vertu, il attira le poète à Florence, où l'attendait un arrêt de mort ; il est vrai que par humanité, le duc commua la peine en une détention perpétuelle au fond de la tour de Volterra.

Entendant, une après-dinée, parler à haute voix dans la cour du palais, il envoya Giomo s'informer de la cause, et celui-ci lui apprit que le fils de Luigi Strattesi, ayant reçu, pour un léger motif, un coup de bâton d'un balayeur, lui avait rendu une chiquenaude ; il donna aussitôt l'ordre d'arracher ce malheureux enfant des bras de son père, et lorsque celui-ci vint, tout en larmes, le réclamer et implorer son pardon, on le lui remit avec la main coupée !

Et pour montrer qu'aucune position sociale n'était à l'abri de ce qu'il nommait l'égalité de sa justice, Giuliano Salvetti, aigri par le malheur, ayant prononcé un mot outrageant contre le pape, reçut six traits de corde, fut par raffinement exposé au pilori, revêtu du lacco, vêtement dont les magistrats se servent seuls aujourd'hui, mais que les citoyens portaient alors, et lorsqu'il croyait avoir expié assez cruellement son imprudence, il se vit condamner à avoir la langue coupée et à finir en prison sa triste vie.

Si on ajoute à de tels faits, que le sexe, l'âge, ni le rang n'étaient respectés, qu'on pénétrait à main armée dans le sanctuaire des murs domestiques, que les couvens devenaient le théâtre de scènes violentes et sacriléges, dont le récit servait au divertissement d'Alexandre, on pourra accuser l'histoire de mensonge, ou croire, suivant l'expression d'Homère, que les hommes de ce temps avaient perdu, non pas la moitié de l'ame, mais bien l'ame toute entière.

Il est vrai que lorsqu'on vit un père de famille, un vieillard en cheveux blancs, exposé, comme un vil malfaiteur, à la dérision de la populace, lorsqu'on comprit que le cruel châtiment d'un seul, était une preuve de mépris donnée à tous,

un sourd murmure exprima l'indignation générale. L'officier qui n'était pas dépourvu de sens, en informa Maurizio, et lui, qui savait qu'aux hommes semblables à Alexandre, on ne doit pas, tant qu'ils ont le pouvoir, présenter les choses telles qu'elles sont, mais telles qu'ils les désirent, mit dans son rapport que les cris entendus autour du malheureux Salvetti étaient les derniers efforts d'une poignée de factieux.

Le duc avait trop de sagacité pour s'abuser sur la cause qui les avait produits, et tout en approuvant la fermeté de Maurizio, il voulut montrer le peu d'importance qu'il attachait aux démonstrations de ceux qu'il savait bien être ses ennemis.

Peu de jours après l'exécution de cette terrible sentence, le duc manda l'architecte de la ville, lui ordonna de faire descendre la grande cloche de la tour du palais qui servait à convoquer l'ancienne magistrature. Il fut obéi sur-le-champ aux yeux de la multitude accourue à ce spectacle; la cloche fut brisée et les morceaux convertis en monnaie de bas alliage pour payer les soldats.

Il serait très-long d'énumérer les crimes des satellites d'un tel maître, crime que la nuit ne ne couvrit pas de son ombre, mais qui étaient commis en public et à la clarté du jour. C'est

ainsi qu'un citoyen expira sur la place, sous les coups de l'Hongrois; qu'un autre fut assassiné par le senor Maurizio, en présence même du conseil des Huit. Il est superflu de dire que pour eux les lois furent muettes, et que la seule consolation des misérables Florentins était de répéter le mot célèbre qu'inspira à Claudine l'impunité de Ruffin.

Mais ce qui arriva à l'infortunée Mozzi Sacchetti, surpasserait toute croyance si le témoignage unanime des historiens ne l'attestait pas. Ce que nous en avons dit au début de cet ouvrage servira à expliquer comment son affection pour Robert Strozzi ne l'empêcha pas de se sentir humiliée de l'abandon du duc. Aucune contradiction ne doit plus étonner dans la conduite d'une femme qui en est venue à tirer vanité d'un certain genre de vengeance.

Objet de la tendresse de Lanfredini, elle n'avait pu le détacher d'elle ni par son inconstance, ni par ses caprices; elle avait aimé Filippo Strozzi de cet amour qui survit à l'infidélité même, et leur correspondance n'avait pas été interrompue par sa longue absence : beaucoup d'autres, également favorisés, disait-on, n'avaient pas brisé leurs liens de manière à ne pouvoir les renouer

si le temps ou les circonstances le permettaient. Alexandre seul, après lui avoir adressé quelques mots au bal de Marietta, n'avait pas laissé échapper l'occasion de lui montrer le mépris le plus offensant ; et les courtisans, suivant son exemple, la fuyaient comme si elle eût été atteinte d'un mal contagieux.

Habituée aux hommages, elle ne put supporter le poids d'un dédain, et lors qu'elle vit que ses derniers efforts pour ranimer l'amour éteint d'Alexandre étaient sans succès, elle eut recours, dans son désespoir, à cet art que le sexe le plus faible emploie souvent, et imagina de faire mettre dans la boisson du duc un philtre dont l'effet serait de le ramener à ses pieds.

Spéculant sur sa crédulité, une de ces femmes que le peuple nomme sorcières lui remit, après les conjurations d'usage, un de ces breuvages magiques ; et l'imprudente, rompant le dernier frein, je ne dirai pas de la pudeur, mais du respect qu'on se doit à soi-même, envoya chercher l'échanson d'Alexandre, et lui promit une récompense considérable s'il parvenait à vider dans la coupe de son maître, sans qu'il s'en doutât, la fiole qu'elle lui remettait. Elle ajouta les plus fortes assurances que son seul but était de ral-

lumer la flamme que, dans des temps plus heureux, il avait ressentie pour elle.

Cet homme, qui aurait dû voir dans une telle prière la preuve d'une imagination en délire et non celle d'un projet coupable, promit tout; rentré au palais, il fit son rapport à Giomo, qui l'instant d'après le répéta au duc.

Ceci se passait vers le coucher du soleil, et sans perdre une minute, Giomo et l'Hongrois ayant reçu les ordres de leur maître, se rendirent sur la petite place de Mozzi pour épier le moment où elle sortirait. Elle resta chez elle ce soir-là et le suivant; ce ne fut que dans la troisième soirée, lorsqu'elle put espérer que le charme était accompli, qu'après la toilette la plus élégante, et ornée de toutes les graces de la jeunesse, elle sortit avec Lanfredini pour aller chez le marquis de Massa, où elle comptait rencontrer Alexandre.

A peine avait-elle fait quelques pas que les deux alguazils sortirent de leur embuscade : Giomo jeta un capuchon sur la tête de Giulia; l'Hongrois saisissant le bras du sigisbé suranné et posant un stylet sur sa poitrine, le menaça de l'y enfoncer s'il disait un seul mot; puis de sa force d'Hercule, il le lança avec une telle violence du côté des Re-

nai, qu'il ne se sentit pas le courage de se retourner, et bien moins encore de suivre les traces de la victime.

Elle avait jeté un cri en sentant quelque chose autour de sa tête, mais elle était presque suffoquée par la rapidité avec laquelle Giomo l'enveloppait ; ce fut en vain qu'elle chercha à se dégager, il tirait avec plus de force les cordons de la coiffe, lui donnait des coups de genoux dans les hanches, et la forçait d'avancer sans prononcer une seule parole. Il continua ainsi durant le long trajet qui sépare le pont de Rubaconti de la place de Saint-Marc.

Là, entre la vie et la mort, mais plus près de cette dernière, on la traîna dans les écuries du duc, afin que le choix du lieu fût un outrage de plus. Dépouillée de ses vêtemens, elle eut à supporter le honteux et barbare châtiment qu'on épargne aux femmes les plus méprisables, lorsqu'elles n'ont pas commis les plus odieux forfaits.

Les monstres qui lacéraient ses membres délicats voulaient, à force de douleur, lui faire avouer qu'elle avait eu le projet d'empoisonner le duc à l'instigation de Filippo et de ses fils ; mais les cœurs les plus dépravés ne sont pas sourds à la voix intérieure qui s'élève au mo-

ment d'accuser l'innocence : aucune souffrance, aucune menace ne purent arracher de la bouche de cette malheureuse l'ombre d'un aveu ; des pleurs, des cris, des gémissemens furent son seul langage.

Fatigués enfin de leur propre cruauté, ils la déposèrent sanglante et meurtrie dans une des litières qui servaient au transport du fumier, et la rendirent à sa famille, ayant ainsi expié toutes les fautes de sa jeunesse par un courage dont peu d'hommes auraient été capables.

Quelques écrivains affirment qu'Alexandre était présent; pour l'honneur de la nature humaine, je suis porté à ne pas le croire.

Si, jetant un coup-d'œil sévère sur cet événement, on réfléchit que le duc l'aima et fut aimé d'elle, son ame basse et féroce s'apprécie à sa juste valeur ; la haine de ceux qui gémirent sous ce joug odieux ne paraît plus une punition suffisante : la postérité toute entière doit flétrir sa mémoire.

J'ai voulu raconter ces faits, afin d'expliquer les motifs qui entraînèrent presqu'à son insu Francesco Nasi, non pas à faire cause commune avec les Strozzi, mais à partager leurs sentimens contre Alexandre et à les exprimer ouvertement.

Furieux des outrages qu'avait reçus Luisa, de la violence avec laquelle on cherchait à en punir les conséquences, exaspéré de la tyrannie qui pesait sur Florence, il lui sembla, dans sa généreuse indignation, que le silence serait une lâcheté; et c'est ainsi qu'il resserra de plus en plus les liens qui l'attachaient aux frères de Luisa.

Michel-Ange ne crut pas pouvoir, sans danger, séjourner davantage dans une ville où personne n'était en sûreté. Ne voulant pas demander de passeport à Ottaviano de Médicis, il chargea Urbino de tout préparer en secret pour son départ, envoya les chevaux hors des portes, et se rendit à pied chez Francesco Nasi, qu'il pria de lui prêter cent ducats d'or, promettant de les lui renvoyer dès qu'il serait arrivé à Rome. Il n'était pas riche : ce qui fut prouvé à sa mort.

— A Rome! reprit Francesco très-étonné : ne savez-vous pas que le pape est gravement indisposé, et que les médecins ont peu d'espoir?

— C'est justement pour cela que je me hâte d'échapper aux serres de cette bête féroce avant que la mort de Clément ne la laisse libre de s'abandonner à toute la férocité de sa nature.

— Mon cher Michel-Ange, que deviendrons-nous?

— Que deviendra, reprit-il en soupirant, la pauvre Luisa Capponi ? son mari est excellent, mais sa bonté ne sera pas une protection suffisante. Et puis...

— Que craignez-vous de fâcheux pour elle ?

— Rien, tant que ses frères seront ici et que le pape existera : tout, si les uns s'éloignent et que l'autre meurt ; après l'aventure de la signora Sachetti, aucun acte de violence ne peut surprendre.

— Et lorsqu'on pense que, dans la conjuration de Pazzi, un Mozzi perdit la vie en voulant sauver Giuliano... Quelle reconnaissance !

— J'ai toujours regretté de n'avoir pas causé avec frère Giovenali, celui qui prêta ses habits au cardinal Giovani, pour le soustraire, avant l'arrivée de Charles VIII, à la fureur populaire; craignant pour lui-même, il suivit les Médicis dans l'exil ; et bien ! ils le laissèrent manquer du nécessaire...

Michel-Ange reçut de Francesco les cent ducats, l'embrassa cordialement, et lui confia des vers qu'il avait fait sur la situation de Florence; celui-ci ne jugeant pas à-propos de les montrer, les renferma dans son pupitre, sous le piédestal du petit meuble qui renfermait le portrait de

Luisa. Buonarroti le chargea d'excuser près d'elle ce brusque départ, qu'il avait caché à tout le monde, dans la crainte que la moindre indiscrétion ne fît naître un obstacle.

C'est ainsi que l'immortel artiste partit à l'improviste, jetant un dernier regard sur la patrie qu'il ne devait plus revoir, et laissant imparfait, pour l'éternel regret de la postérité, le monument des Médicis.

CHAPITRE XIII.

Hercule et Cacus.

> « Ne frappe pas, Hercule, je te rendrai tes génisses avec ton nombreux troupeau, tu auras tout, à l'exception du bœuf qu'à pris Baccio Bandinelli. »

Quoique Francesco ne pût revoir Luisa sans ressentir une vive douleur, on pense bien qu'il ne laissa pas échapper l'occasion qui lui était offerte; mais souffrant depuis deux jours, elle ne recevait

personne. Ce fut donc à son mari qu'il apprit le départ de Michel-Ange; il s'en affligea, prévoyant le déplaisir que Luisa éprouverait; puis, ne pouvant retenir une réflexion qui s'accordait tout à fait avec son caractère, il fit observer qu'il lui semblait qu'en obéissant aux lois, on n'avait rien à craindre, et Francesco répliquant que ce qui était arrivé à Giulia Mozzi et à Georgio Ridolfi ne permettait plus la moindre sécurité; Luigi ne répondit que par un soupir.

Dans cette même matinée, Francesco reçut la visite de Pierre et de Robert Strozzi, qui venaient s'informer s'il savait quelque détail relatif à Giulia : il ne put rien ajouter à ceux déjà connus. Robert, qui l'aimait avec toute l'ardeur de la jeunesse, était au désespoir, et Pierre se plaignait hautement que la réponse de son père se fît attendre si long-temps, disant qu'il lui semblait à présent, en foulant le sol florentin, marcher sur des pierres brûlantes.

L'entretien tomba sur le cardinal Hyppolite, tous trois furent d'accord qu'il serait imprudent de se confier à lui. Son naturel était, il est vrai, moins porté vers le mal que celui d'Alexandre, il montrait une certaine inclination pour les gens vertueux, et cependant il était probable que si

jamais il remplaçait son cousin, il marcherait au même but par des voies plus douces. Pierre ne dissimula ni son regret du voyage de Césano, qui sans doute intriguait pour lui en Espagne, ni le chagrin que lui causait l'affection que son père lui conservait, et il conclut que leurs seules espérances devaient reposer désormais sur le secours de la France et sur leur épée.

Senor Maurizio, informé de cette entrevue par son espion ordinaire, la mit en note sur le livret.

Quand Luisa fut rétablie, elle apprit avec une véritable peine le départ de Michel-Ange; ne se sentant plus le courage de dessiner, elle serra ses crayons dans l'espoir de les reprendre à une époque plus heureuse. Par une espèce de compensation, elle demanda et obtint de son amie que Giulietta vint passer quelque temps près d'elle. Je la ferai lire, disait-elle, je lui montrerai à broder, elle apprendra la musique sous mes yeux, je continuerai à lui inspirer le goût de la vertu, et ce sera ma consolation au milieu des chagrins qui remplissent ma triste existence.

L'accent avec lequel elle prononça ces mots exprimait une douleur si profonde, que Caterina, émue jusqu'au fond de l'ame, n'osa pas lui refuser Giulietta; elle la garda jusqu'au moment où un sort cruel vint l'en séparer.

Si le départ de Michel-Ange affligea tous les esprits généreux que renfermait encore Florence, il blessa vivement le duc, qui fut tenté d'envoyer à sa poursuite les soldats de Vitelli; mais sachant qu'il avait pris la route de Rome, il craignit de déplaire au pape, déjà mécontent de la direction donnée à l'affaire de Giuliano Salviati, et de l'arrestation des Strozzi. Alexandre fut irrité surtout de la publicité donnée à la réponse de Buonarroti au majordome d'Ottaviano, qui le rencontrant justement dans la rue des Guicciardini, comme il s'en allait, lui demanda quand il comptait avoir terminé le tombeau du père de Son Excellence.

— Ce sera, reprit-il, lorsque Son Excellence me fera voir son acte de naissance.

Pour prouver du moins que tous les artistes ne désertaient pas Florence, il voulut qu'on plaçât sans délai l'Hercule de Bandinelli, en face du David de Michel-Ange.

Alexandre s'imaginait que l'âge des grands hommes se calcule comme celui du vulgaire avec le calendrier; et qu'ainsi mettre en comparaison l'œuvre de la virilité de Bandinelli avec celle de la jeunesse de Michel-Ange, c'était absolument la même chose que de mesurer les forces physiques d'un écolier de seize ans avec celles d'un homme de trente ans.

Chacun peut se figurer à quel point s'accrut l'orgueil de l'arrogant artiste, et combien de fois il répéta que celui qu'il osait appeler son rival était parti désespéré, ne se sentant plus la force d'imprimer au marbre ces formes vigoureuses que les Florentins admireraient bientôt dans son Hercule.

On fit avec célérité tous les préparatifs nécessaires; le groupe fut transporté sans accident, entouré d'une multitude immense, qui ne pouvait rien apercevoir au travers de l'échafaudage au milieu duquel il était comme suspendu. Mais le peuple est partout le même, une fois sa curiosité éveillée, il obéit à son instinct plutôt qu'à la réflexion, et commence dès aujourd'hui à aller voir ce qu'il sait bien ne pouvoir contempler que le lendemain.

Lorsque le groupe parut aux regards de la foule, les cris, les murmures, les trépignemens furent tels qu'un témoin de ce fait a écrit qu'il semblait que l'enfer était déchaîné. L'on vit se vérifier à la lettre la prophétie de Benvenuto, qui avait prédit que les Florentins, se souvenant de leur sévérité pour le David de Michel-Ange, jugeraient l'œuvre de son détracteur, non pas avec rigueur, mais avec colère.

Pendant plusieurs jours les critiques les plus amères, les épigrammes les plus acérées se succédèrent aux pieds des statues; l'un exprimait les plaintes du marbre, l'autre celles de la Judith de Donatelli qu'on avait déplacée; un autre enfin se faisant l'interprète de Caccus, assurait Hercule qu'il n'avait pas ce qu'il cherchait.

Bandinelli, informé de ce blâme général par un de ses amis qu'il avait envoyé à la découverte, lui répondit : — Dites-leur qu'ils disent du mal de moi, parce que je n'ai jamais dit de bien de personne!

Dignement récompensé par Alexandre, il reçut de plus le don d'une terre confisquée sur un de ses ennemis exilés.

Tous les principaux citoyens se prononcèrent contre l'Hercule, et l'éloignement du duc pour eux s'augmenta encore par cette cause si frivole. Ce fut alors que l'hôpital de Santa-Maria Nuova, étant grevé de dettes considérables, il parut un décret qui défendait aux créanciers de faire valoir leurs droits, et donnait à l'hospice la faculté de ne pas payer avant quatre ans; ce qui fit dire, avec raison, qu'il était généreux aux dépens des autres.

Il arriva aussi à la même époque une chose

que je ne veux pas passer sous silence. Cosimino de Médicis s'avisa un jour de paraître en public vêtu d'un uniforme, et fut applaudi par des vieillards qui se rappelaient la valeur de son père, par des mécontens toujours prêts à saluer l'ombre d'une nouveauté, par le peuple sur lequel la jeunesse et la beauté exerçent tant d'empire. Traversant tout le cours des Adinari, où chacun le remarqua, il se rendit sur la place et s'arrêta en face des deux statues comme pour les comparer, il faisait profession d'aimer les arts; la foule fit cercle autour de lui en observant un profond et respectueux silence; il n'avait alors que seize ans.

Ceci ne pouvait échapper à la surveillance de senor Maurizio, ou plutôt à celle de ses agens; le duc instruit sur-le-champ, chargea Giomo d'aller sans délai dire deux mots de sa part à Cosimino. Celui-ci demeurait fort près du palais et Giomo, se tenant sur le seuil, le saisit pour ainsi dire au passage, et l'accostant sans presque se découvrir, lui dit qu'il avait à lui parler au nom de Son Excellence.

Son premier mouvement fut de ne répondre que par un dédaigneux silence, mais la réflexion venant à son aide, il commença à faire preuve

de cette habileté dans l'art de feindre, qui lui fit partager avec Philippe II le surnom de moderne Tibère. Déridant son front, souriant à demi, il semblait lui dire : — Parlez, je vous écoute. Ses lèvres cependant ne purent rien articuler, tant était grand le combat qui se livrait en lui entre sa fierté et sa raison.

L'insolent messager lui fit entendre alors que Son Excellence désirait qu'il changeât d'habit, parce que le temps n'était plus où la milice urbaine pouvait être utile. Son ton, ses manières étaient celles d'un supérieur intimant des ordres à un subalterne.

Cosimino fut encore sur le point d'éclater, et se contenant avec peine, il répondit : — Dites à Son Excellence qu'il m'est bien facile de lui obéir.... mais qu'à sa place je me méfierais, non de l'homme qui porte des armes sous sa cape, mais plutôt de celui qui, feignant de les craindre, les cache sous sa robe [1].

Je suis entré dans ce minutieux détail pour confirmer le lecteur dans l'opinion énoncée dès les premières pages de cet ouvrage, et prouver

(1) Allusion à Lorenzino, qui faisait semblant de trembler chaque fois qu'il apercevait une arme.

que ce jeune homme, si modeste en apparence, et si ambitieux en réalité, qui flattait Guicciardini de l'espoir d'épouser sa fille, portait déjà ses regards vers le haut rang qu'il finit par occuper.

Le vieux Carafulla avec son flacon d'une main et sa tasse de l'autre, s'était aussi montré autour du char qui transportait Hercule et Caccus, criant : « Peuple, peuple, on boit à ce flacon, » voulant faire entendre que le gouvernement du duc étant établi, il fallait s'y soumettre, qu'ils le voulussent ou non.

Mais, comme ces paroles ne produisaient pas un bon effet sur la foule, plus portée au blâme qu'à l'éloge, non-seulement envers les statues, mais aussi envers celui sur les ordres duquel on les plaçait, un officier de police, nommé Bindocco fut envoyé par Maurizio, il s'approcha de Carafulla, brisa son flacon et lui donnant un coup de pied à la vue de tous, fit assez comprendre qu'on ne voulait plus de semblables bouffons. Des sifflets universels accueillirent cette expédition de Bindocco.

La retraite dans laquelle vivaient les Strozzi, et la règle que s'était imposée Luisa, de ne sortir de chez elle que lorsque la nécessité l'exigeait, contrariait vivement Alexandre, qui désirait avec

ardeur parvenir d'une manière ou d'autre à perdre les uns et à vaincre la résistance de l'autre. Mais ce qui causa une surprise générale fut une lettre de Filippo, qui prescrivait à ses fils de mettre la petite Maddalena au couvent, de prendre sans délai congé du duc, et d'aller attendre dans la Romagne ses ordres ultérieurs.

Francesco Nasi l'ayant su, se rendit aussitôt au palais Strozzi, ne croyant pas qu'il dût se tenir à l'écart dans la circonstance présente, et durant le peu de jours qu'ils restèrent encore à Florence, il ne passa pas une seule matinée sans venir les voir; ne s'apercevant peut-être pas que cette fois la générosité servait de voile à l'amour.

Il revit Luisa, la rencontra souvent, et quoiqu'il osât à peine lui adresser la parole, tant il craignait de l'offenser, elle s'accoutuma cependant à le voir, à lui parler et à ne plus s'effrayer autant de sa présence.

Lorsque les Strozzi furent tous ensemble au palais Médicis, une foule nombreuse se rangea sur leur passage; le duc, profondément irrité, parut grave et parla peu, ses regards enflammés lançaient les éclairs précurseurs de la foudre; le maintien de Pierre ne fut pas moins altier, mais sûr désormais de la volonté de son père, il atta-

chait peu d'importance au présent, et reportait ses pensées vers l'avenir.

Quelques historiens prétendent que dans la soirée qui précéda leur départ, le duc ordonna à Giomo d'assassiner Pierre à tout prix. Le fait paraît peu probable, et en tous cas si l'ordre fut donné, il était inexécutable, ne pouvant user de violence, et la surprise n'étant pas possible.

Avant de partir, Pierre eut un long entretien avec Francesco, lui répéta qu'il n'oublierait jamais sa généreuse conduite, qu'il compterait toujours sur lui, et reçut en échange les plus loyales assurances d'affection. Ils convinrent que le mot *aristogitone* leur servirait de passe.

Le lendemain, deux heures après le lever du soleil, ils prirent, avec une nombreuse escorte, la route de la Romagne, accompagnés de Francesco Pazzi et de Tomasso Strozzi, qui ne crurent pas pouvoir rester avec sécurité à Florence.

Luisa, en se trouvant seule et sans protection contre les emportemens du duc, sentit s'accroître sa terreur, au point qu'elle devint presque son unique pensée. Il n'en fut pas ainsi de Luigi, aveuglé par le bonheur, il ne prévoyait pas ce que pouvait et même devait produire l'éloigne-

ment de ses beaux-frères; il n'y voyait au contraire qu'un gage de sûreté pour l'avenir; il espéra que sa famille y gagnerait du repos, et que la peine que Luisa ressentait de leur absence, serait compensée par la tranquillité qui en serait la suite. Il ne s'apercevait pas que ce raisonnement, juste peut-être en général, était insensé lorsqu'il s'appliquait à Alexandre. Il ignorait aussi les affreux dangers auxquels Luisa restait exposée, sans autre défense que sa vertu.

Suivant avec scrupule le plan qu'elle s'était tracé, elle évitait non-seulement de paraître en public, mais même de se montrer aux fenêtres de son palais. Sa seule distraction, son seul plaisir, étaient les soins qu'elle donnait à la fille de son amie; cette enfant douée d'une rare intelligence, apprenait et retenait si bien ce qu'on lui enseignait, que jamais aucun maître ne fut plus satisfait de son élève que Luisa ne l'était de Giulietta.

Le départ des Strozzi déplut à la plus grande majorité des Florentins, les pauvres regrettaient leurs bienfaits; de plus, on les regardait comme un rempart contre la tyrannie d'Alexandre; quoique les derniers événemens eussent prouvé que, negardant plus de mesure, le pape seul pouvait

mettre un frein à son despotisme. On dit que la résolution de Filippo fut aussi une contrariété pour Clément, qui continuait à s'avancer lentement vers la tombe; il paraît que des causes morales, parmi lesquelles il faut placer au premier rang la prédiction du religieux de Savone, contribuèrent à aggraver ses souffraces.

Ce qui est certain, c'est qu'à son retour de Marseille, lorsqu'il devait se réjouir d'avoir confondu le sang des Médicis avec celui des rois de France, surpasser en finesse Charles-Quint lui-même, au moment où la fortune, qui l'avait jadis cruellement abaissé, semblait s'être plu à le reporter au sommet de la roue, il tomba dans une maladie de langueur, et dès le premier jour en prévit et en prédit l'issue.

Elle arriva plutôt que ne l'avaient craint Alexandre et les partisans de sa famille; mais jusque là, tout resta paisible, quel qu'en fût le motif; je soupçonne pour ma part, que le duc décidé à vaincre tous les obstacles, ne fut pas fâché d'essayer si l'apparence de la modération ne rendrait pas Luisa moins prévoyante; mais si elle ne négligea jamais rien de ce qui était nécessaire pour repousser ce qu'on pouvait raisonnablement prévoir, était-il possible qu'elle

se tînt également en garde contre ce qu'elle ne pouvait même pas imaginer?

La nouvelle de la mort de Clément VII fut transmise au duc par un courrier d'Antonio Nori, alors ministre à Rome. La dépêche arrivée vers le soir, fut tenue secrète, et Vitelli, mandé dans la nuit au palais, pour savoir s'il jugeait nécessaire de faire une nouvelle levée de troupes. La réponse fut négative, et Campana qui était présent, observa avec la finesse de tact que personne ne lui conteste, que l'autorité serait mieux raffermie par une ambassade envoyée à l'empereur avec des assurances de dévouement et de soumission, que par une augmentation de dix mille soldats.

Il ne se trompait pas : nous en avons pour preuve, non-seulement ce qui arriva sous Alexandre, mais encore les faits qui signalèrent le long siége de Casimino. Le lendemain, de nombreux courriers traversèrent Florence, se dirigeant vers les diverses contrées du monde chrétien. Celui qui allait en France apporta à Luisa des lettres de ses frères qui étaient entrés à Rome vingt-quatre heures après la mort du pape; quelques jours plus tard, elle en reçut, en secret, une plus importante de son amie.

Lettre de Giulia Aldobrandini.

« Vous ne vous attendiez peut-être pas, ma chère Luisa, à recevoir une lettre de moi, datée de cette capitale du monde; mon mari, obligé de s'y rendre pour une affaire de la plus haute importance, a bien voulu céder à mes désirs en m'y conduisant avec lui; nous sommes arrivés trois jours avant la mort du pape.

» On dit qu'il a laissé au château Saint-Ange beaucoup de bijoux, un grand nombre d'emplois vacans, mais fort peu d'argent; ce qui ne peut étonner en pensant aux circonstances dans lesquelles il s'est trouvé. Il est mort laissant une mémoire odieuse à ses amis et à ses ennemis, à ceux-ci, parce qu'il ne pardonnait pas, à ceux-là, parce qu'il ne donnait pas. Il paraît que le cardinal Farnèze lui succédera sans opposition, tout annonce que, cette fois, le calme régnera dans le conclave, d'ordinaire si agité.

» Mais une chose que j'étais loin de prévoir, et qui m'a causé une agréable surprise, c'est l'arrivée inattendue de vos frères. Ils ont été accueillis et fêtés par la plus grande partie des Florentins qui se trouvent ici et par un immense concours de Romains accourus autour de leur demeure,

qu'habite aussi Michel-Ange, ce que vons ignorez peut-être.

» Messire Pierre a été très-applaudi ; les vivat l'ont obligé de se montrer à diverses reprises, et redoublaient chaque fois à sa vue. J'ai voulu vous apprendre cette bonne nouvelle par une occasion que je crois sûre.

» Mon père, que le duc d'Urbin a nommé auditeur depuis peu de mois, est arrivé avant-hier, et a déjà reçu la visite de tous ses compatriotes qui partagent avec lui les peines de l'exil. Tous espèrent que l'empereur, n'ayant plus, après la mort de Clément, les mêmes motifs de protéger Alexandre, se laissera toucher par les prières et ébranler par les remontrances de tant d'hommes honorables, bannis de leur patrie sans l'avoir mérité, et au mépris de la foi jurée; puisque le mariage de Marguerite n'est pas encore conclu, on trouvera quelque moyen de rompre le traité.

» Ce traître de Maramuldo était ici, mais depuis la mort du pape on ne l'a aperçu nulle part, et l'on croit qu'il est parti sans bruit.

» Césano est déjà revenu d'Espagne, on ignore ce qu'il en a rapporté, mais ce qui est certain c'est l'espoir d'un changement; il est écrit en caractères très-lisibles sur le visage de tous nos concitoyens.

Vous pensez bien qu'ils remplissent notre maison à chaque heure du jour, surtout depuis l'arrivée de mon père qui loge avec nous.

» Je voulais hier commencer mon tour de Rome, visiter au moins Saint-Pierre, le Vatican, voir la demeure de Raphaël et les fameuses loges; croiriez-vous que je n'ai trouvé personne pour m'accompagner? Ce bon Donato Giannotti, dont nous connaissons tous la prudence et la modération, m'a lui-même répondu que le temps lui semblait trop précieux pour le passer à admirer des choses, très-belles sans doute, qui embellissent la vie lorsqu'elle est assurée, mais qui ne la conservent pas quand elle est incertaine et précaire; que leur rappel dans la patrie devait être leur unique pensée, et que, pour en chasser le tyran qui l'opprime, il fallait d'abord gagner les bonnes graces du cardinal Farnèze; c'est à quoi il travaille plus que tout autre, d'accord avec le cardinal Ridolfi, son ami intime.

» Il a dit aussi à mon père qu'il avait la certitude que le cardinal de Médicis serait le premier à se déclarer pour lui. Avant de me quitter, il m'a demandé, si je vous écrivais jamais d'une manière sûre, de vous prier d'offrir ses complimens à Francesco Nasi; de lui dire qu'il lui conserve tous

les sentimens qu'il mérite si bien; il a su par vos frères que vous le voyiez quelquefois.

» Adieu, chère amie, aimez-moi comme je vous aime, et en nous confiant à la providence, espérons des temps meilleurs.

» Rome, 4 octobre 1534.

» *P. S.* On attend à tous momens votre père, qui vient par Civita-Vecchia. Je l'ai su de Pierre, qu'on voit à peine, étant sans cesse en conférence avec Césano et le cardinal Hyppolite de Médicis. »

Croirait-on que le contenu de cette lettre fut porté à Maurizio et par lui au duc? tant les secrets domestiques étaient dès-lors peu respectés; depuis ils devaient l'être bien moins encore!

Cette lecture porta au plus haut point l'irritation d'Alexandre, furieux contre les Strozzi: poussé par la violence de la funeste passion qui fut plus tard la cause de sa mort, il pensa d'abord à charger Luigi d'une mission qui le retint quelques jours hors de Florence, mais il réfléchit ensuite que tout ce qui viendrait de lui éveillerait les soupçons de Luisa et pourrait lui faire prendre des précautions qui contrarieraient ses projets.

Il tint alors conseil avec Giomo, qui lui fit observer que Luigi, économe et rangé comme il l'était, ne manquerait pas d'aller vers les premiers

jours d'octobre à la campagne pour surveiller les travaux, et qu'il était peu probable qu'il emmenât sa femme. La prévision ne tarda pas à se réaliser; on sut que le 10 au matin, Capponi était sorti par la porte Romano, à cheval, suivi d'un seul domestique, se rendant à sa campagne.

Le soir même fut choisi pour l'odieux attentat; il n'était besoin d'aucun préparatif : les échelles qui servaient à escalader les murs élevés des couvens, suffisaient de reste pour atteindre un premier étage.

Depuis plusieurs jours on avait obtenu, avec de belles paroles et à prix d'or, d'une personne dont il est bon de taire le nom et l'état, la description exacte et minutieuse des pièces qui entouraient la chambre à coucher de Luisa. Elle était précédée d'un petit salon qu'on ne fermait pas la nuit, puis d'un second par lequel, en traversant une antichambre, on entrait dans la salle à manger, dont une des fenêtres donnait sur l'impasse du côté du couchant. Il y avait de plus dans la chambre une porte dérobée, conduisant dans un petit cabinet, inconnu à celui qui s'était chargé de l'infame emploi de lever le plan.

Le lit de Luisa était à gauche en entrant, avec le chevet parallèle à la porte; à droite, et en face

du sien, elle en avait fait placer un petit pour Giulietta Ce jour-là elle se coucha plus tôt qu'à l'ordinaire, ignorant le terrible réveil dont la menaçait celui sans la permission duquel nul ne pouvait passer une nuit tranquille à Florence.

Chaque soir elle avait coutume, en rentrant dans sa chambre, d'embrasser sa fille adoptive; ses lèvres effleuraient à peine le front de l'enfant, pour ne pas troubler son sommeil : cette fois, soit le hasard, ou qu'elle dormît plus légèrement, elle passa la main sur la joue de Luisa, peut-être était-ce un signe que tandis qu'elle reposerait sans crainte, l'innocence veillerait pour elle; dans le fait Giulietta réveillée ne dit rien, mais ne se rendormit pas.

Vers une heure du matin, le duc, Giomo et l'Hongrois passèrent le pont Vecchio, traversèrent le bourg San-Jacopo et les fonds de Santo-Spirito, pour éviter de se faire voir sur les bords de l'Arno. Entrés dans l'impasse, l'échelle fut posée, un carreau de vitre enlevé, et un fer rouge fit promptement un trou qui permit de passer le bras au travers des volets, le verrou fut soulevé sans bruit, la fenêtre s'ouvrit, et tous trois pénétrèrent dans la salle, munis de deux lanternes sourdes.

Leur seule inquiétude était de trouver la porte

de la chambre fermée en dedans, mais lorsque la terreur des choses incroyables n'existe pas, les précautions trop minutieuses semblent inutiles, aussi rien ne gêna l'action du rossignol; dès qu'il fut dans la serrure, on sentit le pène lui obéir, et au second tour, la porte céda.

Mais au premier bruit Luisa s'était réveillée et mise sur son séant, au second elle s'élança vers le cabinet dont la porte était entr'ouverte. Alexandre se précipita dans la chambre, tira le rideau et pût apercevoir quelque chose de blanchâtre qui s'échappait en jetant un cri; le lit était élevé, le duc sauta au travers en étendant les bras, et crut avoir ressaisi sa proie, mais la fuite de Luisa fut si rapide, que laissant entre ses mains une coiffe déchirée, elle se sauva dans le cabinet et s'y enferma. Asile trop peu sûr, sans le secours que la providence lui réservait!

Giulietta, qui ne dormait pas, l'avait entendu crier; guidée par un secret instinct, ou par la réflexion qu'on pourrait lui faire mal si elle se montrait, elle se glissa doucement à terre, et sortit au moment même où le duc entrait; dans son empressement il avait jeté sa lanterne, si bien que favorisée par l'obscurité elle alla sans être aperçue réveiller les femmes de Luisa, qui cou-

chaient dans une pièce voisine. Au mot de voleurs toute la maison fut bientôt sur pied.

Luisa, craignant qu'on ne vînt à bout d'enfoncer la porte, s'efforçait de la rendre plus solide, à l'aide des meubles qu'elle trouvait sous sa main, non sans trembler de voir renverser la barrière qui la séparait d'Alexandre, dont elle entendait les efforts redoublés.

Giomo et l'Hongrois, restés dans la salle avec leur lanterne, et habitués à entendre toujours quelque rumeur s'élever à la suite de leurs invasions nocturnes, crurent d'abord qu'après une courte résistance tout irait au gré de leur maître, ne supposant pas qu'armés comme ils l'étaient, ils ne fussent pas les plus forts; cette fois ils se trompaient.

Tous les domestiques étaient accourus par un escalier dérobé, chacun avait saisi pour sa défense ce qui s'était offert à lui, et au milieu des ténèbres il s'efforçaient d'intimider par des cris et des menaces les assaillans qu'ils ne voyaient pas encore, lorsque le plus vieux d'entre eux vint avec une torche éclairer cette scène de désordre.

Giomo et l'Hongrois, l'épée à la main, se tenaient des deux côtés de l'escalier; leurs traits étaient si connus, qu'en les voyant les autres ne surent plus ce qu'ils devaient faire.

La plupart tenaient de grosses barres de bois, un seul avait un pieu en fer, et un villageois qui se trouvait là par hasard, s'était armé de sa bêche ; mais si la qualité des armes était inférieure, cette inégalité était plus que compensée par celle du nombre ; néanmoins la frayeur qu'ils inspiraient l'aurait peut-être emporté, si un camérion, homme de confiance, qui avait long-temps servi Pierre Strozzi, et que celui-ci n'avait pas cédé sans motif à son beau-frère, ne s'était pas avancé et n'avait pas dit d'un ton ferme à Giomo : que tout ceci ne pouvait être qu'une méprise, qu'ils avaient sans doute pris une maison pour une autre, qu'ainsi le mieux pour eux était de se retirer.

Giomo, transporté de colère, arrêta sur le camérion ses yeux enflammés, afin de lui donner en temps et lieu la récompense que méritait son zèle ; puis, se voyant deux contre douze, il siffla avec force, signal convenu, pour faire comprendre au duc qu'on ne pouvait résister au nombre.

Alexandre avait en vain cherché à briser la porte, elle avait résisté. Il lui fallut reprendre sa lanterne, tout en frémissant à la pensée que, si au lieu de tirer le rideau, il eût fait le tour du lit, Luisa n'aurait pu lui échapper. Quand il fut près de l'escalier, l'Hongrois renversa avec son épée

la torche que tenait le vieux domestique, et à la faible lueur des lanternes, ils sortirent par la grande porte.

La stupeur où tous restèrent plongés ne peut se décrire ; mais le camerion qui avait l'expérience des choses de ce monde, et qui avait lu dans le regard de Giomo le sort qui l'attendait, fit à la hâte une valise, sortit de la maison, passa le reste de la nuit chez un ami, et le lendemain de bonne heure, s'étant procuré un cheval, il partit pour Rome.

Si la fermeté et le courage avec lequel Luisa supporta ce nouveau malheur, sont dignes d'éloges, on ne peut s'empêcher d'observer qu'elle avait manqué de prudence pour sa sûreté personnelle. Mais il est un degré de perversité auquel de certaines ames ne croient jamais : pour elles, l'histoire en conserve en vain le souvenir.

Lorsque ses femmes vinrent avec Giuletta lui dire qu'elle pouvait ouvrir, que les voleurs étaient partis, soit qu'elles le crussent en effet ou que la frayeur les portât à mentir, Luisa se contraignit assez pour paraître calme ; elle embrassa tendrement Giuletta, qui lui racontait comme elle avait passé entre les jambes de ces méchans hommes, s'habilla sans parler, fit ensuite rassembler tous

ses gens, et leur ordonna, sous peine de perdre tout droit à sa faveur, le plus profond silence sur cet événement.

Chérie de tous ceux qui la connaissaient, elle était adorée de ses domestiques, tous promirent de lui obéir et tinrent parole. Elle apprit avec regret que le camerion était parti sur-le-champ; mais elle était loin de pressentir les suites de ce départ.

Pierre Strozzi conservait dans son cœur le souvenir du mot injurieux qui s'était échappé des lèvres du duc, dans leur entrevue à Pise. En quittant Florence, il avait placé cet homme qui lui était dévoué, au palais Capponi, en lui enjoignant de surveiller tout ce qui se passerait et de ne lui laisser ignorer aucune des trames d'Alexandre, dans quelque coin du monde qu'il se trouvât. Cependant, Strozzi lui-même ne prévoyait rien de semblable à ce qui venait d'arriver.

Lorsque Luisa se retrouva seule, que sa pensée se reporta vers cette affreuse nuit, tout en restant inébranlable dans la résolution de ne rien dire à son mari, elle ne put s'empêcher de payer un tribut à la nature, et pleura avec amertume. Ces larmes n'avaient rien de commun avec celles qui soulagent et consolent les ames faibles, elles

prenaient leur source dans la conviction intime qu'elle s'avançait vers une grande catastrophe qui frapperait, non pas elle seule peut-être, mais sa famille entière.

Sans doute ses craintes ne dataient pas d'aujourd'hui, mais elles s'augmentaient avec l'approche du moment qui devait les réaliser. Par un triste pressentiment, elle comptait peu sur les secours de la France, qui inspirait tant de confiance à ses frères; et elle croyait, tant il est vrai qu'un sens droit l'emporte sur les raisonnemens les plus subtils, que si Alexandre savait se maintenir dans les bonnes graces de l'empereur, la position de Florence ne changerait pas.

Et ces réflexions au fond desquelles semblait apparaître une redoutable nécessité, loin d'affaiblir son courage lui redonnaient une énergie nouvelle; elle sentit que quelque fût l'arrêt du sort, elle saurait l'attendre avec calme et s'y soumettre avec fermeté.

Caterina fut la seule personne à qui elle confia cette triste aventure, en l'engageant à venir demeurer avec elle jusqu'au retour de Luigi. Du reste soigneuse d'en repousser le souvenir, elle parvint au bout de peu de jours à considérer cette funeste apparition comme un songe cruel.

En revenant de la campagne, Capponi fut frappé du changement de Luisa; car plus les peines sont secrètes et concentrées, plus l'altération qu'elles produisent en nous est visible. L'éclat de ses yeux était affaibli, ses joues pâlies, ses lèvres décolorées, tout en elle exprimait une tristesse qui avait quelque chose de communicatif. Luigi habitué à tout voir sous le point de vue le plus favorable, pensa que l'absence de ses frères était la seule cause de son chagrin, et il espéra que le temps guérirait aussi cette blessure.

Il devait la guérir en effet! mais avec un remède, qui trop commun dans ces horribles siècles, est devenu rare dans les nôtres, par compensation pour d'autres maux.

Le camerion s'était rendu à Rome sans perdre un instant; Pierre Strozzi avait écouté en silence et dans un sombre recueillement le récit détaillé de ce fait presqu'incroyable; deux jours après, un homme qui lui était aveuglément dévoué, partit pour Florence, chargé d'une mission pour Francesco Nasi.

Le messager déguisé arriva heureusement, et par bonheur rencontra dans la rue celui qu'il cherchait; il prononça le mot convenu, lui remit

un papier qu'il tenait caché dans la couture de son berret, et s'éloigna. Il ne coucha pas à Florence et personne n'eut le moindre soupçon de ce voyage.

Francesco après avoir lu le billet se prépara à partir pour Sienne.

CHAPITRE XIV.

L'Adieu.

« Il est un mot qui expire sur les lèvres, et tel qu'un vain son s'exhale en soupirs ; et si un cœur désolé tente de l'écrire, une larme vient aussitôt l'effacer. »

Traduit de l'anglais.

Il faudrait n'avoir jamais aimé pour croire que Francesco pût partir sans revoir Luisa et sans lui confier les motifs de son voyage. Il en connaissait le danger, en prévoyait les difficultés, et en re-

doutait les suites; cependant, sans hésiter et avec la même facilité que s'il eût été question d'une bagatelle, il fit sans délai les apprêts nécessaires, et envoya un domestique sûr en avant avec un cheval qui, caparaçonné et sans valise, devait donner à cette course l'apparence d'une simple promenade. Vers les derniers jours d'octobre de cette mémorable année 1534, il sortit par la porte San-Georgio, pour ne pas attirer les regards. Peu d'heures auparavant il avait été chez Luisa, et l'avait trouvée seule avec Giulietta à qui elle montrait à broder au métier.

— Non, non, lui disait-elle, chère petite, l'aiguille ne se met pas ainsi : on la pose avec adresse en dessous, on la retire, et elle se retrouve en dessus.

— Mais je ne puis, répondait Giulietta; quand je la passe dessous, j'embrouille tout.

— On la reçoit avec la main gauche, puis on la représente par la pointe; quand elle reparaît, on la tire aisément, et le point se serre.

— Est-ce ainsi?

— Oui, à merveille...

On annonça alors Francesco, et Giulietta laissant l'aiguille à moitié chemin, courut à sa rencontre; elle ne l'avait pas vu depuis long-temps,

et les enfans n'oublient jamais ceux dont ils ont reçu des caresses.

Il entrait avec cette timidité qu'inspire la présence de l'objet aimé lorsque le temps et le bonheur n'ont pas tempéré les transports de l'amour. Toujours incertain et troublé en s'approchant d'elle, il était de plus ému par la pensée du voyage qu'il allait entreprendre, et dont la cause était un mystère : aussi fut-il bien aise de s'arrêter un instant pour embrasser Giulietta ; mais son regard se tournait vers Luisa qui, surprise de le voir et à une telle heure, sentait son cœur palpiter avec force.

— Quel nouveau malheur est-il arrivé ? demanda-elle d'une voix tremblante et avec une légère rougeur qui la rendait plus charmante encore.

— Suis-je donc condamné, répliqua-t-il en soupirant, à ne jamais paraître devant vous sans vous faire craindre un chagrin de plus ?

— N'est-ce pas simple ? séparée de tous mes parens.... je serais seule dans le monde.... Elle n'acheva pas, essuya une larme, puis continua : — N'est-ce pas à vous, que je regarde comme un ami sincère, à m'annoncer ce que nul autre n'oserait me dire ?

— Je ne sais rien de fâcheux, répondit-il, et quoique le secret me soit recommandé, je n'en ai pas pour vous ; lisez. — Il lui remit le billet de Pierre.

— Qui donc a écrit ceci ? demanda-elle, surprise et effrayée.

— Votre frère.

— Ce n'est pas son écriture.

— Non ; mais ce papier m'a été remis par une personne sûre, et qui m'a répété le mot qui doit me servir à reconnaître ceux qui viennent de sa part.

— Que veut-il dire ?

— Je l'ignore, mais ce qui concerne votre famille est une chose sacrée pour moi.

— Vous êtes donc disposé partir ?

— A l'instant même.

—O mon dieu ! que va-t-il arriver ? S'appuyant alors sur un guéridon qui était près d'elle, la joue posée sur une de ses mains et les yeux levés vers le ciel, elle parut implorer de la divine bonté un rayon de lumière qui pût éclaircir ce terrible mystère. Elle resta plusieurs minutes dans cette attitude, immobile et muette, absorbée dans une extase douloureuse, vague comme l'incertitude qui la causait, et que rien ne dissipa.

— « Il s'agit de l'honneur de la famille, répé-
» tait-elle, venez promptement, parce que le
» temps presse : n'en parlez à personne, parce
» que tout transpire. Je vous attends à Sienne. »
Et elle se plongeait de nouveau dans une foule de conjectures ; enfin, se tournant vers lui : — Mais vous, Francesco, qu'en pensez-vous ? dit-elle.

— Je pense, reprit-il, que nous vivons dans un temps où l'on peut tout craindre ; mais il ne faut pas chercher à pénétrer l'avenir, de peur de se créer des frayeurs exagérées.

Giulietta, appuyée sur les genoux de Francesco, tournait tantôt vers lui, tantôt vers elle, son angélique visage, sans comprendre le sens de leurs paroles, elle s'attristait de les voir affligés. Son maître de musique survint alors, et les deux amans restèrent seuls, pour la première fois, depuis le mariage de Luisa.

Par un mouvement involontaire, le regard de Francesco suivit l'enfant qui s'éloignait ; son cœur ne battait pas seul : à peine la porte fut-elle fermée, qu'il se leva, et sans violence, mais avec une expression dont Luisa fut à-la-fois émue et effrayée, il se jeta à ses pieds, et lui embrassa avec force les genoux.

— Luisa, je pars, dit-il.... Et sa voix s'éteignit....

— Levez-vous! levez-vous!... répondit-elle en tremblant... Et dégageant sa main, qu'il couvrait de baisers et inondait de larmes : — Levez-vous, au nom du ciel, répéta-t-elle avec l'accent de la plus profonde émotion; n'ajoutez pas à mes chagrins : leur nombre est suffisant...

— Que Dieu m'en préserve, répondit-il sans changer d'attitude; mais je vais partir...

— Levez-vous, dit-elle alors avec plus de force; si quelqu'un nous surprenait, que penserait-on de moi?... Et se levant elle-même, elle passa sa main sous son bras et le força à s'asseoir dans un trouble extrême.

S'appuyant sur le dos du fauteuil et cachant son visage entre ses mains : — Ah! Luisa, dit-il en sanglotant, Luisa.... que je suis malheureux !

— Non pas certainement plus que moi, répondit avec un calme apparent cette femme vraiment admirable; puisque vous voulez partager le sort de ma famille, ce que je ne vous demande pas, ni ne vous aurais demandé jamais, montrez-vous fort contre l'adversité; j'ose dire que j'en ai donné l'exemple.

— Ce n'est pas le destin auquel je m'expose qui m'effraye ; mais je laisse ici plus que la vie...

— Francesco, n'oubliez pas que vous parlez à....

— A celle qu'autrefois j'appelais ma Luisa.... Et il reprit sa main.

— Oui, aussi long-temps que vos sentimens seront dignes de moi ; mais à la femme de Luigi Capponi, s'ils cessaient de l'être. Je vous connais, Francesco, et je suis sans crainte : rien de bas ne peut approcher de votre cœur ; et puisque le ciel n'a pas permis que nous fussions unis, que du moins il nous reste la consolation, et permettez que je dise l'orgueil de voir l'objet de votre choix toujours irréprochable.

— Ah !

— Francesco, apprenez de moi comment se dominent les affections, les événemens et les caprices du sort... En vous associant au destin des miens, vous avez augmenté au-delà de toute expression ma tendresse pour vous ; j'en fais l'aveu, parce que je suis résolu, autant que mes forces me le permettront, à ne jamais m'écarter de la ligne du devoir... obéissons à sa voix, séparons-nous avec courage, et soyez sûr qu'il ne se passera pas un seul instant sans que ma pensée ne se tourne vers vous.

— Est-il possible ? puis-je espérer ?

— Oui ; mais il faut nous quitter... Se levant, et prenant sa main qu'elle serra entre les siennes, partez, répéta-t-elle, et dès ce moment, comme vous me le dites vous-même dans cette fatale soirée, regardez-moi comme une sœur ; je serai telle jusqu'à la mort.

— C'est donc jusqu'à la mort !

— Moins éloignée peut-être que vous ne le pensez.

Ici, presque vaincue par l'excès de l'émotion, ses yeux se baignèrent de larmes, qu'elle se hâta d'essuyer en retenant celles qui étaient sur le point de s'échapper. Tenant toujours une de ses mains, elle le conduisait vers la porte dans un état difficile à comprendre, impossible à décrire.

— Dois-je donc vous quitter ainsi ? Est-ce un dernier adieu ? s'écria Francesco.

— Oui... Adieu sera la promesse de n'être jamais oublié par moi.

— Jamais ! jamais !

— Avez-vous pu en douter un instant ?... Je vous parle ainsi parce que je suis certaine que désormais je ne serai qu'une sœur pour vous ; et moi c'est à un frère,... et se baissant, elle lui

présenta une de ses joues qu'il baisa... Recevez tous mes vœux, ajouta-t-elle. Puis, sans lui laisser le temps de répondre, elle ouvrit la porte, et avec cet empire sur elle-même que les femmes possèdent à un plus haut degré peut-être que les hommes, lorsqu'elles veulent fortement, elle appela Giulietta qui était dans la pièce voisine : — Venez embrasser Francesco, lui dit-elle, il veut vous dire adieu.

Peu de paroles furent ajoutées à cette scène de douleur, et Francesco, soutenu par la force qu'on retrouve plus facilement après une violente commotion, mais n'apercevant les objets qu'à travers un voile, descendit l'escalier d'un pas chancelant et sortit enfin du palais le cœur agité de mille sentimens divers.

Tous cédèrent bientôt à la pensée qu'en unissant sa destinée à celle des frères de Luisa, il avait resserré le lien qui l'attachait à elle; et se répétant que ce lien si pur venait de recevoir une sanction nouvelle, il s'entoura de ces heureuses chimères, qui forment la seconde vie des ames aimantes, la véritable peut-être! et il se sentit plus tranquille qu'il ne l'était auparavant. Dans son isolement, il ne tenait à sa patrie que par le lien qui formait le nœud de son

existence; et quoiqu'il ne prévît pas sans douleur les maux que pouvait réserver l'avenir, qu'étaient-ils en comparaison du regret d'avoir perdu l'ange dont les douces paroles retentissaient encore dans son cœur?

La confiscation de ses biens ne frapperait que lui, puis le simple nécessaire se borne à peu de choses. Près du pont Vecchio il aperçut plusieurs groupes, et il apprit qu'on venait de recevoir la nouvelle de la nomination du cardinal Farnèse, et que déjà les ennemis des Médicis se livraient à l'espoir.

Il pensa alors que le message de Pierre pouvait se rapporter à cet événement, et espéra que l'agitation qu'il causait lui donneraient plus de facilité pour sortir de la ville sans être aperçu; on ne fit en effet nulle attention à lui, il monta à cheval à peu de distance des portes, et arriva sans aucune difficulté à Monte-Reggioni.

Il y circulait les bruits les plus étranges; et quoiqu'il fût trop prudent pour ne pas apprécier à leur juste valeur les discours et les espérances des exilés, tout ce qu'on disait s'appuyait tellement sur l'autorité des faits et les paroles de personnes dignes de foi, que Francesco fut surpris et ébranlé.

On assurait que les bannis allaient être rappelés dans les états de Ferrare, d'où Alphonse les avait repoussés malgré lui; que les principaux d'entre eux se rendraient à Rome pour s'entendre avec Filippo Strozzi, et décider le cardinal de Médicis à représenter à l'empereur l'extrême injustice d'avoir livré la noble et antique Florence aux mains d'un homme tel qu'Alexandre; favorisés par trois cardinaux très-influens, Salviati, Gaddi et Ridolfi, appuyés par la faction puissante des Farnèse, on ne doutait pas que les mêmes raisons qui avaient porté Charles-Quint à laisser espérer la main de Marguerite à un Médicis, ne l'engageassent aujourd'hui à la lui refuser et à la donner à un Farnèse.

Francesco fut alors confirmé dans l'idée que son voyage, tout en se rattachant par une cause secrète à la famille de Luisa, n'était pas étranger aux intérêts politiques; déterminé à écouter ce que Pierre avait à lui dire, et à faire ensuite ce que l'honneur lui ordonnerait, il partit pour Sienne.

Cette république était devenue l'asile non-seulement des exilés en révolte ouverte contre Alexandre, mais de tous ceux qui ayant rompu leur ban et craignant la confiscation, se tenaient

le plus près possible de Florence, pour saisir la première occasion favorable; et ils n'auraient pas laissé échapper celle-ci, s'ils n'avaient su que les précautions prises à l'instant même où l'on avait appris l'élection, rendaient toute tentative superflue.

Plusieurs des conseillers du duc persistaient, il est vrai, à soutenir que son autorité était respectée et que tout surcroît de dépense était inutile, mais Ottaviano de Médicis, Guicciardini, et senor Maurizio surtout lui démontrèrent avec évidence qu'un gouvernement créé par la force ne peut se maintenir que par elle. Aussi le chancelier, qui s'était tenu caché le jour où l'on sut qu'un ennemi déclaré des Médicis occupait le trône pontifical, ayant vu que nul n'avait osé se prononcer, et qu'on s'était borné à de vains conciliabules, publia un édit qui défendait de se réunir plus de trois dans les rues, sous peine d'une amende de cinquante ducats et de quatre coups de corde. Les misérables Florentins lurent ce décret, baissèrent la tête et courbèrent les épaules sous ce joug qu'ils maudissaient, mais tout bas.

La surveillance exercée sur les correspondances était si active, que c'est à peine si quelques-unes des particularités qui nourrissaient les espérances

des bannis étaient connues à Florence. On savait cependant que le pape avait blâmé hautement la conduite de son prédécesseur, qu'accompagné de dix cardinaux il s'était rendu chez Michel-Ange et l'avait comblé de tant de marques d'estime et d'affection, qu'on pensait qu'il ne serait pas sans influence sur l'esprit du pontife.

Pendant que les uns se berçaient de l'espoir d'un changement, Campana et Guicciardini encourageaient le duc à ne rien craindre, tant qu'il conserverait la bienveillance de Charles; il venait d'en recevoir une nouvelle preuve par une lettre de Corvos, écrite de la part de l'empereur, et qui renfermait ses complimens de condoléance sur la mort de Clément. Ainsi, tandis que les opprimés se flattaient de voir leurs maux s'alléger, on fournissait au tyran de nouveaux moyens d'établir son despotisme.

Les êtres qui, pour leur malheur, se sont trouvés dans une position analogue à celle de Luisa, peuvent seuls comprendre ce qu'elle ressentit après le départ de Francesco. Peu de femmes sans doute eurent jamais plus besoin de calme et de repos, et sa triste destinée lui préparait une autre épreuve qu'elle était loin de prévoir.

Dans ce moment même le duc traversait la

Carraja du pas rapide qui lui était ordinaire, il joignit Capponi, qui rentrait, et lui frappa familièrement sur l'épaule. A son air calme et respectueux, il vit bien que Luisa avait gardé le silence; sur-le-champ, il résolut d'en profiter; il donna le bras à Luigi, descendit le pont avec lui, et lorsqu'ils furent à quelques pas de son palais, ils en virent sortir Francesco Nasi, qui ne les aperçut pas; mais le duc le remarqua, quoiqu'il ne se doutât pas alors de ce qu'il sut dans la suite.

Par une coïncidence singulière, Caterina passait aussi le pont Santa-Trinita pour venir apprendre à Luisa la nouvelle de l'élection, et s'en réjouir avec elle; en voyant le duc et Luigi ensemble, elle fut surprise et peinée, mais elle se hâta d'entrer pour prévenir son amie de la visite qu'elle allait recevoir, sans qu'il fût possible de l'éviter.

Quand le dépit d'Alexandre avait été un peu calmé, il avait commencé, presque malgré lui, à considérer, sous un jour tout différent, la vertu et les perfections de Luisa; et cependant, aveuglé par la présomption, il se persuada que sa résistance n'avait été si vive que parce qu'il n'avait pas montré une affection assez exclusive ni assez tendre. Il résolut donc d'adopter un nouveau plan. La difficulté était de parvenir jusqu'à elle,

d'exprimer son repentir, de paraître affectueux et dévoué, de lui faire comprendre qu'il saurait attendre, et qu'amant soumis, il recevrait d'elle, comme une récompense tardive, le prix que tant d'autres lui avaient accordé avec empressement.

Sans doute il était incapable d'apprécier le bien qu'il osait désirer, mais enfin tels étaient ses projets, et il regarda comme un bonheur la rencontre de Luigi. Arrivé à la porte du palais, il dit qu'il aurait le désir de présenter ses hommages à Luisa, puisqu'on ne pouvait la rencontrer nulle part.

Et l'autre répondit que sa femme avait un goût très-prononcé pour la retraite; mais qu'elle se trouverait honorée de recevoir Son Excellence.

Après ce qui s'était passé entre le duc et son beau-frère, Luigi ne sut d'abord que penser de cette manière d'agir franche et amicale, puis il commença à soupçonner que tout ce qu'on disait d'Alexandre pouvait bien être exagéré; qu'après tout les Strozzi s'étaient montrés ses ennemis, qu'il n'en était pas ainsi de lui, et que sans doute le duc voulait lui prouver sa reconnaissance en le traitant avec tant de bonté.

Telles étaient les pensées de Luigi en montant l'escalier du palais, et jamais, ni alors, ni depuis,

l'idée que le duc pouvait aimer Luisa ne s'offrit à son esprit.

Pour elle, lorsque son amie lui annonça qu'Alexandre était avec son mari, elle ne pouvait pas croire que ce traître, comme elle l'appelait, eût le courage de se présenter devant ses yeux ; mais Caterina, plus expérimentée, lui répondit qu'elle en était sûre, et qu'il fallait qu'elle se persuadât qu'il n'y a pas au monde de position plus déplorable que celle des femmes qui ont le malheur de plaire à des hommes qui ont le pouvoir en main, et qui ne sont pas retenus par certains principes que le duc ne connut jamais. Qu'ainsi elle se préparât à le recevoir avec la dignité convenable, tout en évitant de faire soupçonner à Luigi ce qu'il avait le bonheur d'ignorer.

Elle parlait encore, lorsqu'on entendit les pas de deux personnes ; il n'y avait plus de doute, et Luisa se retira dans sa chambre pour respirer quelques minutes en liberté. Caterina resta dans le salon avec sa fille qu'elle tenait sur ses genoux. Le duc savait que la signora Ginori était très-liée avec Luisa, il avait entendu vanter sa beauté, mais sachant qu'elle était la tante de Lorenzino, il ne supposait pas qu'elle pût être encore aussi

séduisante, Luigi la nomma sans la lui présenter, ignorant qu'il ne la connaissait pas.

En la voyant si fraîche et si belle, il désira l'ajouter à la liste de ses nombreuses conquêtes, et l pensa dès-lors que son neveu pourrait lui être utile; l'insensé ignorait quel voile épais dérobe aux hommes les impénétrables décrets de la providence[1]!

Cherchant déjà à plaire, il lui adressa mille choses flatteuses, vanta les graces de Giulietta, et voulut l'embrasser; l'enfant, peu prévenue en sa faveur, s'y refusait; obéissant à un regard de sa mère, elle présenta sa joue, mais en détournant la tête, si bien que le duc se contenta du bout de l'oreille.

Luigi, remarquant l'absence de sa femme, et connaissant ses sentimens pour le duc, crut devoir la prévenir et passa dans sa chambre, laissant avec Caterina l'artificieux personnage qu'il jugeait si mal; et Alexandre, s'exprimant d'abord avec une extrême réserve sur divers sujets, amena adroitement l'entretien sur lui-même, et finit par le faire tomber sur Giulia Mozzi.

(1) Ce fut le prétexte dont se servit Lorenzino pour l'attirer dans la maison où il fut assassiné.

Caterina resta stupéfaite, ne pouvant comprendre à quel propos il rappelait un acte de violence qui avait terrifié toute la ville et révolté contre lui toutes les femmes. Serrant plus étroitement sa fille entre ses bras, elle leva lentement les yeux, et se résigna à entendre ce que la malice humaine pourrait inventer pour justifier une pareille perfidie.

— Je commencerai par vous dire, charmante Caterina, — il voulut prendre sa main qu'elle retira, — je dirai, et j'espère que vous serez de mon avis, qu'une femme qui ne rougit pas de donner un fils pour rival à son père, est capable de tout. Vous en conviendrez, n'est-ce pas?

— Votre Excellence permettra que sur une chose qui regarde mon sexe, j'écoute sans répondre.

— Ceci revient au même. Vous avez trop de sens pour ne pas me comprendre.

Luisa entrait alors avec son mari : le duc se leva, s'inclina profondément d'un air presque humble; elle s'assit en face de lui, souffrant une des plus vives angoisses morales qu'on puisse ressentir, et Alexandre après avoir fait un signe de la main à Luigi continua :

— On pouvait donc tout attendre de la signora

Sacchetti. On vous aura dit aussi qu'elle a été aimée de moi, ce qui certes n'était pas peu d'honneur pour elle, après avoir reçu tant d'autres hommages. Mais quelques jours ont suffi pour me convaincre que je ne devais qu'à mon rang la préférence dont elle m'honorait, et qui, du reste, ne l'empêchait pas de poursuivre le cours de ses conquêtes. Je vous le demande à présent, n'avais-je pas des motifs de rompre ?

Vous savez de quelle manière elle voulut, peu de temps après, persuader à un homme attaché à mon service de me faire prendre un breuvage qu'elle dit être un philtre. Le croira qui voudra ; tout porte à supposer qu'elle voulait se venger d'un mépris trop bien justifié. Senor Maurizio me conseillait de la faire arrêter, j'ai voulu épargner ce déshonneur à sa famille, mais il fallait tâcher de découvrir la vérité. On a pris pour y parvenir un moyen rigoureux, sans doute, moins cependant que ne l'eût été la marche ordinaire de la justice, si je l'avais remise entre ses mains. Et il me semble aussi que messire Luigi, dont chacun connaît la bonté, ne se contenterait pas, si son cuisinier s'avisait de mêler à ses alimens une substance inconnue, de lui faire infliger le châtiment qui a été la seule punition de Giulia. — Qu'en

dites-vous, ajouta-t-il en lui prenant la main.

— Mais, en tout, il faut d'abord considérer les circonstances.

— Hé bien! toutes étaient contre elle. Très-liée avec vos frères, — s'adressant à Luisa, qui baissa les yeux en soupirant, — qui certainement ne m'aiment pas, quoique je n'éprouve nulle haine...

Tandis qu'il parlait, Luisa sentait redoubler la douleur de voir sa maison encore souillée par sa présence.

Après s'être étendu sur les soupçons qui sont inséparables d'un nouvel ordre de choses, Alexandre poursuivit:

— Croyez-moi, j'aurais tout supporté si j'avais pu croire que l'amour l'eut rendue coupable..... J'ai pour tout ce qui vient de lui une indulgence sans bornes..... Vous, messire Luigi, vous seriez peut-être plus sévère, parce que vous avez le meilleur des préservatifs contre de telles faiblesses..... Mais si vous étiez dans ma position, vous seriez forcé de convenir qu'il n'y a pas de fautes plus faciles à commettre.... Il est vrai que, si j'étais dans le cas, je réclamerais la même indulgence pour mon propre compte.....

Ici ses regards cherchèrent ceux de Luisa, qui

se détournèrent avec dédain vers Caterina. Il reprit :

— Le feu de la passion, le tourment de l'absence qui irrite les désirs qu'on ne peut satisfaire, enfin la difficulté de voir, ne fût-ce qu'une minute, celle qui est l'objet de toutes nos pensées, nous transporte hors de nous-mêmes, et nous entraîne à des actions qu'on regrette ensuite, croyez-le bien ; et il reprit la main de Luigi, qui répondait :

— J'en suis persuadé.

— Ainsi, si vous étiez une femme, vous seriez disposé à pardonner à celui qui, vous aimant éperduement, ayant en vain cherché tous les moyens de s'approcher de vous, vous aurait offensée par trop d'amour. Vous ne seriez pas sans indulgence, n'est-ce pas ?

— Sans indulgence ? Mais il faudrait savoir en quoi consiste l'offense.....

— Vous pouvez l'imaginer.....

— Le champ des conjectures est vaste.

— Eh bien ! tranchons la question ; vous ne seriez pas sans pitié.....

— Sur cela, Excellence, souffrez que nous nous en remettions au jugement de ces dames.

— A celui de la signora Giuori, volontiers,

mais non pas à celui de votre femme, parce qu'elle me croit plus mauvais que je ne le suis... Figurez-vous qu'elle n'a pas voulu danser avec moi au dernier carnaval, chez Marietta Nasi.

— Votre Excellence en sait le motif, répondit-elle d'un ton sévère.

— Je ne veux rien dire sur le passé, reprit Luigi, mais une autre fois elle se fera un plaisir et un honneur d'accepter l'invitation de Votre Excellence.

Un regard de Luisa exprima à l'instant le mécontentement que cette réponse lui causait.

— Je l'espère, dit Alexandre, car elle est trop bonne, ou ses traits seraient bien trompeurs, pour ne pas croire que, malgré tout ce que ses frères pensent de moi, j'ai pour elle une véritable affection, ainsi que pour son père... Je viens de lui en donner une preuve en le nommant ambassadeur près du nouveau pape. A cette annonce imprévue, tous trois firent un geste de surprise. Et quand vous le voudrez, messire Luigi, je vous adjoindrai à lui, afin que vous preniez l'habitude des affaires, pour occuper ensuite d'autres emplois... Je suis fatigué des ridicules prétentions de toutes ces vieilles barbes... On dirait à les entendre qu'avant eux la maison des Médicis n'était rien.

Luisa comprit le sens caché des mielleuses paroles d'Alexandre, rassemblant tout son courage, elle se tourna vers lui :

— J'espère, dit-elle, que Votre Excellence, après y avoir réfléchi, fera pour cette fonction un choix plus convenable que mon mari.

Cette réponse déplut d'abord à Luigi, car l'ambition tient plus ou moins de place dans le cœur de tous les hommes ; mais Caterina lui fit sentir la justesse de l'observation, en disant :

— Oserai-je demander à Votre Excellence si le nouveau pape n'est pas le cardinal Farnèse, comme l'annoncent toutes les lettres de Rome?

— C'est lui-même.

— Alors Votre Excellence doit comprendre combien il serait peu convenable d'envoyer Luigi à Rome; ne pouvant laisser sa femme ici, il serait obligé de la conduire avec lui, et...

— Pour moi, interrompit le duc, je ne vois pas la nécessité de l'emmener à Rome, et dans tous les cas, puisque messire Filippo est ambassadeur, je ne comprends pas ce qui empêcherait son gendre de faire partie de l'ambassade. Mais nous en reparlerons..... Et vous, signora, avez-vous vu votre neveu depuis peu?

— Il n'a pas coutume de venir chez moi, Excellence.

— C'est un jeune homme qui a beaucoup d'esprit.

— Vous savez si bien en tirer parti !

— On dirait que vous pensez le contraire?

— Votre Excellence peut en juger mieux que moi.

— Mais pourquoi ces réponses vagues? Vous n'êtes pas en présence d'un juge..... n'est-ce pas, Luigi ?

Et il frappait sur l'épaule de l'excellent homme, qui répondait, en souriant, qu'il était fort difficile de faire dire aux femmes, même aux meilleures, ce qu'elles voulaient taire.

— Ces deux signora sont très-bonnes, je les confonds puisqu'elles sont si unies;... mais, soyez en sûr, elles ne m'aiment pas comme je le voudrais, et j'implore votre protection près d'elles...

De semblables paroles, loin d'apaiser Luisa, ne faisaient qu'augmenter sa haine pour l'homme qui, joignant l'hypocrisie à la perfidie, se servait de son rang pour tromper un être confian tet bon.

Lorsqu'il fut parti et que Luigi, après l'avoir reconduit, revint tout joyeux, elle ne put se contenir, et sortant de son caractère rempli de tolérance et de bonté, elle lui dit brusquement qu'il

se gardât bien de lui amener désormais de telles visites ; qu'elle espérait être libre chez elle, que s'il en était autrement, elle se rappellerait le nom qu'elle portait, et ferait fermer sa porte au duc et à celui qui l'accompagnerait.

Elle sortit sans vouloir rien entendre; Caterina la suivit, et Luigi, étonné et chagrin, resta avec Giulietta.

Ne sachant trop ce qu'il avait à se reprocher, mais porté à croire que Luisa ne pouvait être fâchée sans motif, il espéra cependant que son amie se servirait de son ascendant sur elle pour la ramener à des sentimens plus modérés, et voulant se distraire d'une pensée qui lui était pénible, il prit Giulietta sur ses genoux et lui demanda ce qu'elle avait fait dans la matinée.

Elle rendit un compte exact de l'emploi de son temps, et n'oublia pas la visite de Francesco, qui lui avait dit adieu, parce qu'il s'en allait bien loin.

Dans le cours de la journée, Luigi en reparla à sa femme, et sut d'elle, sous le sceau du plus grand secret, que Francesco était parti le matin pour Sienne, à la prière de son frère, motivée sur une cause qu'elle ignorait.

CHAPITRE XV.

Sienne.

« De toutes les sources que renferment les cités latines, il me semble qu'aucune n'apaise ma soif, aussi bien que celle de *Fonte Branda.* »

ALFIERI.

CETTE ville, tout en conservant le nom de république, avait été gouvernée, vers la fin du dernier siècle, par un homme qui, sous un titre spécieux et de vaines apparences de modération,

ne lui fit pas moins sentir le poids de son despotisme. Pour donner une idée des principes qui dirigèrent sa conduite, il suffira de citer un mot d'Antonio de Venafro, l'ame de ses conseils, le constant régulateur de sa politique, qui répondit un jour à un citoyen qui se plaignait de je ne sais quelle injuste amende : « Qu'on devait abandonner gaîment une partie à celui qui était » maître de prendre le tout. » Ceux qui ont quelque connaissance dans l'histoire d'Italie ont déjà nommé Pandolfo Petrucci.

Doué d'une grande force d'ame et d'une pénétration qui eut peu d'égale, il partagea, en 1480, l'exil de son père, revint l'année suivante; et, en combattant avec le reste de sa famille, une faction populaire, il commença à apprendre dès les premiers pas de sa vie politique, qu'il est rare que l'unique appui du bon droit ne soit pas la force.

Banni de nouveau, il se mit à la tête des exilés, marcha contre sa patrie, escalada les murs, osa, lui quatrième, s'élancer dans la ville, et courut ouvrir une des portes à la troupe qui le suivait. Ce fut ainsi que l'audace et la valeur posèrent les premières bases de sa puissance : il avait alors trente-six ans. Exilé et rap-

pelé tour-à-tour, nous ne le suivrons pas dans les diverses vicissitudes de sa vie, où les faveurs de la fortune succédèrent souvent à ses revers les plus accablans.

Après sa mort, qui arriva en 1512, son fils, malgré l'appui des conseils de Venafro et celui de plusieurs familles puissantes, ne put soutenir un poids trop lourd pour sa faiblesse : de nouvelles dissensions déchirèrent la république. Le peuple l'emporta, en 1525 : un grand nombre des Ottimali abandonnèrent leur patrie, d'autres en furent chassés; Charles V chercha en vain à calmer l'irritation des partis, et Clément VII voulut essayer d'obtenir par la force ce que n'avaient pu faire ni les insinuations, ni les menaces.

Une armée considérable fut envoyée contre Sienne : la plupart des exilés s'y joignirent, brûlant du désir de reconquérir le pouvoir qui leur était échappé. La défense des habitans fut admirable et mériterait d'être racontée par un grand écrivain : peu de défaites furent aussi complètes, et peu de victoires remportées avec des forces aussi inférieures.

Les formes démocratives se soutinrent jusqu'en 1529, mais ici on doit remarquer combien les haines des villes entr'elles, l'emportent sur les

considérations les plus vulgaires du salut commun. Sienne se réjouit en voyant l'indépendance de Florence menacée ; elle fournit des armes et des munitions aux armées alliées, sans réfléchir qu'ils établissaient ainsi un fondement pour poser le levier d'Archimède ! Insensés, qui ne comprenaient pas que les funérailles de la liberté florentine étaient le précurseur de leur propre esclavage !

Alfonso de Roano, de la famille des Piccolomini, duc d'Amalfi, fut élu capitaine-général en 1529. Vaillant et généreux, réunissant tout ce qui peut plaire, ayant fait ses premières armes dans le royaume de Naples contre les Français, il fut reçu à Sienne plutôt en prince qu'en condottieri.

Après avoir pris possession de sa nouvelle dignité, il fut assister au couronnement de Charles V à Bologne, accompagné des jeunes gens les plus distingués par leur naissance ; ils furent bientôt rejoints par les ambassadeurs de la république, qui entendirent l'empereur s'engager par le serment le plus solennel à respecter et à protéger leur liberté.

A son retour à Sienne et lorsque les généraux de Charles s'efforçèrent de maintenir la concorde

après la rentrée des Ottimali, il fut contraint de se retirer dans ses terres du royaume de Naples. Son départ ne fit qu'irriter les parties, et l'année suivante on le rappela pour le remettre à la tête des troupes.

Depuis cette époque jusqu'à celle où nous sommes parvenus, le duc s'était toujours montré favorable au parti populaire, sans ambition personnelle, sans désir d'accroître sa puissance. Tous les historiens s'accordent à dire que lorsqu'il rentra pour la seconde fois en triomphe à Sienne, l'allégresse générale et les témoignages d'amour étaient si sincères, que jamais personne n'eut une occasion plus propice de se rendre maître du pouvoir. Mais il connaissait l'histoire des peuples d'Italie, celle de Sienne surtout : sa belle ame aurait eu horreur des moyens dont s'était servi Petrucci, et il ne voulut pas entrer dans la route ouverte devant lui.

Trois ans plus tard, elle sembla s'applanir encore; de violentes émeutes, causées par une disette, effrayèrent les nobles qui, menacés dans leurs biens et même dans leur existence, auraient consenti volontiers à immoler la liberté publique à leur sûreté particulière; tandis que le peuple qui

se voyait favorisé par le duc, s'attachait de plus en plus à lui.

Mais il suffisait à Alfonso d'être aimé et d'avoir la liberté de se livrer à ses plaisirs, qui l'entraînaient à de telles prodigalités que le revenu de sa charge ne lui suffisant pas, il en-engagea ses biens. Il se plaisait aussi à se familiariser avec la classe la plus obscure, se mêlait à leurs fêtes, prenait part à leurs bruyans plaisirs. Cette facilité de mœurs dans celui que l'éclat de sa naissance plaçait au premier rang, et qui, disposant des troupes, exerçait une puissance bien supérieure à celle des magistrats, enhardit les plus adroits meneurs du parti populaire à se mettre à la tête de la populace pour renverser l'ordre établi et devenir les maîtres de Sienne.

Ils formèrent une association sous le nom de Bindotti, s'exercèrent tantôt en secret, tantôt en public, au maniement des armes, et se vantaient de n'attendre qu'une occasion favorable pour s'emparer des rênes de l'état.

Les choses en étaient là quand Francesco se mit en route pour Sienne; il apprit en arrivant que quelques troubles avaient eu lieu dans la nuit, au sujet d'un boucher qu'on avait puni la

veille. Tout semblait appaisé, le duc s'était réuni aux magistrats, et, fatigué de l'insolence de la multitude, il s'était décidé à la comprimer en employant la force armée.

Francesco s'occupa sur-le-champ de chercher Pierre Strozzi, sans pouvoir le rencontrer, ni même savoir si un logement lui était préparé. Le billet qu'il avait reçu ne fixant pas l'endroit où ils devaient se rencontrer, il se trouva fort embarrassé. Pierre, de son côté, n'avait pas cru cette précaution nécessaire, comptant arriver le premier et mettre, en embuscade, à la porte de la ville, un homme qui aurait prié Francesco de ne pas entrer, afin que ce voyage courût moins de risque d'être connu, mais son départ avait été différé de huit jours par une cause imprévue.

Ayant eu fort peu de relations avec les exilés de la classe moyenne, Francesco ne rencontra personne de sa connaissance, excepté un ami de Dante de Castiglione, qu'il avait vu à Monte-Reggioni, et que Dante avait laissé à Sienne pour le tenir au courant de ce qui arrivait à Florence. Francesco lui demanda inutilement des nouvelles de Pierre. Inquiet de ne pas le trouver, mais résolu de ne pas partir sans avoir au moins un mot de lui, il chercha à se distraire de sa pénible in-

certitude, en allant visiter ces hommes chez qui l'on peut se présenter sans en être connu, parce que leur renommée les a fait connaître du monde entier.

Le premier fut Peruzzi, l'honneur de sa patrie, autant que celui des arts et de l'Italie; il peignait alors la fameuse Sybille sur les murs de Fonte-Giusta. Ce fut là où Francesco alla le trouver, et il put, sans cesser d'être sincère, lui dire qu'il venait lui rendre hommage sur le théâtre de sa gloire. Il est vrai que Baldassare n'a jamais rien fait, ni avant ni depuis, qui égale ce chef-d'œuvre; la vierge de Cumes n'était pas représentée comme Virgile nous la montre, prête à recevoir le Dieu, mais au moment où le possédant déjà, sa bouche va prononcer les oracles qu'il lui dicte.

Lorsque cette peinture était intacte, non-seulement elle offrait plus que toutes celles parvenues à notre connaissance, une idée des rapports entre les esprits célestes et les hommes, mais elle était un monument de ces inspirations transmises par Raphaël à ses disciples, et qui les faisaient, pour ainsi dire, s'identifier avec le sujet qu'ils représentaient. Nul ne posséda cette faculté à un plus haut degré en la joignant à la perfection de l'art. Plusieurs des peintres qui l'ont précédé, particu-

lièrement parmi les Toscans, mirent une grande vérité dans les poses et les traits du visage, mais l'exécution laissait trop à désirer; Raphaël excelle dans son art, anime la toile, on croit voir ses personnages agir, il semble qu'on entende leurs paroles, et l'on est presque tenté de leur répondre.

Quoique l'opinion qui porte à regarder Peruzzi comme meilleur architecte que peintre habile ait prévalu, cependant peu d'artistes peuvent lui être préférés pour le relief et la vérité. Après la mort de son maître bien aimé et la dispersion de la plus fameuse école qui ait jamais existé dans le monde, il en soutint la réputation à Rome, où il tenait le premier rang. Fait prisonnier par les Espagnols lorsqu'ils saccagèrent cette ville, son aspect grave et noble leur persuada qu'il était un prince de l'église, et ils l'accablèrent de mauvais traitemens, dans l'espoir d'en obtenir une forte rançon. Il fallut pour les détromper qu'il fît sur leurs seules indications le portrait du connétable de Bourbon; il y parvint, et on le laissa libre de retourner à Sienne; sur la route, il fut si complètement dévalisé, qu'en arrivant dans sa patrie il se vit contraint d'implorer la pitié de ses compatriotes.

Tant de malheurs l'avaient aigri, et depuis le

sac de Rome on ne pouvait plus admirer en lui que l'artiste; l'homme supérieur aux revers de la fortune avait disparu. Il ne pouvait parler de ses souffrances sans se livrer à un transport d'indignation, et c'était cependant le sujet favori de ses entretiens.

Francesco voulut aussi voir Beccafuni, mais il apprit qu'il avait été appelé à Gênes par le célèbre amiral André Doria.

Il s'informa alors de la demeure de Razzi... et il y eut un changement de scène que je ne sais trop si je dois appeler agréable ou bizarre. Ayant frappé à sa porte, il s'entendit répondre: Qui est là? par un corbeau dressé à ce manège. Assez surpris, il frappa plus fort, et l'oiseau répéta la question d'une voix plus aiguë.

Un passant, qui vit que Francesco n'était pas au fait, lui dit que le corbeau était le portier de Razzi, qu'il fallait répondre, qu'alors il donnerait un signal à son maître, qui ouvrirait sans se déranger de son travail. Francesco suivit le conseil en souriant.

Lorsqu'il entra, il se crut transporté dans une partie de l'arche de Noé, tant était grande la diversité d'animaux qui habitaient le vestibule. On y voyait en pleine liberté des singes, des perro-

quets, des pies, des écureuils, des chats, etc. Tous entourèrent le nouveau venu, qui, n'étant pas prévenu de l'étrange manie du peintre, hésitait s'il devait aller plus loin. On lui cria de l'étage supérieur de passer sans crainte, et il monta l'escalier, précédé d'une petite guenon, qui, après lui avoir sauté sur l'épaule, s'était coiffée de son béret.

Il aperçut, en montant une bannière, que Razzi venait de terminer pour la confrérie de la Mort, et il fut saisi d'admiration à la vue de l'expression douce et modeste que ce rare génie savait donner à ses vierges.

— N'avez-vous pas eu peur de toutes mes bêtes? lui demanda-t-il en riant, et ne pensez-vous pas que le calme et la concorde qui régnent entre ces êtres de races différentes, devraient apprendre aux hommes à vivre en paix, eux qui sont d'une même nature?

S'il est difficile de se former une juste idée des extravagances où se complaisait l'imagination de Razzi, il serait plus difficile encore d'apprécier son talent à sa juste valeur. L'extase de sainte Catherine suffirait seule, si les œuvres de Raphaël et du Corrège n'existaient plus, pour donner à la postérité une idée, au moins lointaine, des styles

si différens de ces deux hommes immortels.

Pendant les trois jours que Francesco attendit encore Pierre, il ne vit pas d'autre personne qu'un noble Siennois, nommé Fortini, qu'il avait rencontré chez Razzi et qui lui fit voir ce que Sienne renfermait de plus remarquable. Quelque soit la disposition de nos ames, les beaux-arts produisent toujours sur ceux qui les aiment et savent les sentir une douce impression, et l'homme affligé qui refuserait d'écouter une stance de l'Arioste ou du Tasse, contemplera avec quelque plaisir une tête de Raphaël ou un paysage du Poussin.

Lorsqu'il eut tout vu, il refusa l'offre que son Cicérone lui fit de l'introduire dans la société; il désirait que son séjour ne fût pas connu, et il se sentait de plus hors d'état de faire un échange de courtoisie dans cette ville citée pour l'urbanité de ses habitans, je ne dirai pas en Italie, mais en Europe.

Le mystère dont Francesco eût voulu s'entourer n'était pas chose possible; dans un temps de troubles, où les chefs des gouvernemens avaient besoin de savoir le nom, la profession de chaque voyageur, la présence de Nasi ne pouvait échapper à la surveillance de la police.

Et comme les espions florentins faisaient leur service avec ponctualité, senor Maurizio fut dès le second jour informé de son arrivée par un homme qui faisait, toutes les semaines, à pied, le trajet de Sienne à Florence.

CHAPITRE XVI.

Congrès.

> « La Campanie, comme si elle eût prévu les malheurs de Pompée, lui avait envoyé la fièvre qu'il aurait dû invoquer comme un bienfait. Les vœux d'une foule de villes, ceux même de la nation prévalurent. Son sort et celui de Rome, fut donc de n'avoir conservé la tête de ce grand homme que pour la faire tomber, après sa défaite, sous le fer des assassins. »
>
> JUVÉNAL.

Le poëte magnanime qui écrivait sous Domitien, nous a légué dans ses pages sublimes tant de nobles pensées, qu'on peut dire qu'à l'égal de sa salamandre qui vit au milieu des flammes, il

respira un air pur au milieu de la corruption qui l'entourait. Dans la satyre sur les vœux des hommes, il déplore la longue vie de Pompée, et s'indigne contre l'inutilité des fièvres de la Campanie, qui en causant sa mort, auraient épargné à l'histoire la triste narration de sa fin déplorable. La prolongation de l'existence fut donc un malheur pour le héros romain.

La vie de Filippo Strozzi serait au contraire resplendissante de gloire, si, oubliant sa jeunesse, on pouvait la commencer du jour où il renonça à sa patrie pour ne plus la revoir qu'après la défaite de Montemurlo, prisonnier chargé de chaînes, marchant vêtu d'un humble manteau, au milieu des soldats de Vitelli, et donnant au monde, suivant l'expression de Segui, un exemple cruel du courroux et des jeux de la fortune.

Dès qu'il fut entré dans cette route nouvelle, on peut dire que ne pensant plus à ses propres intérêts, il ne vécut et ne respira que pour les autres; abnégation à laquelle la postérité ne pourrait sans injustice refuser son estime. Et ceux dont ses bonnes qualités lui avaient acquis l'affection, disaient dès lors, avec raison, qu'à toutes les époques ils avaient reconnu dans le cœur de Filippo Strozzi une corde toujours prête

à vibrer pour tout ce qui était noble et généreux.

Tandis que toutes les heures de son séjour à la cour de France paraissaient consacrées au plaisir, il les passait en effet à étudier le caractère du roi, de ses conseillers les plus intimes, et surtout celui de la femme qui, maîtresse de son cœur, l'était souvent aussi de ses volontés. François I[er] n'avait oublié ni sa prison, ni le traité auquel on l'avait forcé de souscrire, il était entretenu dans ses projets de vengeance par ses ministres et plus encore par la duchesse d'Etampes, zélée comme le sont les Françaises de tous les temps, pour l'honneur et la gloire nationale.

Mais durant la vie de Clément, ces dispositions se tournaient naturellement vers le désir de s'unir à lui pour venger d'un commun accord de mutuelles injures, et Filippo comprit que tant qu'il existerait, il serait impossible de rien changer au système politique de la France ; aussi quand il apprit l'arrestation de Pierre et tout ce qui l'avait précédé, quoiqu'il ne se fît nulle illusion sur la cause, il se contint et écrivit à Alexandre en faveur de son fils, démarche qui aurait été sans résultat, s'il n'eût sollicité et obtenu l'intervention du pape.

Plus tard, sa tendresse filiale alarmée le décida

à ordonner à ses fils de quitter Florence, craignant qu'une démarche irréfléchie de leur part ne portât le duc aux derniers excès.

La nouvelle de la mort du pape et l'espérance presque certaine que son successeur serait Farnèze, l'ennemi déclaré et constant des Médicis, produisit en lui un changement total; il arrêta aussitôt ses plans pour l'avenir, et il paraît qu'il en fit part à sa nièce, qui détestait le duc plus encore qu'elle n'aimait les Strozzi. De ce moment, on ne retrouva plus dans sa conduite la moindre trace de faiblesse et d'indécision, et il parut un homme nouveau à ses amis et à ses ennemis. Nous lisons dans Segui, qu'il était regardé comme le premier citoyen de l'Italie; ainsi l'on peut concevoir la joie des Florentins, accourus à Rome de tous côtés lorsqu'ils surent qu'on l'attendait de jour en jour à Civita-Vecchia.

Cet événement inattendu retarda le départ de Pierre, qui sentit que les convenances, d'accord avec les plus hauts intérêts, lui ordonnaient de se trouver à l'arrivée de son père. Elle fut aussi prompte que le permirent les circonstances et les moyens de transport alors en usage. Lorsqu'il revit ses fils après tant de vicissitudes, il pensa avec délices qu'il embrassait pour la première fois,

non plus les esclaves d'Alexandre, mais bien les descendans de Lorenzo.

Il demanda en soupirant des nouvelles de Luisa, par bonheur ce ne fut pas à Pierre; quant à Maria, d'un caractère fort différent de celui de sa sœur, il sut qu'elle se pliait sans trop de répugnance à la manière de penser des Ridolfi.

Il avait reçu en route sa nomination d'ambassadeur près du pape; il accepta cette fonction, et l'annonça à Alexandre par une lettre si grave et si digne, que le duc ne put se dissimuler que les sentimens de soumission et de respect qu'elle contenait n'étaient qu'une pure dérision.

Sa maison devint le rendez-vous de tous les hommes distingués et des artistes les plus célèbres : il crut que le temps était venu d'entourer sa personne et sa famille de la considération que les Médicis avaient obtenue dans le siècle dernier, par leur généreuse protection pour les arts et les lettres; et dès les premiers jours de son arrivée à Rome il se montra leur digne émule.

Il savait bien qu'en agissant ainsi il blessait l'orgueil du cardinal Hyppolite, qui affectait d'être le Mécène de tous les poètes, et regardait ce titre comme un héritage paternel; et qui, ayant contribué à l'élection du pape, comptait en re-

tour sur son appui pour favoriser ses projets d'ambition.

Mais Filippo ne le méprisait pas moins que son cousin, et si, du vivant de Clément, il se fût contenté de changer l'un pour l'autre, il n'en était plus ainsi à présent qu'il voyait s'ouvrir devant lui une route que le vulgaire n'apercevait pas encore.

Mais, comme nous l'avons déjà dit, un destin fatal l'entraînait dans l'abîme d'illusion en illusion; il avait la certitude que le pape voulait la ruine d'Alexandre, et faisait entendre que les intérêts de l'Italie ne permettaient pas de le remplacer par son cousin; mais le pontife taisait le nom du successeur qu'il désirait lui donner, et Filippo ne s'apercevait pas que ce ne serait jamais un Strozzi. Peut-être même sa pensée n'allait-elle pas jusque-là ; il désirait un changement, et ce fut sous ces auspices qu'eut lieu une assemblée des principaux citoyens de Florence alors à Rome; les intrigues et les prières de Césano, depuis peu revenu d'Espagne, décidèrent les cardinaux florentins Salviati, Guddi et Ridolfi, opposés tous trois au gouvernement d'Alexandre, a se réunir dans le palais d'Hyppolite, et les Strozzi ne purent refuser de s'y rendre.

Quand les divers métaux qui doivent former le bronze sont dans la fournaise, la violence du feu en opère aisément le mélange; mais lorsque dans une réunion d'hommes dont les intérêts sont d'une nature si différente, on ne trouve pas le feu sacré qui, maîtrisant tous les cœurs, les dirige vers le bien général, c'est en vain qu'on se flatte de les voir marcher de concert au même but.

Tous, dans ce congrès semblaient en apparence dévoués au cardinal, fort peu l'étaient réellement, si on en excepte ceux gagnés par des présens ou séduits par des promesses; les autres voulaient se servir de lui pour abattre Alexandre, sauf à représenter ensuite à l'empereur que les articles de la capitulation de Florence étaient formels, et que les Médicis, même les légitimes, Hyppolite ne l'était pas, n'étaient que leurs égaux et non leurs supérieurs.

Le premier qui parla fut Anton Francesco des Albizzi; il semblait avoir été destiné à être toujours opposé à l'autorité, n'importe laquelle; après avoir conjuré contre Soderini en faveur des Médicis, il intrigua sous ceux-ci pour remettre le pouvoir entre les mains du peuple; créé commissaire de la république, il refusa d'obéir aux

Dix, courut risque de perdre la tête, fut dégradé par grace, finit par solliciter le pardon du pape sans pouvoir l'obtenir; les paroles d'un tel homme étaient sans importance, ce qu'il dit fut écouté, plutôt comme une amplification de collége, que comme un discours politique.

Lorsqu'il cessa de parler, personne n'aurait pu rendre compte de sa véritable pensée, mais chacun comprit qu'en émettant les opinions les plus divergentes entre elles, il avait voulu se concilier d'avance l'appui du parti vainqueur, quel qu'il fût.

Parmi ceux qui se montraient, en apparence, les plus chauds partisans d'Hyppolite, on distinguait Dante de Castiglione; trois années d'exil l'avaient rendu aussi habile conspirateur que la férocité de son naturel et une force physique extraordinaire le rendaient guerrier redoutable; il s'exprima d'abord avec une mâle éloquence, sans ornement et ses art; mais ses argumens devinrent obscurs et entortillés lorsqu'il approcha de la conclusion : il fit seulement entendre, parce qu'il savait que telle était l'intention du cardinal, que tous les efforts devaient être dirigés vers l'ame de l'empereur; que c'était là, pour ainsi

dire, le sanctuaire où il fallait attaquer Alexandre, afin de lui enlever la protection dont son infame conduite le rendait indigne.

A peine ces derniers mots furent-ils prononcés par celui à qui l'on pouvait appliquer l'expression de Milton : — ses yeux étaient l'éclair et sa parole la tempête, que frappant au cœur de Pierre Strozzi comme l'étincelle sur la poudre, ils firent éclater l'orage. Aiguillonné par le souvenir d'une nuit fatale, en proie à la fureur qui ne lui laissait de repos ni jour ni nuit, il déroula le tableau des excès d'Alexandre avec une énergie qui émut tout ceux qui l'écoutaient, et porta l'effroi dans l'ame d'Hyppolite lui-même, réfléchissant avec justesse qu'il ne pouvait répudier, ni l'origine commune, ni l'étroite parenté qui le liaient à lui.

La puissance de sa conviction profonde, fortifia l'opinion de ceux qui voulaient tout remettre entre les mains de l'empereur et attendre de lui seul le soulagement de leurs maux. Mais les cardinaux florentins qui savaient de quelle manière Rome avait été traitée par les troupes impériales, qui n'ignoraient pas que Charles avait joint à l'outrage la plus basse hypocrisie, n'hésitaient pas sur ce qu'ils devaient penser de lui,

et inclinaient ouvertement pour solliciter les secours de la France.

Les plus jeunes de l'assemblée, entraînés par la fougue de leur âge, et ne pénétrant pas la secrète intention du Dante, s'écriaient tous d'une voix qu'il fallait avoir recours aux armes; tandis que Donato Giannoti, avec la prudence, la modération et la loyauté qui respirent dans ses écrits, leur démontrait clairement qu'il n'est pas donné à l'homme de tenter l'impossible; que certains de la justice de leur cause, ils devaient en espérer le succès, et se garder de la compromettre par la violence; qu'il pensait que tout en s'adressant à l'empereur, entre les mains duquel la ville s'était rendue, on ne devait pas négliger l'appui de la France, l'ancienne protectrice de Florence; que sans doute leurs remontrances, soutenues par un aussi grand roi que François Ier, acquerraient plus d'importance aux yeux mêmes de Charles.

Les cardinaux et toute la faction des Strozzi se réunirent à cette opinion, et tandis qu'on choisissait la personne qu'on devait envoyer en France, Michel-Ange prononça ces paroles mémorables, qui depuis trois siècles étaient restées dans l'oubli. — « Vous direz au roi François que s'il fait » rendre à Florence ce qu'on lui a enlevé, je lui

» éleverai une statue équestre en bronze, sur » la place de la Signoria.[1] »

Un silence d'admiration, suivi d'un concert d'éloges, accueillirent ces mots, et chacun félicita l'homme immortel qui promettait à un roi une récompense que tous les trésors du monde ne pouvaient lui acquérir sans sa volonté. Césano plus pénétrant que les autres, et qui aimait son maître autant, qu'en qualité de Pisan, il détestait les Florentins, vit dès lors que sans l'immédiate protection de Charles V, le cardinal n'avait rien à espérer.

Tout étant ainsi réglé, pendant que Filippo tournait en ridicule avec ses amis son emploi d'ambassadeur, et disait hautement qu'il l'avait accepté comme un jouet, et que tous plus ou moins se livraient à l'espérance d'un heureux avenir, il ne pouvait, en reportant sa pensée sur sa fille chérie, se consoler de s'être abusé au point de lui faire épouser Capponi, entre les mains duquel elle était perdue pour lui, tant que

(1) On trouve cette anecdote dans la marge d'un exemplaire de la vie de Michel-Ange, par Condivi, et on y cite la lettre de Luigi del Riccio à Robert Strozzi, sous la date du 21 juillet 1544; elle est conservée dans les archives des Strozzi.

l'existence d'Alexandre ne lui permettrait pas de retourner dans sa patrie.

D'un autre côté, Pierre, depuis le jour où il avait appris la tentative nocturne, ne se dissimulait pas que, soit par la force, soit par la ruse, Alexandre se porterait tôt ou tard au dernier excès, et imprimerait par le déshonneur de sa sœur une tache ineffaçable à leur famille,

Il était plus que difficile d'éloigner Luisa de Florence avec son mari, sans lui, c'était impossible; laisser au duc le temps d'agir, ou se résigner au plus cruel affront, était une seule et même chose; Pierre ne se sentait pas la force de supporter la honte d'un tel outrage, la crainte d'un délai, la terreur de ce qu'il pouvait entraîner, la nécessité de prendre un parti, agitaient son esprit; de sinistres et étranges pensées se succédaient en lui comme les éclairs dans une nuit orageuse.

Et ces pensées étaient si vives, si fréquentes et d'une telle nature, que bien loin d'oser les confier à son père ni à ses frères, il aurait voulu se les cacher à lui-même. Elles s'étaient présentées à lui, écoutant le camerion, elles revinrent plus fortes et plus terribles, le jour suivant lorsqu'il écrivit quelques lignes à Francesco qu'il regar-

dait comme le seul homme capable d'entrer dans un projet vague encore, il est vrai, mais sur lequel il arrêtait déjà un cruel regard. L'arrivée de Filippo, les discussions politiques donnèrent un autre cours à ses idées, mais la trève fut courte, et le soir même du congrès, ayant pris congé de son père sous prétexte qu'une affaire particulière l'appelait à Sienne, ses sombres transports l'assaillirent avec une impétuosité nouvelle et une violence non encore éprouvée.

Les nuits qui précédèrent son arrivée se passèrent presque sans sommeil. On ne saurait dire ce qui l'agitait plus fortement ou de la fiévreuse impatience de commencer à réaliser l'affreux dessein qu'il roulait dans sa pensée, ou de la profonde terreur qu'il ressentait en s'imaginant qu'il était accompli. Il lui semblait qu'armée de cent bras, l'inévitable nécessité l'entraînait dans l'abîme, et qu'une puissance invisible, le saisissant par les cheveux, le retenait sur le bord du précipice.

Ces horribles combats, cette lutte, dont aucune expression ne saurait rendre l'angoisse, se prolongèrent jusqu'aux portes de Sienne; à peine en eut-il franchi le seuil, que, mettant un terme à toute hésitation, et fort de cette volonté inébran-

lable qui ne calcule nul obstacle, n'aperçoit nul péril et jette un voile sur toutes les conséquences, il s'établit dans le premier logement qu'il trouva et y passa, sinon avec tranquillité, du moins avec fermeté et courage, les heures d'une nuit qui lui parut longue.

Il n'avait amené avec lui que le camerion dont nous avons parlé et qui connaissant la ville, découvrit Francesco peu d'heures après leur arrivée, et le prévint que son maître l'attendait le lendemain matin vers neuf heures.

Francesco passa une nuit très-agitée, cherchant en vain à pressentir le mystère qui allait lui être dévoilé dans de semblables circonstances. Lorsque l'esprit de l'homme médite sur ce qu'il doit savoir dans peu et ignore encore, il est d'ordinaire porté à s'exagérer la vérité; mais ici, bien loin de la surpasser, aucune supposition ne pouvait l'atteindre.

A l'heure fixée, Francesco levé depuis longtemps, s'achemina vers le lieu indiqué avec un grand serrement de cœur. L'accueil de Pierre fut plus que fraternel, il l'embrassa à plusieurs reprises et le serra si fortement contre sa poitrine, que de tels élans d'affection dans un homme de son caractère et dont l'ame était si fière, auraient dû le

mettre en garde contre l'immensité du sacrifice auquel il allait être appelé.

Il est vrai que ses étreintes répétées avaient je ne sais quoi de sinistre, et qu'une teinte de cruauté sauvage perçait à travers les marques de sa tendresse; lorsque Francesco voulut parler et lui demander des nouvelles de son père.... Pierre l'interrompit et du ton qui subjugue l'attention et impose le silence :

—Ami, lui dit-il, et ses yeux étincelaient, le moment est venu de me prouver si votre zèle pour ma famille et pour son honneur..... Il s'arrêta un instant et reprit d'un ton plus élevé : — Pour son honneur.... ne se borne pas à de vaines paroles.

Francesco sentit alors, sans en comprendre la cause, une terreur soudaine, mais profonde s'emparer de tout son être.

— La nécessité est solennelle et terrible !

Francesco ému, restait les yeux fixés sur lui, ses joues devenaient blanches, ses lèvres se contractaient, et l'attention redoublait.

— Oui, terrible comme la destinée.

Tant d'idées se présentaient à la fois à l'esprit de Francesco, qu'il ne pouvait s'arrêter, même une seconde, sur aucune.

— Pour lui obéir.... l'ame la plus forte.... la main la plus assurée.... et la volonté la plus ferme suffisent à peine.

Le trouble, l'anxiété de Francesco centuplaient à chaque mot.

— Luisa....

A ce nom, une main de fer pressa son cœur et parut suspendre le mouvement du sang dans ses veines, un frisson mortel se répandit dans tous ses membres, ses pieds glacés restèrent attachés à la terre, c'est à peine s'il pût soulever sa paupière appesantie. Pierre, après avoir raconté brièvement, mais sous les plus noires couleurs, l'attentat nocturne, continua sans lui laisser le temps de répondre :

— Luisa est au moment d'être déshonorée par ce monstre. Il n'existe qu'un moyen de la sauver! son père, ses frères sont loin d'elle, la main de l'amitié peut seule....

La douleur, l'effroi, une sorte de stupéfaction empêchèrent d'abord Francesco de comprendre. Mais le doute cessa, lorsque Pierre lui présentant un Pétrarque ouvert au Tronfo della Castità, ses regards tombèrent sur ces vers fameux :

Virginia appresso al fero padre armato,
Di disdegno, di ferro, et di pietade....

Alors une horrible clarté vint dissiper les ténèbres qui l'environnaient, il comprit la signification de ce qu'il venait d'entendre, et semblable à une statue, il resta plusieurs minutes sans mouvement et sans parole.

Qui pourrait dire celles qui se seraient échappées de ses lèvres, si le duc d'Amalfi, qui entra sans se faire annoncer, ne fût pas venu causer un violent regret à Pierre, et soulager Francesco d'un immense fardeau.

CHAPITRE XVII.

Punition.

« Que ceci, ô mortels, vous enseigne la pitié. »

LE TASSE.

TANDIS que ces choses se passaient, la surveillance du chancelier milanais ne s'endormait pas : informé par le Bargello qu'on n'avait pas vu Francesco à Florence depuis plusieurs jours,

et instruit de son arrivée à Sienne, il jugea qu'on ne devait pas différer plus long-temps à prendre un parti, mais il hésitait sur le choix. Après de mûres réflexions, il se décida à faire en secret une visite domiciliaire, afin d'examiner tous ses papiers. Sa prudence était trop connue pour qu'on se flattât de rien découvrir qui pût baser une condamnation, mais Maurizio espérait saisir quelques indices et se chargeait du reste.

Son zèle pour la sûreté d'Alexandre, l'union de la faction populaire avec celle des Strozzi, qu'avait prévue l'archevêque de Capoue, et qui semblait menacer l'ordre de choses actuel, l'affection qu'inspirait Francesco, la modération et la sagesse de sa conduite, qui rendaient l'attaque plus difficile, furent autant de motifs qui déterminèrent le chef de la justice à présider lui-même aux recherches.

Un soir, trois heures après le coucher du soleil, il se transporta chez Nasi avec la force armée et un greffier. Les meubles dont les domestiques n'avaient pas les clefs furent enfoncés, tous visités avec soin, sans trouver d'autres papiers que des lettres d'affaires. Arrivé dans le cabinet où était le pupitre qui contenait les objets les plus

précieux, Maurizio ordonna avec impatience d'en briser la serrure ; mais une femme de la maison s'y opposant fortement, on envoya chercher un serrurier, qui l'ouvrit. Ses divers compartimens ne renfermaient rien de secret ; mais, dans un double fond, on trouva le portrait de Luisa, et au même endroit les vers qu'avait laissés Michel-Ange.

Maurizio les lut croyant qu'ils étaient de Francesco ; il n'y comprit pas grand'chose : ce qui fut un motif de plus pour lui de les considérer comme suspects ; et il jugea à-propos de les porter sans délai au duc avec le portrait.

Il était près de minuit, et Alexandre, selon sa coutume, était occupé à des passe-temps plus agréables que la recherche de trames secrètes, que non seulement sa confiance dans la protection de l'empereur l'empêchait de craindre, mais qu'il voyait avec plaisir lui offrir l'occasion de se débarrasser de ses ennemis. Giomo et l'Hongrois étant avec lui, Maurizio attendit, ne voulant confier à aucun autre ce qu'il apportait. Le duc arriva enfin ; la nuit était fort avancée : il était fatigué, à moitié endormi, écouta à peine ce que disait Maurizio, prit ce qu'il lui présentait entouré d'un mouchoir ; lui donna l'ordre

de revenir le lendemain, et se déshabillant à la hâte, il ne tarda pas à s'endormir tout-à-fait.

Quand il s'éveilla, Maurizio qui ne s'était pas couché, attendait déjà dans l'antichambre; avant de le faire entrer, le duc voulut examiner ce qu'il avait laissé la veille, et comme il y portait les mains, Ottaviano de Médicis fut annoncé, et introduit par le privilège de la parenté. Le cadre avait paru d'un travail si précieux qu'on l'avait enveloppé avec beaucoup de soin, et Alexandre ouvrit d'abord le papier qui contenait les vers de Michel-Ange.

Ni lui, ni Ottaviano n'étaient fort habiles sur la littérature, quoique ce dernier eût la prétention de protéger les lettres, suivant la coutume de sa famille; tous deux cependant s'aperçurent de l'esprit d'hostilité qui avait inspiré l'auteur; et le duc, qui se rappelait d'avoir causé avec Francesco, qui lui avait semblé si non dévoué, du moins très-éloigné de prendre parti contre lui, s'étonnait qu'il eût écrit ainsi, n'ayant jamais été offensé par son gouvernement. Ottaviano regarda alors avec plus d'attention, et reconnut l'écriture de Buonarroti.

— Que le diable l'emporte, s'écria le duc.

Après avoir écouté ce que l'autre avait à lui dire, il le congédia le plus promptement possible.

Resté seul, ses regards distraits tombèrent sur l'objet qui était encore couvert ; quelque chose de brillant qu'il aperçut à travers un pli, excita sa curiosité : il le prit, le développa, et crut rêver en voyant dans ce cadre si riche et si élégant le portrait en cire de Luisa.

Son premier mouvement fut de porter la main à ses yeux, comme pour s'assurer qu'ils ne le trompaient pas ; le second fut une exclamation digne du démon de Milton, puis, lançant le portrait à terre et rejetant la tête en arrière, il resta dans un sombre silence.

Maurizio le trouva dans cette attitude ; son visage avait l'expression de ceux que les anciens nous représentent agités par les furies ; une complète immobilité, et je ne sais quel féroce recueillement le rendaient plus effrayant encore. De tous les outrages dont la puissance ne peut garantir, aucun n'est plus sensible qu'une rivalité d'amour ; il s'y joignait le cruel dépit d'avoir échoué, et l'apparente certitude qu'un autre avait été plus heureux. Qu'on pense à présent ce que pouvait être la vengeance quand un Alexandre était l'offensé !

et qu'on se représente, s'il est possible, les traits de l'homme qui la méditait en frémissant. Le voyant ainsi, Maurizio n'osait lui adresser la parole; au bout de quelques instans, le duc lui fit signe de parler.

— Francesco Nasi.

— Qu'il soit sur-le-champ arrêté et mis à la question.

—On l'attend à tout moment, et les ordres sont donnés.

— Qu'on l'arrête, vous dis-je; et ayez soin de ne pas paraître ici demain sans m'en apporter la nouvelle.

— Dois-je l'interroger?

— Arrêtez-le!... on pensera au reste après. Et de la main il lui fit signe de sortir.

Il appela Giomo, lui dit quelques mots d'une voix agitée, mais ferme : le reste de la journée le duc ne parla plus.

Maurizio s'éloignait lentement du palais, tout en cherchant en lui-même ce que pouvait signifier tant de laconisme. Quoiqu'il sût bien que la passion du duc pour Luisa n'avait pas été satisfaite, il ne s'imaginait pas que son portrait trouvé entre les mains d'un autre pût produire d'aussi terribles effets et provoquer le cruel orage qui se

préparait. Pour lui, il s'occupa sans délai de l'arrestation de Francesco, et comme il était sûr du sommelier, il le fit prévenir, et le menaça de toute sa colère s'il mettait le moindre retard à avertir le Bargello du retour de son maître, soit qu'il arrivât la nuit ou le jour.

Ceci se passait le matin du 4 décembre 1534, et le soir, vers minuit, Bindocco fut réveillé par le sommelier, qui lui dit que Francesco venait d'arriver, et qu'il l'avait laissé se disposant à se coucher. Sans perdre une minute, deux compagnies reçurent l'ordre de se tenir prêtes, et on réveilla Maurizio, afin qu'il pût faire subir un premier interrogatoire au milieu du trouble et de l'incertitude que cause une arrestation imprévue.

Peu de nouvelles semblables avaient, durant le long cours de sa profession, résonné aussi agréablement aux oreilles de Maurizio : il s'agissait d'une affaire concernant l'état, dont il voulait se dire le sauveur; il voyait que le duc y attachait une grande importance; enfin les hommes tels que lui se délectent en trouvant coupable celui qui n'en a pas l'apparence. Il est vrai qu'il avait écrit plus d'une fois le nom de Francesco sur ses tablettes; mais le connaissant bien, il

n'avait jamais espéré que ses actions donnassent la moindre prise, et c'est avec une immense satisfaction qu'il le voyait à présent tomber en son pouvoir. Il ne s'en expliquait pas le motif, car il ne croyait pas qu'il eût conspiré contre l'ordre de choses établi; mais il se réjouissait en apercevant un vaste champ de conjectures et de soupçons ouvert devant lui.

En s'occupant de cette douce perspective, il lui sembla tout d'un coup que Bindocco était moins expéditif qu'à l'ordinaire ; il se mit à compter les pas qui se trouvent dans l'espace assez court qui sépare le palais du pont de Rubaconte, le temps nécessaire pour faire habiller le prisonnier, puis le retour, et quoique ses calculs fussent très-amples, il les voyait déjà dépassés de beaucoup. Tandis qu'il s'impatientait de ce retard, on frappa à sa porte, mais si doucement que ces coups, faibles et incertains, lui firent craindre quelque contre-temps. En effet, Bindocco venait lui annoncer qu'on avait cerné la maison, mais que Nasi n'y était plus.

— Est-ce possible ? s'écria Maurizio, désespéré.

— C'est ainsi, reprit Bindocco.

Et il raconta au chancelier consterné que le

sommelier, en revenant du Bargello, n'avait retrouvé ni son maître, ni le camerion; que certainement ils n'avaient pu sortir de la ville, puisque les portes étaient fermées; et que lui, se rappelant que Ruvidino était soupçonné d'avoir fait escalader les murs à plusieurs proscrits, avait envoyé trois de ses hommes le garder à vue; que six autres étaient restés sur la place des Mozzi; que si d'autres mesures étaient nécessaires, on n'avait qu'à les lui prescrire.

Mais quels ordres pouvait donner Maurizio? Francesco n'était pas homme à choisir une retraite facile à présumer; où donc le chercher avec quelque probabilité de le trouver? Ces réflexions s'offraient à son esprit, tandis que Bindocco lui parlait; mais ne voulant pas paraître en défaut, il le loua d'avoir fait surveiller Ruvidino, ordonna que les six soldats restassent auprès de la maison de Francesco, que six autres se rendissent chez la signora Ginori, et que lui-même allât avec douze hommes au couvent de Saint-Marc pour y faire les plus minutieuses recherches.

Le signalement de Francesco fut envoyé à toutes les portes, la garde doublée, et, sans demander l'autorisation du duc, Maurizio décréta que per-

sonne ne sortirait de Florence le jour suivant, ordonna sous les peines les plus sévères d'examiner tous les citoyens qui se présenteraient, d'arrêter ceux qui auraient la moindre ressemblance avec Nasi, et de faire rétrograder les autres.

Les visites domiciliaires n'eurent aucun résultat : la signora Ginori n'était pas chez elle ; mais tout s'y passa paisiblement, et les dépositions des domestiques avaient un tel air de vérité, que l'officier de police se retira convaincu que Francesco n'y était pas, et même n'y était pas venu depuis peu.

Au couvent, les religieux furent moins dociles, e prieur protesta contre la violence, le frère Célestino, plus hardi encore, lança des anathêmes contre ceux qui profanaient le lieu saint ; et lorsqu'ils se retirèrent sans avoir trouvé celui qu'ils cherchaient, il dit à Bindocco de faire souvenir à Maurizio que tôt ou tard on reçoit le châtiment de ses fautes.

Dans la crainte que Francesco ne fût parvenu d'une manière ou d'autre à sortir de la ville, on envoya, dès le point du jour, des émissaires sur toutes les routes, avec l'injonction d'employer les ruses, les menaces et les promesses pour découvrir le fugitif. Sbietta, le plus fin de tous, fut

dirigé, avec un de ses camarades, hors la porte San-Pietro Gattolini.

Neuf heures venaient de sonner, et Maurizio, en proie à l'anxiété la plus vive, ne recevait aucun avis, aucun indice qui pût faire soupçonner que Francesco se trouvât dans un lieu plutôt que dans un autre. Dans ce même moment, une triste nouvelle se répandait avec la rapidité de l'éclair : on disait que Luisa Capponi, après avoir soupé la veille chez sa sœur, Maria Ridolfi, avait été atteinte d'un mal si subit et si violent, que, dès les premiers momens, on avait désespéré de sa vie.

C'était l'heure aussi où Maurizio devait se rendre près du duc ; et comment paraître devant lui sans lui apporter au moins l'espérance de pouvoir découvrir la retraite de Nasi ? Pour la première fois peut-être, il ne put se défendre d'une secrète frayeur en montant les degrés du palais, et lorsqu'il fut dans l'antichambre, il n'éprouva pas, comme à l'ordinaire, le désir d'être introduit sur-le-champ; mais en l'absence de Giomo, l'Hongrois avait reçu l'ordre de le faire entrer aussitôt qu'il se présenterait.

Tandis qu'il s'avançait avec une lenteur qui ne lui était pas habituelle, Alexandre, assis près

d'une table, la tête appuyée sur sa main, semblait occupé d'une pensée sinistre. Ses traits contractés, son front plissé, ses lèvres tremblantes, n'exprimaient cependant que l'inquiétude mêlée à un violent dépit; mais en le considérant avec attention, il crut découvrir en lui quelque chose d'obscur, d'indéfinissable, dont il ne pouvait s'expliquer la cause.

Giomo était dans un coin de la chambre : ses souliers couverts de poussière, indiquaient qu'il venait de rentrer et d'apporter peut-être quelque nouvelle, circonstance qui redoubla dans cet habile scrutateur de la physionomie humaine le désir de pénétrer plus avant dans les replis du cœur d'Alexandre; il lui sembla que ses traits révélaient une lutte intérieure entre un crime commis et le regret de ne pouvoir plus en suspendre l'exécution. Et, dans le fait, ce n'était pas le remords qui agitait le duc, mais bien la rage de n'avoir pas obtenu ce qu'il désirait et l'angoisse de sentir que l'espérance de l'obtenir était anéantie pour jamais.

Le bruit des pas de Maurizio lui fit tourner les yeux vers lui... Bondissant aussitôt de son siége, et agitant un de ses pieds : — Il est donc pris? s'écria-t-il.

— Non..., Excellence, répondit l'autre en balbutiant.

— Il n'est donc pas encore revenu?.... Il prononça ces mots avec tant d'assurance, il y avait dans son accent une telle expression de cruauté, que Maurizio put pressentir la réponse qu'il recevrait lorsqu'il lui aurait dit, ce qu'il lui dit en effet, en hésitant plus que jamais :

— Il est revenu.... Mais il n'est pas arrêté.

Une tigresse qui rompt en frémissant de rage les liens qu'on lui a imposés, une lionne qui s'élance de son antre pour sauver un de ses lionceaux du fer d'un chasseur, seraient de faibles images de la fureur qui s'empara d'Alexandre. Sa violence fut telle que Giomo, qui se retirait doucement dans la crainte de ce qui allait arriver, pensa qu'il voulait étrangler Maurizio de ses propres mains, et accourut se mettre entre eux pour prévenir le scandale. Le duc se retourna alors vers lui, et.... s'arrêtant comme frappé d'une pensée nouvelle :

— Giomo, cria-t-il, va chercher Francesco Antonio; qu'on assemble les Huit, et qu'on fasse le procès de cet homme... Non, non, ce n'est pas possible... Ils sont tous des pervers... des lâches... tous traîtres et imbéciles. De toutes ces épithètes,

dictées par la colère, la première était la seule qui fut vraie et méritée.

Maurizio se taisait pour laisser passer ces élans d'une furie si démesurée et qu'il ne comprenait pas. Mais au lieu de se calmer, elle paraissait s'accroître, et le silence la rendait plus effroyable.

Giomo restait immobile, Alexandre poursuivit.

— A l'entendre, on a tout essayé!... et pourtant un seul être n'a pas encore été mis à la question!... et ces misérables se donnent des airs d'importance!... ils se vantent de tout savoir, de tout découvrir.

Ici la voix d'Alexandre parut moins élevée à Maurizio, qui osa répondre :

— Que cette fois il n'y avait réellement pas de motifs pour la corde.

— Mais c'est donc Satan lui-même, s'écria le duc, dans un redoublement de fureur, qui a créé de ses mains fourchues cet idiot pour me faire mourir d'impatience.... Comment — il n'y a pas de motif? Quand il s'agit de découvrir la retraite d'un homme qui est entré dans la ville?... il ne peut pas en être sorti, et pour savoir où il est, il y a-t-il autre chose à faire que de donner la

corde à ceux qui l'ont vu, qui peuvent savoir où il a été? Peu s'en faut que je ne la fasse donner à vous aussi!

— Après tant de services? je ne croyais pas...

— Quels services? maître fou, interrompit le duc en frappant du pied. Depuis quand les devoirs se nomment-ils des services?

Giomo s'approcha alors pour tâcher, sinon de calmer, au moins, de modérer ses transports; mais Alexandre, trépignant, écumant de fureur, n'était pas en état de l'entendre; et tremblant pour sa propre sûreté, il sentit pour la première fois battre dans sa poitrine ce cœur que la compassion pour les maux des autres n'avait jamais agité.

Enfin, le duc mit un terme à cette scène, en disant :

— Je vous donne jusqu'à demain à la même heure, et s'il n'est pas arrêté, souvenez-vous de Césana...

Maurizio ouvrait de grands yeux où l'effroi était peint.

— Et de même que le duc Valentino a fait rire les habitans de la Romagne, en leur faisant voir senor Ramiro écartelé; dites que je ne suis pas Alexandre, si je ne fais pas rire les Florentins en vous voyant accroché par les pieds aux grilles du palais.

Cela dit, il lui tourna le dos, en faisant signe à Giomo de le suivre.

On ne peut s'étonner si une semblable menace après un si grand nombre de services réels, parut à Maurizio si étrange et si cruelle, qu'il faillit en perdre la raison. Ses yeux se voilèrent, ses pensées se confondirent, et il lui sembla que tous les objets tournaient autour de lui.

Sentant toute l'étendue de l'insulte, mais encore incertain sur la résolution qu'il devait prendre, il marcha d'un pas précipité vers l'escalier. Il descendit les trois premières marches sans les voir ; à la quatrième, un de ses pieds s'embarrassa dans sa longue robe, l'autre trébucha, et ne pouvant se retenir avec les mains, il tomba avec tant de force, qu'après s'être fracassé une mâchoire et démis l'épaule droite, il alla se frapper la poitrine sur la pierre du palier.

La violence de la chûte ne lui avait pas permis de crier, mais lorsqu'un instant de repos eut rendu ses douleurs plus aiguës, il poussa des cris si affreux que les soldats de Vitelli qui montaient la garde dans la cour du palais, en furent effrayés.

Ses gémissemens, le sang qui ruisselait de sa bouche, les efforts désespérés qu'il faisait pour se

relever, présentèrent aux premiers qui accoururent près de lui, le plus épouvantable spectacle que la justice divine peut offrir pour mettre un frein aux cruelles passions des hommes.

Ces yeux qu'il n'avait jamais tournés sur ses semblables que pour les glacer d'effroi, étaient presque fermés; tout vestige humain avait disparu de ce visage où l'on ne vit jamais que le sourire de l'ironie et de la vengeance, et le bras qui avait souscrit tant d'injustes sentences était brisé.

Un jeune tambour, touché de compassion et cédant à la bonté qui semble l'apanage de la jeunesse, plutôt que celui de l'âge mûr, courut au couvent de San-Marco demander un prêtre. Le hasard voulut que les derniers secours de la religion lui fussent apportés par ce frère Célestino, dont le nom était depuis long-temps sur sa liste de proscription, et dont son cœur avait tant de fois rêvé et désiré le supplice. Mais tout sentiment d'animosité cesse dans les ames bien nées à la vue d'un ennemi malheureux, et c'est sans effort qu'elles s'ouvrent à la pitié.

Durant ce temps, la nouvelle se répandait dans le palais; ceux qui attendaient dans les antichambres du duc, et qui la veille se seraient empressés de remplir le moindre désir du chancelier,

l'ayant vu passer devant eux comme un homme hors de lui, crurent qu'il avait perdu les bonnes graces du maître : et sans elles qu'était-il? — Un manche de poignard sans lame.

Nul ne bougea, ni même ne montra beaucoup d'envie de savoir ce qui lui était arrivé; et, quand ils le surent, tous levèrent les épaules d'un air d'insouciance.

Giomo, informé du fait, descendit, et l'ayant vu, envoya chercher un chirurgien, ordonna qu'en attendant, les soldats le portassent au corps-de-garde et le missent sur les planches qui leur servaient de lit; il prescrivit de plus de le transporter chez lui aussitôt qu'il serait pansé, puis il remonta pour instruire Alexandre de cet événement.

L'arrivée de frère Célestino précéda celle du chirurgien; quoique les fonctions de son ministère l'eussent familiarisé avec tous les genres de souffrances, il fut saisi d'une inexprimable horreur à l'aspect de senor Maurizio, et sans pouvoir méconnaître la main qui l'avait frappé, il éloigna de lui tout souvenir du passé, et se dépouillant du vieil Adam, comme dit le poète, il se prépara à montrer au mourant quelle était la religion et la morale de ceux qu'il avait tant persécutés.

Posant la main sur son pouls, il sentit qu'il battait, mais le sang qu'il perdait en abondance le rendait de plus en plus faible. Se tournant vers les soldats qui l'entouraient et qui, par suite de l'espèce d'antipathie qui divise deux professions anssi différentes que la robe et l'épée, étaient plus disposés au sarcasme qu'à la pitié, il leur reprocha sévèremement leur peu d'humanité : — Comment n'avez-vous pas essayé, leur dit-il, d'arrêter le sang en bandant la blessure?

Ces hommes grossiers lui répondirent que leur métier était de faire des blessures et non de les soigner, et le bon vieillard soupirant en voyant tant de dureté, prit son mouchoir et celui du laïque qui l'accompagnait, les déchira et banda la plaie le mieux qu'il lui fut possible.

Mais comme le chirurgien n'arrivait, pas et que les soldats s'ennuyaient de l'entendre gémir, on fit un lit avec des piques, on l'y déposa plus mort que vif, et malgré les représentations de frère Célestino, qu'ils n'eurent pas honte d'injurier, ils se mirent en route par la rue des Pucci.

La colère du duc et l'accident de senor Maurizio étaient déjà connus dans toute la ville, et l'on accourait de toutes parts pour contempler ce que chacun nommait l'accomplissement de la

justice divine sur celui qui avait violé tant de fois celle de la terre. Ils bénissaient, dans le secret de leurs cœurs, la providence de les avoir délivrés de ce démon ; ils jetaient des regards d'épouvante sur ce visage qui n'avait plus rien d'humain, et si nul cri de joie ne se faisait entendre, c'était de crainte qu'il ne lui restât encore assez de force pour soulever sa tête. C'est ainsi qu'au milieu des malédictions d'une population entière, on le transporta au Bargello.

Là, une femme, des enfans, des parens ne l'attendaient pas ! Les hommes qui vivent en famille atteignent rarement un tel degré de perversité. Maurizio était seul ; un sbire lui rendait les services les plus indispensables, mais ne demeurait pas avec lui ; ainsi pas un seul être ne vint à sa rencontre avec affection ; pas un seul ne plaignit son sort.

Quant à Alexandre, sûr par les nouvelles de Flandres que l'empereur ne changerait rien à sa politique, plus sûr encore par celles de Rome que le pape ne se brouillerait pas avec Charles, comme les exilés florentins s'en flattaient, plein de confiance dans les soldats de Vitelli, délivré de presque tous ses ennemis, ayant contraint la famille si puissante des Strozzi à s'expatrier, il

se trouvait dans une position où le ministère de senor Maurizio devenait peu important et pouvait être rempli par le criminaliste le plus vulgaire. Dès lors, ce n'était plus qu'un créancier importun au lieu d'un instrument utile; Alexandre ne fut donc pas mécontent d'en être débarrassé, pourtant, il dit à Giomo d'aller dans la journée s'informer de son état.

Le chirurgien, après avoir examiné ses blessures et vu que le délire ne cessait pas, dit tout bas au frère Célestino de penser aux secours spirituels, et qu'on devait peu compter sur ceux de l'art; il fit néanmoins tout ce qu'on pouvait tenter dans ce cas presque désespéré.

Soit que le pansement eût réveillé la souffrance, ou que revenu à lui, il comprît que sa dernière heure approchait, il poussait sous ses ligatures des mugissemens sourds, qui rappelaient ceux de Pérille dans le taureau d'airain, mêlés à d'horribles imprécations contre le genre humain, et comme nul peut-être ne ressentit pour les hommes une haine égale à la sienne, la douleur de les quitter naissait du regret de ne pouvoir plus les tourmenter; le souvenir de tant d'infortunés condamnés à l'exil s'offrait à lui, non pour l'exciter au repentir, mais pour lui

faire regretter de n'avoir pas su les livrer au bourreau, et si, dans l'affreux égarement de son esprit, il croyait voir errer autour de son lit les ombres des victimes tombées sous sa hache, il regrettait que leur mort eût été trop douce.

En vain frère Célestino lui parlait de conversion et de clémence, la pensée de la vie éternelle se présentait à lui, comme un rayon de lumière qui, pénétrant par une fente dans un cachot, fait paraître d'autant plus obscures les ténèbres qui l'environnent. Cependant le pieux vieillard ne se décourageait pas, il espérait le gagner peu à peu; déjà il écoutait les exhortations en silence, il semblait disposé à remplir les devoirs religieux, lorsqu'on annonça Giomo.

A ce nom, le mourant fut saisi d'un transport de fureur; se rappelant la mort du malheureux Berni, il pensa que celui qui était devant ses yeux l'avait surpassé dans la carrière du crime, et tandis que d'un ton patelin il lui exprimait les regrets du duc, réunissant toutes ses forces et entrecoupant ses paroles de gémissemens que la douleur lui arrachait :

— Va, lui cria-t-il, retourne vers ton maître qui t'envoie peut-être pour savoir combien d'heures me restent à vivre, et dis lui que je vais en

enfer pour lui, mais que je l'y attends bientôt.

En rendant compte de sa mission, Giomo se garda bien de faire le message en entier, il en supprima la moitié.

— En enfer? répondit Alexandre, avec un sourire digne d'un démon, en enfer?... Retourne chez ce poltron, et dis-lui qu'il parte sans souci, je suis sa caution.

CHAPITRE XVIII.

Mort.

« Si sa belle ame dégagée de ses liens terrestres, n'est pas retournée dans le sein de Dieu, aux mortels pour toujours le ciel est fermé. »

Au moment même où cette scène d'horreur allait commencer à Florence, Francesco errait autour des murs, accablé par la souffrance et frémissant de douleur et d'effroi.

Nous l'avons laissé à Sienne, dans l'instant où l'arrivée du duc d'Amalfi le dispensait de s'expliquer sur la cruelle proposition de Pierre Strozzi; bouleversé, hors de lui, il s'échappa tandis que Pierre, troublé de sa propre audace, s'efforçait de se remettre pour répondre aux flatteuses paroles que Piccolomini lui adressait. Lorsqu'il s'aperçut de la fuite de Francesco, il était trop tard pour s'y opposer.

Rentré précipitamment chez lui, il donna ses ordres à son domestique et sortit sur-le-champ de la ville à pied. L'excès de l'inquiétude l'agitait à un tel point, qu'il avait déjà fait plusieurs milles lorsque les chevaux le rejoignirent.

Si l'on pouvait croire à la possibilité de la suspension de la pensée dans un homme éveillé, ce serait le cas de l'admettre : les paroles de Pierre l'avaient abasourdi et pendant long-temps il marcha par un mouvement machinal, sans réunir une seule idée, et il suivait la route, ne voyant que le poignard qui devait s'enfoncer dans le sein de Luisa et n'entendant que la voix intérieure qui lui répétait les vers de Pétrarque.

Il monta à cheval et parcourut rapidement, sans prononcer un seul mot, la distance qui le séparait de Stiggia; quittant la ligne directe, il

prit un chemin de traverse comme la prudence le lui ordonnait, car la première pensée lucide qui s'était présentée à lui, avait été d'aller à Florence et de prémunir Luisa contre le péril qui la menaçait, sans toutefois en révéler la source.

Quand les chevaux épuisés, refusèrent d'aller plus loin, et qu'il fut contraint de s'arrêter dans une maison de paysan, ce qui arriva vers le soir, il se jeta sur un misérable lit, et là, fatigué, souffrant et plus abattu d'esprit que de corps, il put enfin, après un long intervalle, réfléchir à l'acte barbare auquel s'était déterminé le premier né de cette orgueilleuse famille, et dont la responsabilité pesait sur lui seul, car on ne pouvait soupçonner que Filippo fut instruit. Francesco sentait redoubler la pointe de la douleur, en pensant que l'audacieux jeune homme, après avoir osé concevoir un tel projet, l'avait cru capable de l'exécuter.

Il est inutile de dire que la nuit fut pour lui sans sommeil, l'ame qu'agite une semblable, tourmente, ne permet pas aux sens l'apparence même du repos.

Le temps, était comme d'ordinaire au commencement de décembre, froid et pluvieux; mais Francesco, indifférent aux intempéries de la

saison, était à cheval dès que le premier rayon du jour parut sur la cime des collines. Le serviteur dévoué qui l'accompagnait le voyant dans un état vraiment étrange, n'osait l'interroger, et supportait avec patience cette course pénible dans l'espoir qu'arrivé à Florence, il se reposerait tout à son aise; il ne savait pas qu'une autre épreuve l'y attendait.

Quand ils arrivèrent le soir au Poggio Baronalli, aujourd'hui Impérial, la pluie avait cessé; là, ils se séparèrent : Francesco l'envoya avec les chevaux par la porte San-Frediano pour éloigner le soupçon, et lui rentra à pied par celle de San-Miniato, sans être remarqué. S'étant arrêté un instant en descendant la colline, il arriva chez lui en même temps que le domestique auquel le sommelier demandait déjà si leur maître reviendrait bientôt. La dernière heure du jour venait de sonner.

Francesco donna l'ordre au sommelier de l'attendre, et malgré une extrême fatigue, sans monter, ni s'informer s'il était arrivé quelque chose de nouveau, il voulut profiter de l'obscurité pour aller sur-le-champ chez Caterina et lui confier sa cruelle inquiétude; mais elle était sortie, et ses gens ignoraient quand elle devait rentrer;

il jugea à propos de l'attendre, et comme un intérêt profond ne permet pas de sentir l'ennui, quatre heures s'écoulèrent ainsi ; et il ne se décida à partir que lorsqu'un domestique de la maison Capponi, mais que Francesco ne connaissait pas, vint dire que la signora Ginori ne rentrerait que fort tard dans la nuit.

Plus affligé qu'on ne peut l'imaginer, il s'en retourna lentement. Le sommelier, qui n'avait pas osé enfreindre ses ordres, mais qui était sur les épines à cause des menaces du Bargello, vint lui demander, dès qu'il l'entendit rentrer, s'il avait quelque chose à lui commander : sur sa réponse négative et pendant que Francesco pensait qu'il allait se coucher, il courut avertir l'officier de police.

Mais Francesco rencontra dans l'escalier le camerion qui, instruit de ce qui s'était passé, lui dit : que sa longue absence l'avait fort inquiété, que la porte de son cabinet était forcée, et que la justice était venue la veille.

— La justice? demanda-t-il, et pourquoi?

— C'est ce que nous ignorons, reprit l'autre.

Les femmes qui avaient été présentes, furent appelées et rendirent compte du fait. Nasi entra dans son cabinet, incertain de ce qu'il devait

penser : le pupitre ayant été refermé, il espéra d'abord qu'on ne l'avait pas ouvert; mais lorsqu'il vit que le portrait de Luisa et les vers de Michel-Ange étaient enlevés, il jeta un cri, se frappa le front et se tint pour perdu. Connaissant toute l'activité de senor Maurizio, il ne crut pas pouvoir différer une minute à sortir de chez lui, sans savoir pourtant où il pourrait se réfugier. Après avoir pris tout l'or qu'il possédait, il fit signe au camerien de le suivre et sans en rien dire à personne, très-troublé, et encore plus fatigué, comme on peut le penser, il s'enfonça dans la rue solitaire des Bardi; sa conduite dans cette circonstance fut une preuve de plus de l'empire absolu que l'amour exerce sur nous, et qui fait que tout danger personnel s'évanouit devant celui qui menace l'objet de notre tendresse. Lorsqu'il fut devant la maison de Niccolo d'Uzzano d'honorable mémoire[1], il s'arrêta, et comme ils étaient sans lanterne et que le ciel était très-couvert, il appela à demi-voix l'homme qui le suivait; celui-ci s'étant approché, il lui dit en posant la main sur son épaule :

(1) Il laissa des fonds pour fonder une école publique.

— Il faut que nous sortions cette nuit de Florence, sans passer par les portes.

— Et par où donc ?

— Connais-tu Ruvidino ? sais-tu où il demeure ?

— Je le connais, mais je crains que nous ne fassions rien de bon avec lui, parce que je sais que la police a plus d'une fois soupçonné ses expéditions nocturnes.

— Et comment le sais-tu ?

— On sait tout à Florence, tôt ou tard.

— Mais les sbires ne peuvent pas surveiller le long circuit des murs.

— S'il faut sortir autrement que par les portes, ne serait-il pas mieux, au lieu d'essayer cette voie aérienne, de risquer un peu et d'aller par eau ? — Et en parlant ainsi, il montrait combien les meilleurs conseils viennent souvent du côté où on les attend le moins. Si Francesco se fût adressé à Ruvidino, il ne pouvait manquer d'être arrêté.

— Comment donc ? demanda-t-il.

— Le bateau dont messire Zanobi se sert pour pêcher reste toujours sur le fleuve, il y a un petit escalier de bois pour y descendre, et nous ne courons pas d'autre danger que le passage

d'Ognissanti ; pour celui-là nous nous recommanderons à Dieu, et quant au cadenas qui retient la barque à la chaîne, je me charge de la rompre.

— Mais il faudra prendre ce bateau ?

— Son maître ne le perdra pas, nous le laisserons au Pignone où chacun sait qu'il est à messire Zanobi, et s'empressera de le lui ramener ; dans tous les cas, vous serez toujours à temps de le payer.

Tant d'affection et de fidélité émurent Francesco, satisfait de trouver un cœur si excellent au milieu de la corruption générale. Comme la vie lui importait peu et qu'il tenait seulement à avertir Luisa et à échapper aux tourmens dont il était menacé s'il tombait entre les mains de Maurizio, il lui répondit qu'il avait raison et qu'il suivrait son conseil.

Il réfléchit ensuite lequel valait mieux de retourner chez Caterina avec la crainte de ne pas la rencontrer et la certitude qu'on viendrait l'y chercher, si on venait à savoir son retour à Florence, ou bien d'aller au palais Capponi découvrir à Luisa les périls qui l'entouraient.

Il choisit ce dernier parti ; et donnant le bras au serviteur dévoué qui dans ce moment était un

frère pour lui, il marcha d'un pas précipité vers le pont de Santa-Trinita ; le domestique le quitta alors pour s'assurer si la barque était là, il descendit l'escalier, la trouva, et revint aussitôt le dire à son maître. Tandis que celui-ci se disposait à monter au palais Capponi, il lui répéta qu'il pouvait être sûr que le cadenas serait ouvert ou brisé. Francesco frappa à la porte, non sans ressentir le trouble que lui causaient toujours les lieux habités par elle.

Il demanda Luisa, quoique l'heure avancée eût rendu cette visite peu convenable si le motif avait eu moins d'importance; on lui dit qu'elle était sortie : Luigi? même réponse : Giuletta? on ignorait si elle n'était pas déjà couchée. Ayant alors demandé une des femmes qui la servait et qui dans ce moment même la deshabillait, elle sut que Francesco était là, courut à sa rencontre à demi-vêtue, et lui dit sans attendre qu'il l'interrogeât : que sa mère était avec Luisa à souper chez Maria Ridolfi ; qu'elles lui avaient promis de lui rapporter des bonbons ; qu'elle les avait attendues jusque-là, mais qu'à présent on voulait la coucher.

Il la prit entre ses bras, l'embrassa en soupirant, et après lui avoir demandé si elle avait tou-

jours été bien bonne depuis qu'il ne l'avait vue, il questionna les femmes qui lui dirent qu'il y avait un grand souper chez Maria, pour l'anniversaire de sa naissance ; que Luisa étant un peu souffrante, avait d'abord refusé d'y aller, mais que la signora Ginori était venue passer la soirée avec elle, et que Lorenzo Ridolfi et Luigi les avaient tant priées de venir, qu'elles s'y étaient décidées ; il demanda alors si on pensait qu'elles dûssent revenir très-tard : elles répondirent qu'en habillant leur maîtresse, elles avaient entendu dire qu'il y aurait un bal.

Francesco les pria de lui donner ce qu'il fallait pour écrire, et après lui avoir dit en employant les expressions les plus mesurées que son existence était menacée, qu'elle devait prendre les plus grandes précautions, et, s'il était possible, engager son mari à s'expatrier, il finit par lui apprendre qu'une série de circonstances malheureuses le contraignait à quitter sa patrie cette nuit, et même au risque de la vie. Cette lettre souvent interrompue par ses larmes, fut laissée humide encore sur la table; il recommanda qu'on la remit à Luisa dès qu'elle rentrerait, donna un dernier baiser à Giuletta, en lui disant de parler de lui à sa mère, et il partit le cœur brisé.

Il fut bientôt au lieu indiqué : la chaîne était rompue et il entra dans la barque en se remettant entre les mains de la providence. Au moment où il descendait, il aperçut une lueur de torches vers le palais Capponi, il n'y fit pas alors beaucoup d'attention, et pressa au contraire le départ, de peur d'être vu.

A l'aide d'une petite rame, ils suivirent sans peine le cours du fleuve, mais comme les pluies avaient augmenté la rapidité du courant, ce ne fut pas sans quelque frayeur qu'ils arrivèrent à la digue.

Le camerieu se mit à la poupe, enfonça de toutes ses forces la rame dans le sable, parvint à opposer une résistance suffisante, et fut assez heureux pour conduire son maître sain et sauf au hameau de Pignone. Il était alors près de minuit.

Quoique tous deux eussent grand besoin de repos, la crainte qu'avait Francesco de tomber au pouvoir de Maurizio, dont il était loin de prévoir la fin prochaine, et l'affection que son compagnon ressentait pour lui, leur donnèrent le courage de poursuivre leur voyage pour joindre la route de Sienne. Une fois sortis du territoire de Florence, ils seraient en sûreté et pourraient réfléchir au parti le plus convenable à prendre.

La nuit continuait à être très-obscure; ils firent le tour des murs sans être vus de personne, et parvinrent à la porte de Saint-Pierre Gattolini où, quittant le grand chemin, ils se dirigèrent vers Poggio Baronalli. Ils y étaient passés peu d'heures auparavant, ne soupçonnant guère qu'ils dussent y revenir sitôt. La montée n'était pas, comme nous la voyons à présent, si douce et si facile, et ils arrivèrent au haut à demi-morts de fatigue; et en considérant de quelle manière ils avaient passé les deux jours précédens, on ne peut être étonné que la nature l'emportât sur les sentimens mêmes qui agitaient Francesco.

Le domestique avait beaucoup moins souffert que lui, mais aussi il était moins soutenu par cette espèce de force vitale qu'une ame vivement empreinte d'une seule pensée communique au corps qu'elle anime. Aussi ayant rencontré une de ces petites chapelles couvertes qui contiennent l'image d'un saint, ils s'y réfugièrent pour y passer le reste de la nuit, n'osant entrer dans aucune des auberges voisines.

Le camerien s'endormit aussitôt; il n'en fut pas de même de Francesco, la douleur et l'inquiétude le tinrent éveillé, malgré son épuisement et un extrême besoin de sommeil; s'il avait eu le moin-

dre soupçon de ce qui se passait alors au palais Capponi, toute idée de repos eût été loin de lui.

Il est vrai qu'à peine le domestique fut-il assoupi, que, réfléchissant sur son étrange position, le premier objet qui vint accroître ses chagrins fut le souvenir de ces flambeaux qu'il avait vus briller près de la maison de Luisa, et auxquels il lui semblait que la hâte de partir l'avait empêché de faire assez d'attention : errant de conjectures en conjectures il ne savait à laquelle s'arrêter. La plus simple portait à croire qu'elle rentrait alors, et dans ce cas il s'affligeait amèrement d'avoir perdu, par trop de précipitation, l'occasion de la revoir, de lui parler, et de lui exprimer de vive voix, bien mieux qu'il n'avait pu le faire par écrit, combien il lui était important de se tenir sur ses gardes et de quitter Florence. Revenant sans cesse sur cette pensée, il se désolait et se reprochait même de n'avoir pas fait cette tentative, malgré le péril manifeste auquel elle l'eût exposé. D'un autre côté il considérait que le bal devant commencer après le souper, il n'était pas probable qu'elle fût revenue d'aussi bonne heure, et alors venait la crainte d'une indisposition subite; mais il se disait que si le malaise eût été léger, elle l'aurait supporté, et il ne pouvait se figurer la

possibilité d'une souffrance assez grave pour motiver ce prompt retour. Cependant cette dernière idée tout invraisemblable qu'elle lui parut à lui-même, se présenta plus d'une fois à son esprit et lui causa un trouble involontaire.

Un grand nombre d'heures s'écoula ainsi, et il vit paraître le crépuscule sans que ses yeux se fussent fermés un instant. Il se mit alors à réfléchir à la route qu'il devait prendre pour sortir de l'Etat Florentin, et il espéra qu'en traversant quelques collines, il retrouverait les chemins détournés qu'il avait, dans des temps moins malheureux, parcourus avec l'Alamanni. Dans ce moment et tandis que l'Angélus sonnait dans les églises d'alentour, il crut entendre quelques pas dans le lointain, puis la voix de deux personnes qui s'approchaient. C'étaient Sbietta et son camarade qui allaient à sa recherche, comme on l'a dit dans le chapitre précédent.

— Quant à moi, disait l'un, je ne crois pas qu'il soit sorti de Florence, ainsi ce sont des pas perdus.

— Et moi je te dis, répliquait Sbietta, qu'il s'est échappé, et je parierais même comment; mais une autre fois on ne m'y prendra pas.

— Si tu le savais, que ne l'as-tu empêché?

— Je m'en suis aperçu trop tard ; mais je te répète qu'on ne me jouera plus un tel tour.

— Dis donc lequel.

— As-tu remarqué que je me suis arrêté sur le pont de Santa-Trinita.

— Oui.

— Le bateau de messire Zanobi de Médicis n'y était plus. Je mettrais la main au feu qu'il s'en est servi. Hier au soir vers dix heures il était à Florence, sept heures seulement se sont passées depuis; ainsi nous devons le trouver dans les environs.

— Sept heures sont beaucoup pour celui qui se sait poursuivi, reprit l'autre.

Francesco les entendait et tremblait qu'en passant ils ne tournassent les yeux de son côté, toute tentative de fuite aurait été inutile ; mais ils étaient bien loin de penser que celui qu'ils cherchaient fût si près d'eux, et ils passèrent devant la chapelle sans y faire la moindre attention.

Lorsque Francesco les crut assez loin, il réveilla le camerien sans lui parler du danger imminent qu'ils avaient couru, de peur de l'effrayer et changeant la direction qu'il avait eu le projet de suivre, il s'en alla à travers champ, rejoindre des collines où il espérait que Sbietta ne viendrait pas le chercher.

Triste et silencieux, il marcha trois heures, ne rencontrant que des villageois qui allaient à leurs travaux ; tous le saluaient avec cette bonne grace particulière aux habitans de ces contrées; mais ils s'arrêtaient et se retournaient pour le regarder, surpris de voir en de tels lieux et à une telle heure, un homme d'une tournure si belle et si noble, et leur étonnement s'augmentait par les signes d'abattement et d'effroi qu'il portait empreints sur son visage.

Et ceux-ci s'accrurent encore, lorsque tournant derrière une maison au moment de mettre le pied dans une ruelle qui donnait sur un petit sentier, il vit beaucoup de gens qui venaient à sa rencontre, sans pouvoir les éviter, à moins de retourner en arrière, ce qu'il ne voulut pas faire, pour ne pas éveiller le soupçon. C'était une noce. Francesco se rangea pour la laisser passer; et ce ne fut pas sans un amer retour sur sa propre destinée qu'il regarda la mariée, jeune fille de seize à dix-sept ans, jolie brune aux yeux noirs, et dont le sourire avait toutes les graces de l'innocence. Il la salua, et elle répondit à cette politesse par un regard qui, tout ingénu qu'il était, lui rappela celui qui, trois ans auparavant,

avait été le gage d'une félicité qui s'était évanouie comme un songe.

Le marié, sans être très-bien, n'était pas désagréable et avait dans les yeux une certaine expression de friponnerie capable de le faire distinguer entre mille. Il salua Francesco d'un air de connaissance, et il sembla à celui-ci l'avoir vu quelque part, sans pouvoir se rappeler où. Mais s'il fut étonné en se sentant embrasser par Ciarpaglia avant d'avoir eu le temps de le reconnaître, il le fut plus encore en le voyant prendre congé de l'assemblée au grand grand regret des époux, et l'entendant lui dire : — Messire, je suis à vos ordres, — comme si la chose était convenue d'avance.

— Mais pourquoi ? lui demanda Francesco, en lui serrant affectueusement la main.

— Vous le saurez ; en attendant, allons-nous-en, et laissez-vous conduire par moi. Vous me paraissez inquiet ?

— Je ne puis dire, mon brave homme, que je sois tout-à-fait tranquille.

— Mettez les soucis de côté, et surtout pensez bien qu'avec moi on est toujours en sûreté. Avez-vous reconnu le marié?

— Non. Il m'a semblé pourtant l'avoir déjà vu.

— Vous souvenez-vous du jour de l'investiture ?

— Ah !

— C'est justement, messire, cette bonne pièce de Cocchetto. J'en aurais de belles à vous conter si vous vouliez les entendre : je dirai seulement que lorsque vous me fîtes la faveur signalée de me tirer des griffes de ce démon incarné de chancelier, Cocchetto aurait dû être pris aussi, car si je faisais le Becco, il faisait le Nencio ; mais le rusé fourbe s'échappa : à présent l'heure du châtiment est venue, et la femme jeune et jolie que vous avez vu lui fera avaler plus d'une pilule amère.

Le sentier les avaient conduits dans un chemin plus large et plus fréquenté que Francesco, sans le dire, ne paraissait suivre qu'à regret.

— Venez, lui dit tout bas Ciarpaglia ; ne craignez rien, Sbietta nous tourne le dos.

Au bout de deux milles, les voyageurs semblaient harassés ; leur guide, qui s'en aperçut, les exhortait à faire encore un effort. Francesco marchait en avant, ne sachant trop que penser de ce qu'avait dit le vieillard et ne lui répondant

qu'à mots couverts ; le camerion se traînait derrière. Ce fut ainsi qu'ils arrivèrent à une auberge de campagne où tout, depuis les murs jusqu'au plancher, avait l'aspect le plus misérable.

— En temps de guerre, mon cher messire, le pain est dur, dit en entrant Ciarpaglia : il faut s'y résigner; mais vous êtes en sûreté ici comme dans une église. — Catera, cria-t-il.

L'hôtesse arriva. Il donna ses ordres comme s'il eût été chez lui. Puis se retournant vers le domestique de Francesco : — Va te coucher, lui dit-il, car il me semble que tu as de la peine à te soutenir sur tes jambes. Et celui-ci ayant reçu, par un signe de tête, le consentement de son maître, ne se le fit pas répéter.

Dès qu'ils furent seuls, Ciarpaglia raconta à Francesco qu'un demi-mille avant de le rencontrer, il avait trouvé sur la route Sbietta et son camarade; que celui-ci étant du nombre de ceux qui, par l'ordre de Maurizio, l'avaient escorté jusques aux portes de Florence, l'avait reconnu et lui avait demandé s'il n'avait pas, par hasard, rencontré Francesco Nasi; et lui, sachant que lorsque de tels hommes en cherchent un autre, ce n'est pas pour lui faire du bien, il avait pris à part Sbietta, et d'un air de mystère, lui avait demandé s'il y aurait un pour-boire.

— Oui, et très-ample, avait-il répondu.

— Bien vrai ?

— Foi d'un brave.

— Si c'est ainsi... Mais comment compterons-nous ? est-ce par livres ou par piastres ?

— Par piastres ; et tu sais que Bindocco n'est pas avare quand il s'agit d'une chose importante.

— C'est donc grave ?

— C'est-à-dire... non pour lui, qui est un beau jeune homme ; on veut l'interroger sur des exilés.

— L'interroger !... je comprends. Je me fie à ta promesse, que nous compterons par piastres... Mais, si je le fais prendre, passeront-elles la dixaine ?

— Je ne dis pas qu'elles la passent, mais elles y arriveront.

— Eh bien ! allez tous deux à l'Imprunetta, ne vous montrez pas avant la nuit, et ce soir, une heure après le coucher du soleil, entrez dans la maison du chapelain, vous l'y trouverez.

— Du chapelain ? Ah ! oui, de celui qui, en 1530, quitta la soutane, se fit soldat, puis reprit la chasuble.

— Précisément. C'est son ami.

— Il me semble en effet qu'ils ont causé ensemble le jour de l'investiture de Son Excellence.

Quelle mémoire a ce coquin, disait en lui-même Ciarpaglia; quel misérable fripon, pensait de son côté Sbietta, croyant qu'il voulait livrer Francesco pour dix piastres.

— Ainsi fait et conclu... Et ils se quittèrent.

Le vieux soldat était entré dans tous ces détails pour mieux abuser Sbietta, le plus fin des sbires, et l'envoyer chercher Francesco dans un lieu où il pouvait espérer le trouver, tandis que lui était persuadé que, dans aucun cas, il ne l'aurait choisi pour asile.

— Vous comprenez à présent, continua-t-il, que vous pouvez vous reposer ici en toute sûreté, vos ennemis sont loin.

Si Francesco voyait diminuer ses dangers personnels, si même il ressentait une secrète jouissance par la certitude que l'affreuse tyrannie sous laquelle ils gémissaient n'avait pu éteindre la vertu dans le cœur de tous les hommes, il ne pouvait se soustraire un seul instant à la cruelle pensée du péril qui menaçait Luisa; toutes ses facultés étaient absorbées par la réflexion que chaque minute passée à Florence pouvait être

la dernière de sa vie : il voyait encore Pierre lui présenter le livre qui contenait son arrêt ; en proie à une inexprimable angoisse, l'ombre du repos n'existait plus pour lui, et il brûlait d'impatience de savoir si sa lettre avait été remise et si Luigi consentait à s'éloigner.

Ciarpaglia s'était procuré des chevaux, et ils se remirent en route le plus promptement possible ; mais ce fut en vain qu'il chercha à distraire Francesco, en lui adressant de temps en temps la parole, il était aussi incapable d'écouter que de répondre, et en entendant les profonds soupirs qui s'échappaient de sa poitrine, le veillard tourna plus d'une fois vers le camerion des yeux malins qui semblaient dire : — l'affaire doit être grave ; — mais l'autre se contentait de baisser la tête, ou de faire quelqu'autre signe aussi peu significatif.

Quoique Francesco pût encore craindre d'être rejoint, cependant le danger étant moins pressant, il l'oubliait pour ainsi dire, et négligeait souvent de presser le pas de son cheval ; Ciarpaglia poussait alors le sien en avant, et forçait ainsi les deux autres à suivre le même mouvement.

Ne quittant pas la route de traverse et évitant

les douanes, ils arrivèrent fort tard en face de Staggia; la porte était alors vis-à-vis la forteresse et située sur le territoire de Sienne. Ciarpaglia voyant plusieurs personnes réunies, demanda s'il y avait quelque chose de nouveau, et apprit la mort de senor Maurizio, arrivée le jour même. On l'avait su par un postillon de Florence qui était passé par Sienne, et l'on ignorait les détails.

Francesco n'en ressentit ni peine, ni plaisir, comprenant bien que cet homme, quelque terrible qu'il fût, n'était qu'un instrument, et que vingt autres seraient prêts à faire par calcul ce qu'il faisait par instinct. Peu après ils atteignirent Monte-Reggioni.

Il passa une nuit très-agitée, et le lendemain congédia Ciarpaglia, puis, cédant à l'inquiétude qui le dévorait, et pensant que dans le premier moment de la mort de Maurizio, les précautions seraient moins sévères, il envoya son domestique à Caterina, sans lui donner de lettres, de peur qu'il ne fût arrêté, mais en lui ordonnant de la voir et de la prier de lui écrire tout ce qui pouvait l'intéresser.

Malgré la fatigue des journées précédentes, le camerion se remit en route, accompagné jusqu'à

San-Casciano de Ciarpaglia, qui heureux d'avoir été utile à Francesco, ne voulut d'autre récompense que la permission de lui baiser la main. Pour lui, il resta à Monte-Reggioni, attendant avec la plus affreuse anxiété le retour de son messager; tous les objets se voilaient à ses yeux d'une teinte lugubre, et une invincible terreur s'emparait de lui, chaque fois qu'il se rappelait l'éclat des torches qu'au moment de son départ il avait vues se diriger vers le palais de Luisa.

Il n'était que trop vrai qu'elles annonçaient le plus grand des malheurs. A la fin du souper, Luisa avait commencé à souffrir; elle supporta les premières douleurs sans se plaindre, mais peu à peu elles devinrent intolérables, et il fallut céder à leur violence; elle fit signe à Caterina qui la comprit et avertit Luigi; ils partirent sur-le-champ, accompagnés de Lorenzo, son beau-frère, et précédés de domestiques portant des flambeaux. C'étaient eux qu'avait vus Francesco. C'est à peine si elle eût la force d'arriver chez elle.

On la mit au lit, et Francesco Montevarchi arriva peu de minutes après. Les vomissemens commençaient, son visage était abattu, ses yeux ne conservaient plus qu'une faible partie de leur éclat. L'habile et expérimenté docteur connut au

premier coup d'œil la cause de son mal; certain qu'il n'existait pas de remèdes, il ordonna quelques palliatifs pour paraître essayer quelque chose. Malgré sa prudence et l'habitude de cacher ses craintes, l'émotion qu'il éprouva en touchant le pouls de cette infortunée fut si visible, que Caterina pressentit toute l'étendue du péril.

Lorsque Montevarchi sortit et qu'elle le suivit pour l'interroger, ses paroles, loin de la consoler, mirent le comble à son effroi. Au moment où, retenant ses larmes, elle se préparait à retourner près de ce lit de douleur, les femmes de Luisa vinrent lui dire que Francesco était venu et avait laissé une lettre pour leur maîtresse; elles ne l'avaient pas remise à Luigi, non qu'elles eussent le moindre soupçon offensant pour Luisa, mais parce qu'elles pensaient qu'il s'agissait d'affaires relatives à sa famille.

Caterina se fit donner la lettre, n'hésita pas à l'ouvrir, et y lut en termes précis l'annonce de ce qu'elle redoutait déjà. Rappelant son courage, elle cacha ce papier et fut rejoindre Luigi, qui n'avait pas quitté sa femme. Epouvanté des symptômes de cette cruelle maladie, il restait près d'elle, silencieux et immobile, les yeux fixés sur le visage de cette malheureuse victime de la per-

fidie humaine; de temps en temps il prenait sa main qu'il trouvait brûlante, indice fatal, l'un de ceux qui avaient éclairé Montevarchi, mais que Luigi ne comprenait pas. Tout ceci se passait pendant que Francesco, tremblant pour sa propre sûreté, était réfugié dans la petite chapelle près de Poggio Baroncelli. Le camerion arriva à Florence deux jours après.

Lorsqu'il se présenta chez la signora Ginori, ses gens ne voulurent pas d'abord le laisser entrer, tant était grande la désolation où leur maîtresse était plongée; mais lui, insistant avec force et assurant qu'un motif de la plus haute importance l'amenait, fut enfin introduit près d'elle. Après l'avoir interrogé et s'être livrée à de nouveaux transports de douleur, elle lui remit au bout de quelques heures le billet suivant :

«Vous savez combien je vous aime, Francesco, et je vous en donne la plus grande preuve en ne laissant pas à une main ennemie le soin d'enfoncer le poignard dans votre cœur. Pleurez donc, pleurez, nous en avons tous un juste motif. Luisa a expiré entre mes bras, en pardonnant à ses ennemis; c'est ainsi qu'elle a été délivrée de tant de souffrances. Puissiez-vous, dans l'amertume de votre douleur, trouver au moins une

consolation dans la pensée que vous avez été pour elle le frère le plus ardemment et le plus constamment aimé. »

Cette lettre fut pour Francesco comme un coup de foudre qui enlève l'usage des sens et suspend la vie. Après avoir lu ces mots, *a expiré*, le papier lui échappa, et il tomba évanoui. Le camerion lui prodigua en vain ces soins qui sont inutiles lorsqu'ils ne sont pas donnés par la main de l'amitié.

Doublement malheureux, fuyant sa patrie et les frères de cette infortunée, qui prirent les armes pour rentrer à Florence, il vécut dans un exil volontaire, au milieu des angoisses d'une douleur toujours renaissante, et du souvenir doux et cher des vertus de celle qu'il ne cessa jamais d'aimer.

Evitant en tous lieux la présence des Strozzi, il erra à Gênes, à Ferrare, à Venise; mais le chagrin, ce lent poison, qui mine d'une main sûre les sources de la vie, mit un terme à la sienne avant qu'il eût atteint les bornes ordinaires de l'existence.

Depuis long-temps, il avait recueilli les tristes et sublimes détails de la mort de Luisa; beaucoup d'autres les ont connus, et ils servirent à redoubler la haine publique contre Alexandre....

Mais comment oserai-je les retracer?... quelle plume pourrait, sans une inspiration céleste, décrire dignement le retour de l'ame la plus pure au séjour des anges, d'où elle était descenduc?...

FIN DU DEUXIÈME ET DERNIER VOLUME.

NOTICES HISTORIQUES *.

Le duc Alexandre. — Quoique Varchi impute aux Strozzi le cruel fait de la mort de Luisa, tous les autres historiens s'accordent à en accuser Alexandre ; Segui sur-tout s'exprime ainsi : — « . . . . . . On a dit avec vérité, d'après le rap- » port des médecins qui firent l'autopsie, que » Luisa était morte empoisonnée. Le bruit se ré- » pandit dans le temps, et s'est confirmé depuis,

(*) L'auteur de *Luisa* a pensé et nous pensons aussi qu'on ne sera pas fâché de trouver ici quelques détails sur la fin des principaux personnages qui figurent dans cet ouvrage.

» que ce fut l'effet de la vengeance du duc,
» irrité contre elle parce que, l'ayant, dans une
» fète, suppliée de lui accorder ses faveurs, elle
» le refusa par des paroles offensantes. On a su
» que le complice de ce crime avait été Vincenzio
» Ridolfi, fils de Ridolfi, surnommé le Roux,
» qui, soupant avec les deux signora Maria et
» Luisa, remplit ce barbare office pour complaire
» au duc. Lui et son frère Georgio avaient été
» élevés avec Alexandre et Hippolyte, dont leur
» père était gouverneur : une grande intimité avec
» ce prince en fut la suite ; et comme ils étaient
» nobles, sans fortune, et agités par des passions
» qu'ils n'avaient pas le moyen de satisfaire, ils
» commirent plusieurs actions infames. »

Après la mort de Luisa, sachant que Filippo Strozzi conspirait à Rome contre lui, il le fit citer, par un arrêt public ; et lorsque le terme de la citation, qui était court, fut expiré, on le déclara rebelle, ainsi que ses fils, Pierre et Lione, et l'on confisqua leurs biens. Filippo, ne gardant plus aucune mesure, fournit des fonds aux exilés, et les aida à envoyer à Madrid un ambassadeur chargé de représenter à Charles V à quel point le traité de Florence était violé, et combien la tyrannie d'Alexandre était insoutenable. L'empereur remit la décision de cette affaire à son retour de l'expédition d'Afrique à Naples.

Le cardinal Hippolyte s'unit alors, ou, ce qui semble plus probable, feignit de s'unir aux bannis, et sans attendre que Charles revînt de Tunis, il se prépara à aller à sa rencontre pour porter aux pieds du trône les plaintes des Florentins.

« Après avoir, dit Segni, emprunté dix mille » ducats à Filippo, il partit de Rome accompagné » de ses serviteurs les plus dévoués et de quatre » Florentins, parmi lesquels était Dante de Castiglione... Il prit la route de Naples avec l'in» tention d'aller jusqu'en Sicile.... Arrivé à Itri, » dans la Pouille, il soupa gaîment, se trouva mal » deux heures après, et saisi par la dyssenterie et de » violentes coliques, il mourut au bout de trois » heures.... Les signes de poison furent mani» festes... L'opinion la plus répandue est que le » duc Alexandre, inquiet de ce voyage, ne » trouva pas de meilleur moyen d'en prévenir les » suites. »

Dès que Charles fut à Naples, on y vit arriver les exilés avec Filippo à leur tête, et peu après le duc entouré de ses plus habiles conseillers, Francesco Guicciardini, Roberto Acciajuoli, Matteo Strozzi, Francesco Vettori, mais non Baccio Valori, déjà lié en secret avec les Strozzi.

Quoique les adversaires d'Alexandre eussent beaucoup de protecteurs à la Cour impériale, et que Filippo eût promis des sommes considérables, le

duc en promit de plus fortes encore et l'emporta. Son mariage avec Marguerite, fille naturelle de l'empereur, fut irrévocablement décidé, et il retourna triomphant à Florence, où il reprit son genre de vie ordinaire, exerçant les plus cruelles vengeances contre ses ennemis, et immolant tout ce qui s'opposait à l'espèce de rage qu'il nommait amour, sans aucun égard, ni pour le sexe, ni pour le rang, ni pour l'âge. Il lui arriva un jour d'éprouver un violent désir de posséder Caterina Ginori, tante de Lorenzino. Varchi nous dit qu'elle était d'une beauté merveilleuse, et aussi vertueuse que belle. Ce fut son neveu que le duc choisit pour confident; et lui qui n'attendait depuis long-temps qu'une occasion favorable, ne laissa pas échapper celle-ci. Il se trouvait avoir sauvé de la peine capitale à laquelle il était condamné pour meurtre, un certain Michel del Tavolaccino, surnommé Scoronconcolo; il s'assura qu'il pouvait compter sur lui, mais ne lui nomma pas le duc : il arriva au moment de l'exécution sans s'être confié à personne.

La nuit du 6 janvier 1536 du style florentin, et 37 du style ordinaire, ayant été choisie, Lorenzino prévint le duc, après souper, qu'il avait surmonté, par des promesses, la répugnance de sa tante; mais qu'il fallait venir seul et en secret chez lui, etc.

Le duc y alla en effet et tomba sous les coups de ses deux assassins.

Gabriel de Césano. — Après la mort du cardinal Hippolyte de Médicis, dont la conduite politique avait toujours été dirigée par ses conseils, il s'attacha au cardinal Salviati, et vint avec lui à Florence en 1537, quand cet oncle de Cosimo Ier se persuada qu'il pourrait l'engager à renoncer à la principauté : pris un jour à l'improviste par Giomo et l'Hongrois, il fut examiné sur tous les événemens de sa vie. On lui dit ensuite que c'était un jeu ; mais craignant qu'il ne devînt sérieux, il se hâta de partir. Au fait, il s'était rendu suspect au nouvel ordre de choses, en laissant entendre qu'il savait depuis quelque temps que le duc Alexandre devait être assassiné.

Il fit alors partie de la cour du cardinal Hippolyte d'Este ; le deuxième passa avec lui en France, sous le règne de François Ier, devint le confesseur de Catherine de Médicis, et après avoir rempli cet emploi durant neuf ans, il fut nommé évêque de Saluces. Il y mourut en 1568.

Césano laissa la réputation d'un savant jurisconsulte, d'un philosophe et d'un helléniste distingué.

Francesco Guicciardini. — Ceux qui placent l'intelligence et le savoir au premier rang des qualités humaines, le regarderont comme l'un des plus grands hommes de son siècle ; mais ceux qui croyent que la vertu doit passer avant tout, ne pourront jamais assez détester sa mémoire. Ce fut lui qui, de tous les citoyens, se montra le plus acharné à persécuter : ce fut sa bouche qui prononça le plus de sentences de mort et d'exil ; il servit de bouclier au gouvernement d'Alexandre, lorsqu'il le défendit à Naples devant Charles-Quint. Dans ce plaidoyer, les actes du plus barbare despotisme se changèrent, sous la plume de l'historien, en fautes légères et privées. Nous citerons entre autres l'empoisonnement de Luisa et l'assassinat de Georgio. Ce qui, au reste, est une preuve que Varchi se trompe en attribuant aux Strozzi le premier de ces crimes.

Guicciardini reçut le châtiment qu'il méritait : Cosimo, qui lui devait sa puissance, le laissa dans l'oubli, livré à la haine universelle, qu'il partageait avec Francesco Vettori. Ce fut ainsi qu'il termina misérablement ses jours, et l'on croit même que le poison en abrégea la durée.

—

Filippo Strozzi. — Nous avons vu que ni ses

efforts, ni ses promesses n'avaient pu faire triompher à Naples la cause qu'il défendait. Le manque de foi était cependant évident : la capitulation garantissait la liberté de Florence, et cette liberté était détruite.

Nous lisons dans Pignotti : « . . . . . Que la » sentence prononcée en faveur du duc l'obligeait » à rappeler les bannis, à leur rendre leurs biens, » et à oublier le passé. Eux, de leur côté, étaient » invités à déclarer s'ils acceptaient ce bienfait et » promettaient fidélité au duc. Tous refusèrent et » firent un manifeste dans lequel ils disaient qu'ils » n'étaient pas venus pour demander à César à » quelles conditions ils devaient servir Alexandre, » mais pour lui demander la liberté qui leur avait » été solennellement promise. L'Italie entière applaudit à cette généreuse réponse. »

Filippo se retira à Venise, espérant en des temps meilleurs que semblait annoncer la mort du Dauphin de France, qui assurait le trône au mari de sa nièce. Ce fut là qu'il sut le meurtre d'Alexandre, par Lorenzino lui-même ; l'accueil qu'il lui fit, et l'alliance qu'il contracta plus tard en faisant épouser ses sœurs à ses deux fils, devinrent la cause de sa mort.

Cosimo Ier étant élu, toutes les mesures concertées avec le sacré collége, ayant échoué, Filippo, d'accord avec le roi de France, qui lui envoya

quinze mille ducats et lui écrivit de sa propre main, leva une petite armée composée de quatre mille fantassins et de trois cents chevaux, et traversa les Apennins avec l'intention d'entrer en Toscane du côté de Pistoie. Il était accompagné de Baccio Valori, d'Antonio Francesco des Albizzi, et de son fils Pierre.

On se voit ici presque contraint d'admettre qu'il y a quelque chose de vrai dans la maxime qui dit que nul ne peut s'opposer à sa destinée : — car il semble impossible de deviner le motif qui porta Filippo à s'avancer presque seul avec vingt-cinq hommes, tandis que des pluies violentes retenaient le reste de l'armée à plusieurs milles de distance. Pierre en apprenant le danger qui le menaçait, vint à son secours avec sept cents hommes, dont cent cavaliers.

Le Segni dit que Filippo fut trahi par Niccolo Bracciolini de Pistoie, qui promit de lui livrer la ville. Mais l'habileté des hommes d'état consiste surtout à déjouer les trahisons, et ici il paraissait tout simple de réfléchir que si la ville voulait se révolter, elle le ferait avec plus de confiance à la vue d'un corps de troupes, qu'à la seule apparition de Filippo et de Valori escortés de vingt-cinq hommes.

On peut lire dans les historiens de quelle manière la citadelle de Montemurlo fut entourée par les soldats de Cosimo ; et la défaite de Pierre qui n'échappa à la mort que par miracle. Filippo, Antonio Francesco

des Albizzi, Baccio Valori, ses deux fils et un neveu furent faits prisonniers, et peu de jours après, tous, à l'exception de Strozzi et de Paolantonio Valori qui devait être son gendre, eurent la tête tranchée, après avoir été mis à la torture. Filippo s'était rendu à Alexandre Vitelli, qui commandait l'expédition; il fut conduit par lui à la forteresse dont il était gouverneur, gardé avec soin, mais libre de se promener sur la plate-forme du château, et même de recevoir ses parens et ses amis. Vitelli lui avait promis de le sauver, non pas tant par affection, que par cupidité, passion que le prisonnier pouvait satisfaire.

Le roi de France, Catherine de Médicis et le pape s'interposèrent en faveur de Filippo, mais en vain, et Vitelli, voyant alors qu'il ne pouvait tenir la parole qu'il avait donnée, quitta le service de Cosimo, après avoir reçu une forte somme, et passa à celui du pape.

Filippo resta alors sans protection immédiate, et Cosimo, craignant toujours qu'il ne rentrât en grace près de l'empereur, insistait plus que jamais pour être maître de son sort. — Nous empruntons à Segni le récit de cette époque de la vie de Filippo.

« L'empereur, qui avait promis au pape de lui sauver la vie, s'il n'était pas coupable du meurtre d'Alexandre, se contentait de répondre qu'il fallait éclaircir ce fait. Le duc obtint donc la permission de le faire examiner à ce sujet. Senor Bastiano Bindi,

chancelier des Huit, se transporta à la forteresse avec don Giovanni de Luna. Filippo fut soumis au supplice de la corde, et comme il était d'une faible complexion, on l'en retira presque mourant; don Giovanni s'écriant que c'était trop, et lui, persistant à nier qu'il fût entré pour rien dans le meurtre d'Alexandre.

» On arrêta alors Giuliano Guidi, un de ses amis les plus intimes, qui le visitait souvent dans sa prison, et qu'il avait envoyé à Gênes, pour se recommander au prince Doria. On ne sut jamais la raison de cette arrestation; mais l'on dit qu'il fut mis à la torture et que ses aveux formèrent contre Filippo un témoignage qui, envoyé à l'empereur, le décida à ordonner que le prisonnier fût remis entre les mains de Cosimo. On ne sut pendant long-temps ce qu'était devenu ce Giuliano : il resta plusieurs années en prison et sous le secret le plus rigoureux. Enfin le duc voulut bien lui rendre sa liberté. Il vit aujourd'hui à Florence, sans que personne ait jamais pu savoir de lui la cause pour laquelle il a été mis à la question, mais l'opinion générale est, qu'on a voulu, à force de douleur, tirer de lui l'aveu que Filippo Strozzi lui avait confié avoir su les projets de Lorenzino.

» Le bruit se répandit, en 1538, que Filippo s'était tué en s'enfonçant dans la gorge une épée qu'un de ses gardes avait oubliée par hasard. On publia aussi quelques fragmens d'écrits laissés sur une table; ils contenaient ces mots : *Si jusqu'ici je n'ai pas*

su vivre, je saurai mourir. — Et après avoir imploré le pardon de Dieu, il ajoutait : *Si je ne mérite pas de pardon, envoie au moins mon ame près de celle de Caton.*

» Sur le mur de sa prison on trouva ce vers fameux :

Exoriatur aliquis nostris ex ossibus ultor.

» Nul ne vit son corps ; on ignora toujours le lieu de sa sépulture, et le peuple se persuada qu'il s'était tué parce qu'il était convaincu qu'il devait être exécuté. Mais quelques-uns ont cru avec plus de raison, peut-être, qu'il avait été assassiné par ordre du gouverneur ou du marquis del Vasto, qui s'était engagé à ne pas le livrer au duc ; mais apprenant la décision de l'empereur, ils tinrent ainsi leurs promesses, et firent répandre le bruit que sa mort avait été volontaire. On dit aussi que les écrits qu'on lui attribuait, étaient l'ouvrage de Pierre Francesco Pratese, précepteur du duc.

Segni, *p.* 245.

—

Lione et Pierre Strozzi. — La mort de Filippo causa la plus vive douleur à ses deux fils. Tous deux passèrent au service de France. Lione, nommé chef d'escadre, fut envoyé par François à Soliman ; mais cette mission pacifique lui convenait peu. Plus tard,

Henri II l'envoya, à la tête d'une flotte, au secours de la reine d'Écosse, Marie de Lorraine. Après plusieurs expéditions qui lui acquirent la renommée d'un des plus hardis navigateurs de son temps, et où il se montra le digne émule d'André Doria, il fut blessé à mort d'un coup de mousquet tiré par un paysan, au siége de Scalino; transporté à Castiglione della Piscaïa, il y expira en 1554, à peine âgé de trente-neuf ans. On l'enterra à Scalino; le marquis de Marignan s'en empara l'année suivante, et ne rougit pas d'ordonner que les restes de Strozzi fussent exhumés et jetés à la mer.

Pierre, sentant qu'il était le vengeur que son frère avait invoqué en mourant, consacra sa vie entière à ce noble but, sans jamais pouvoir l'atteindre. Ce fut en vain qu'il se couvrit de gloire et qu'il combattit à différentes époques sur le territoire de l'Italie; la guerre de Sienne lui donna d'abord quelques espérances, mais, attaqué par le marquis de Marignan, près de Lucignano, avec des forces très-supérieures, il fut défait, et, peu de temps après, contraint de retourner en France.

Tué en 1558, au siége de Thionville, son corps fut porté à Épernay.

FIN DES NOTES HISTORIQUES.

TABLE

DES CHAPITRES DU SECOND VOLUME.





